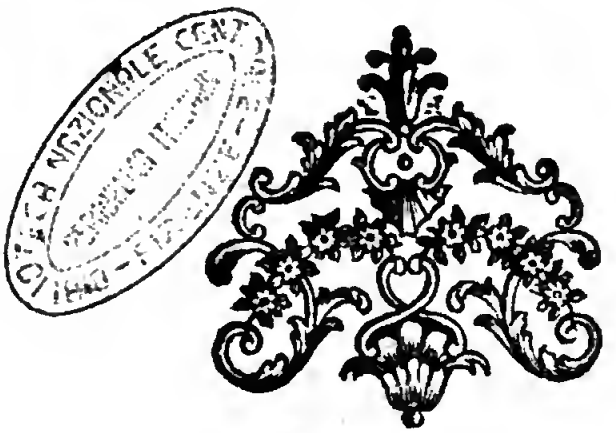
# LES
# AVENTURES
## DE
# TÉLÉMAQUE.
## *TOME SECOND.*

# LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE;

*Par feu Messire* FRANÇOIS DE SALIGNAC, DE LA MOTTE FÉNÉLON, *Précepteur de Messeigneurs les Enfans de France, & depuis Archevêque-Duc de Cambrai, Prince du Saint-Empire, &c.*

## TOME SECOND.



A TULLE;
Chez R. CHIRAC, Imprimeur-Libraire.

M. DCC. LXXXXI.

# LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE, FILS D'ULYSSE.

## LIVRE XII.

*NESTOR, au nom des alliés, demande du ſecours à Idoménée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor, qui veut policer la ville de Salente, & exercer le peuple à l'agriculture, fait en ſorte qu'ils ſe contentent d'avoir Télémaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revue exacte dans la ville & dans le port; s'informe de tout; fait faire à Idoménée de nouveaux réglemens pour le commerce & pour la police; lui fait partager en ſept claſſes le peuple, dont il diſtingue les rangs & la naiſſance par la diverſité des habits; lui fait retrancher le luxe & les arts inutiles, pour appliquer les Artiſans au labourage, qu'il met en honneur.*

TOUTE l'armée des alliés dreſſoit déjà ſes tentes, & la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes ſortes de couleurs, où les

Heſpériens fatigués attendoient le ſommeil. Quand les Rois avec leur ſuite furent entrés dans la Ville, ils parurent étonnés qu'en ſi peu de temps on eût pu faire tant de bâtimens magnifiques, & que l'embarras d'une ſi grande guerre n'eût point empêché cette ville naiſſante de croître & de s'embellir tout-à-coup.

On admira la ſageſſe & la vigilance d'Idoménée, qui avoit fondé un ſi beau royaume ; & chacun concluoit que la paix étant faite avec lui, les alliés ſeroient bien puiſſans, s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On propoſa à Idoménée d'y entrer. Il ne put rejetter une ſi juſte propoſition, & il promit des troupes. Mais comme Mentor n'ignoroit rien de tout ce qui eſt néceſſaire pour rendre un État floriſſant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pourroient pas être auſſi grandes qu'elles le paroiſſoient ; il le prit en particulier, & lui parla ainſi :

Vous voyez que nos ſoins ne vous ont pas été inutiles : Salente eſt garantie des malheurs qui la menaçoient. Il ne tient plus qu'à vous d'en élever juſqu'au ciel la gloire, & d'égaler la ſageſſe de Minos votre aïeul, dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vous parler librement, ſuppoſant que vous le voulez, & que vous déteſtez toute flatterie. Pendant que les Rois ont loué votre magnificence, je penſois en moi-même à la témérité de votre conduite. A ce mot de témérité, Idoménée changea de viſage, ſes yeux ſe troublèrent, il rougit, & peu s'en fallut qu'il n'interrompit Mentor pour lui témoigner ſon reſſentiment. Mentor lui dit d'un ton modeſte & reſpectueux, mais libre & hardi : Ce mot de témérité vous choque, je le vois bien : tout autre que moi auroit eu tort de s'en ſervir, car il faut reſpecter les Rois, & ménager leur délicateſſe, même en les reprenant. La vérité

par elle-même les bleſſe aſſez ſans y ajouter des termes forts ; mais j'ai cru que vous pourriez ſouffrir que je vous parlaſſe ſans adouciſſement, pour vous découvrir votre faute. Mon deſſein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choſes par leur nom, & à comprendre que quand les autres vous donneront des conſeils ſur votre conduite, ils n'oſeront jamais vous dire tout ce qu'ils penſeront. Il faudra, ſi vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront ſur les choſes qui vous ſeront déſavantageuſes. Pour moi, je veux bien adoucir mes paroles ſelon votre beſoin, mais il vous eſt utile qu'un homme ſans intérêt & ſans conſéquence vous parle en ſecret un langage dur. Nul autre n'oſera jamais vous le parler : vous ne verrez la vérité qu'à demi, & ſous de belles enveloppes.

A ces mots Idoménée, déjà revenu de ſa première promptitude, parut honteux de ſa délicateſſe. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flatté. Je vous dois le ſalut de mon nouveau Royaume : il n'y a aucune vérité que je ne me crois heureux d'entendre de votre bouche : mais ayez pitié d'un Roi que la flatterie avoit empoiſonné, & qui n'a pu, même dans ſes malheurs, trouver des hommes aſſez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé perſonne qui m'ait aſſez aimé, pour vouloir me déplaire, en me diſant la vérité toute entière.

En diſant ces paroles les larmes lui vinrent aux yeux & il embraſſa tendrement Mentor. Alors ce ſage vieillard lui dit : C'eſt avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choſes dures : mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité ? Mettez-vous en ma place. Si vous avez été trompé juſqu'ici, c'eſt que

vous avez bien voulu l'être ; c'eſt que vous avez craint des conſeillers trop ſinceres. Avez-vous cherché les gens les plus déſintéreſſés & les plus propres à vous contredire ? Avez-vous pris ſoin de choiſir les hommes les moins empreſſés à vous plaire, les plus déſintéreſſés dans leur conduite, & les plus capables de condamner vos paſſions & vos ſentimens injuſtes ? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartés ? vous en êtes-vous défié ? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, & qui méritent de la connoître. Voyons ſi vous aurez maintenant le courage de vous laiſſer humilier par la vérité qui vous condamne.

Je diſois donc, que ce qui vous attire tant de louanges, ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au-dehors tant d'ennemis qui menaçoient votre Royaume encore mal établi, vous ne ſongiez au-dedans de votre nouvelle ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'eſt ce qui vous a coûté tant de mauvaiſes nuits, comme vous me l'avez avoué vous-même. Vous avez épuiſé vos richeſſes ; vous n'avez ſongé ni à augmenter votre peuple ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne falloit-il pas regarder ces deux choſes comme les deux fondemens eſſentiels de votre puiſſance : avoir beaucoup de bons hommes, & des terres bien cultivées pour les nourrir ? Il falloit une longue paix dans ces commencemens, pour favoriſer la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez ſonger qu'à l'agriculture & à l'établiſſement des plus ſages lois. Une vaine ambition vous a pouſſé juſqu'aux bords du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez penſé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes ; ſuſpendez tous vos grands ouvrages ;

renoncez à ce faſte qui ruineroit votre nouvelle ville ; laiſſez en paix reſpirer vos peuples ; appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner ; & que votre puiſſance doit ſe meſurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez, mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, & qui ſeront attachés à vous obéir. Poſſédez une bonne terre, quoique médiocre en étendue ; couvrez-la de peuples innombrables, laborieux & diſciplinés ; faites que ces peuples vous aiment : vous êtes plus puiſſant, plus heureux, & plus rempli de gloire, que tous les Conquérans qui ravagent tant de royaumes.

Que ferai-je donc à l'égard de ces rois ? reprit Idoménée : leur avouerai-je ma foibleſſe ? Il eſt vrai que j'ai négligé l'agriculture, & même le commerce qui m'eſt ſi facile ſur cette côte : je n'ai ſongé qu'à faire une ville magnifique. Faudra-t-il donc, mon cher Mentor, me deshonorer dans l'aſſemblée de tant de Rois, & découvrir mon imprudence ? S'il le faut, je le veux ; je le ferai ſans héſiter, quoi qu'il m'en coûte ; car vous m'avez appris qu'un vrai roi qui eſt fait pour ſes peuples, & qui ſe doit tout entier à eux, doit préférer le ſalut de ſon royaume à ſa propre réputation.

Ce ſentiment eſt digne du père des peuples, reprit Mentor ; c'eſt à cette bonté, & non à la magnificence de votre ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai Roi. Mais il faut ménager votre honneur pour l'intérêt même de votre royaume. Laiſſez-moi faire : je vais faire entendre à ces Rois, que vous êtes engagé à rétablir Ulyſſe, s'il eſt encore vivant, ou du moins ſon fils dans la puiſſance royale, à Ithaque, & que

vous voulez en chaſſer par force tous les amans de Pénélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuſes: ainſi ils conſentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un foible ſecours contre les Dauniens.

A ces mots, Idoménée parut comme un homme qu'on ſoulage d'un fardeau accablant. Vous ſauvez, cher ami, dit-il à Mentor, l'honneur & la réputation de cette ville naiſſante, dont vous cacherez l'épuiſement à tous mes voiſins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y rétablir Ulyſſe, ou du moins Télémaque ſon fils, pendant que Télémaque lui-même eſt engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens? Ne ſoyez point en peine, répliqua Mentor; je ne dirai rien que de vrai. Les vaiſſeaux que vous enverrez pour l'établiſſement de votre commerce iront ſur la côte de l'Epire: ils feront à la fois deux choſes; l'une, de rappeller ſur votre côte les marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente; l'autre, de chercher des nouvelles d'Ulyſſe. S'il eſt encore vivant, il faut qu'il ne ſoit pas loin de ces mers qui diviſent la Grece d'avec l'Italie, & on aſſure qu'on l'a vu chez les phéaciens. Quand même il n'y auroit plus aucune eſpérance de le revoir, vos vaiſſeaux rendront un ſignalé ſervice à ſon fils: ils répandront dans Ithaque & dans tous les pays voiſins, la terreur du nom du jeune Télémaque, qu'on croyoit mort comme ſon père. Les Amans de Pénélope ſeront étonnés d'apprendre qu'il eſt prêt à revenir avec le ſecours d'un puiſſant Allié. Les Ithaciens n'oſeront ſecouer le joug. Pénélope ſera conſolée, refuſera toujours de choiſir un nouvel époux. Ainſi vous ſervirez Télémaque pendant qu'il ſera en votre place avec les Alliés de cette côte d'Italie contre les Dauniens.

A ces mots Idoménée s'écria : Heureux le Roi qui eſt ſoutenu par de ſages conſeils ! un ami ſage & fidele vaut mieux à un Roi que des armées victorieuſes. Mais doublement heureux le Roi qui ſent ſon bonheur & qui ſait en profiter par le bon uſage des ſages conſeils ! car ſouvent il arrive qu'on éloigne de ſa confiance les hommes ſages & vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flatteurs dont on ne craint point la trahiſon. Je ſuis moi-même tombé dans cette faute, & je vous raconterai tous les malheurs qui me ſont venus par un faux ami qui flattoit mes paſſions, dans l'eſpérance que je flatterois à mon tour les ſiennes.

Mentor fit aiſément entendre aux Rois alliés qu'Idoménée devoit ſe charger des affaires de Télémaque pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils ſe contenterent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulyſſe avec cent jeunes Crétois qu'Idoménée lui donna pour l'acompagner : c'étoit la fleur de la jeune nobleſſe que le Roi avoit emménée de Crete. Mentor lui avoit conſeillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut, diſoit-il, avoir ſoin pendant la paix de multiplier le peuple ; mais de peur que toute la Nation ne s'amoliſſe & ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangeres la jeune Nobleſſe. Ceux-là ſuffiſent pour entretenir toute la Nation dans une émulation de gloire, dans la l'amour des armes, dans le mépris des fatigues & de la mort même, enfin dans l'expérience de l'art militaire.

Les Rois alliés partirent de Salente contens d'Idoménée, & charmés de la ſageſſe de Mentor. Ils étoient pleins de joie de ce qu'ils emmenoient avec eux Télémaque. Celui-ci ne put modérer ſa douleur quand il fallut ſe ſéparer de ſon ami. Pendant que les Rois alliés faiſoient leurs adieux,

& juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Télémaque ſerré entre ſes bras ; il ſe ſentoit arroſé de ſes larmes. Je ſuis inſenſible, diſoit Télémaque, à la joie d'aller acquérir de la gloire ; je ne ſuis touché que de la douleur de notre ſéparation. Il me ſemble que je vois encore ce temps infortuné où les Egyptiens m'arrachèrent d'entre vos bras, & m'éloignèrent de vous ſans me laiſſer aucune eſpérance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur pour le conſoler : Voici, lui diſoit-il, une ſéparation bien différente ; elle eſt volontaire, elle ſera courte ; vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre & plus courageux : accoutumez-vous à mon abſence ; vous ne m'aurez pas toujours : il faut que ce ſoit la ſageſſe & la vertu, plutôt que la préſence de Mentor, qui vous inſpirent ce que vous devez faire.

En diſant ces mots, la Déeſſe, cachée ſous la figure de Mentor, couvrit Télémaque de ſon Egide ; elle répandit au-dedans de lui l'eſprit de ſageſſe & de prévoyance, la valeur intrépide, & la douce modération qui ſe trouvent ſi rarement enſemble. Allez, diſoit Mentor, au milieu des plus grands périls, toutes les fois qu'il ſera utile que vous y alliez. Un Prince ſe déshonore encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres puiſſe être douteux. S'il eſt néceſſaire à un peuple de conſerver ſon Chef ou ſon Roi, il lui eſt encore plus néceſſaire de ne le point voir dans une réputation douteuſe ſur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modèle de tous les autres ; ſon exemple doit

animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque, & périſſez dans les combats plutôt que de faire douter de votre courage. Les flatteurs qui auront plus d'empreſſement pour vous empêcher de vous expoſer au péril dans les occaſions néceſſaires, ſeront les premiers à dire en ſecret que vous manquez de cœur, s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occaſions. Mais auſſi n'allez pas chercher les périls ſans utilité. La valeur ne peut être une vertu, qu'autant qu'elle eſt réglée par la prudence. Autrement c'eſt un mépris inſenſé de la vie, & une ardeur brutale; la valeur emportée n'a rien de ſûr. Celui qui ne ſe poſſede point dans les dangers, eſt plutôt fougueux que brave; il a beſoin d'être hors de lui pour ſe mettre au-deſſus de la crainte, parce qu'il ne peut la ſurmonter par la ſituation naturelle de ſon cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il ſe trouble; il perd la liberté de ſon eſprit qui lui ſeroit néceſſaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occaſions, pour renverſer les ennemis, & pour ſervir ſa patrie. S'il a toute l'ardeur d'un ſoldat, il n'a point le diſcernement d'un capitaine. Encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un ſimple ſoldat; car le ſoldat doit conſerver dans le combat la préſence d'eſprit & la modération néceſſaire pour obéir. Celui qui s'expoſe témérairement trouble l'ordre de la diſcipline des troupes, donne un exemple de témérité, & expoſe ſouvent l'armée entiere à de grands malheurs. Ceux qui préférent leur vaine ambition à la ſûreté de la cauſe commune, méritent des châtimens & non des récompenſes.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver, eſt d'attendre tranquillement l'occaſion favorable. La vertu ſe fait d'autant plus révérer, qu'elle ſe montre plus ſimple, plus modeſte,

plus ennemie de tout faſte. C'eſt à meſure que la néceſſité de s'exposer au péril augmente, qu'il faut auſſi de nouvelles reſſources de prévoyance & de courage qui aillent toujours croiſſant. Au reſte, ſouvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de perſonne. De votre côté ne ſoyez point jaloux du ſuccès des autres. Louez-les pour tout ce qui mérite quelque louange: mais louez avec diſcernement, diſant le bien avec plaiſir; cachez le mal, & n'y penſez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens Capitaines, qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir: écoutez-les avec déférence: conſultez-les, priez les plus habiles de vous inſtruire, n'ayez point de honte d'attribuer à leurs inſtructions tout ce que vous ferez de meilleur. Enfin n'écoutez jamais les diſcours, par leſquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalouſie contre les autres Chefs. Parlez-leur avec confiance & ingénuité. Si vous croyez qu'ils aient manqué à votre égard, ouvrez-leur votre cœur, expliquez-leur toutes vos raiſons. S'ils ſont capables de ſentir la nobleſſe de cette conduite, vous les charmerez, & vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez ſujet d'en attendre. Si au contraire ils ne ſont pas aſſez raiſonnables pour entrer dans vos ſentimens, vous ſerez inſtruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuſte à ſouffrir; vous prendrez vos meſures pour ne plus vous commettre, juſqu'à ce que la guerre finiſſe, & vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais ſur-tout ne dites jamais à certains flatteurs qui ſement la diviſion, les ſujets de peine que vous croirez avoir contre les chefs de l'armée où vous ſerez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour ſecourir Idoménée dans le beſoin où il eſt de travailler au bonheur de ſes peuples, & pour achever de lui faire réparer les fautes, que les mauvais conſeils &

les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établiſſement de ſon nouveau royaume.

Alors Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque ſurpriſe, & même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton ſévère : Etes-vous étonné, lui dit-il, de ce que les hommes les plus eſtimables ſont encore hommes, & montrent encore quelques reſtes des foibleſſes de l'humanité parmi les pièges innombrables, & les embarras inſéparables de la royauté ? Idoménée, il eſt vrai, a été nourri dans les idées de faſte & de hauteur ; mais quel Philoſophe pourroit ſe défendre de la flatterie, s'il avoit été en ſa place ? Il eſt vrai qu'il s'eſt laiſſé trop prévenir par ceux qui ont eu ſa confiance : mais les plus ſages Rois ſont ſouvent trompés, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un Roi ne peut ſe paſſer de Miniſtres qui le ſoulagent, & en qui il ſe confie, puiſqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs un Roi connoît, beaucoup moins que les particuliers, les hommes qui l'environnent ; on eſt toujours maſqué auprès de lui ; on épuiſe toutes ſortes d'artifices pour le tromper. Hélas ! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop ! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus, ni les talens qu'on y cherche. On a beau les étudier & les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire, des meilleurs hommes, ce qu'on auroit beſoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtemens, leurs incompatibilités, leurs jalouſies. On ne les perſuade, ni on ne les corrige guère.

Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de Miniſtres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire ſoi-même ; & plus on a beſoin d'hommes à qui on confie l'autorité, plus on

eſt expoſé à ſe tromper dans de tels choix. Tel critique aujourd'hui impitoyablement les Rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux, & qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes, ſi on lui confioit la même puiſſance. La condition privée, quand on y joint un peu d'eſprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels, relève des talens éblouiſſans, & fait paroître un homme digne de toutes les places dont il eſt éloigné : mais c'eſt l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve, & qui découvre de grands défauts.

La grandeur eſt comme certains verres qui groſſiſſent tous les objets. Tous les défauts paroiſſent croître dans ces hautes places, où les moindres choſes ont de grandes conſéquences, et où les plus légères fautes ont de violens contrecoups. Le monde entier eſt occupé à obſerver un ſeul homme à toute heure, & à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent n'ont aucune expérience de l'état où il eſt : ils n'en ſentent point les difficultés, & ils ne veulent plus qu'il ſoit homme, tant ils exigent de perfections de lui. Un Roi, quelque bon & ſage qu'il ſoit, eſt encore homme : ſon eſprit a des bornes, & ſa vertu en a auſſi. Il a de l'humeur, des paſſions, des habitudes, dont il n'eſt pas tout-à-fait le maître. Il eſt obſédé par des gens intéreſſés & artificieux ; il ne trouve point les ſecours qu'il cherche. Il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ſes paſſions, & tantôt par celles de ſes Miniſtres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle eſt la condition des Rois les plus éclairés & les plus vertueux.

Les plus longs & les meilleurs regnes ſont trop courts & trop imparfaits, pour réparer à la fin ce qu'on a gâté ſans le vouloir dans les commencemens.

cemens. La Royauté porte avec elle toutes ſes miſères. L'impuiſſance humaine ſuccombe ſous un fardeau ſi accablant. Il faut plaindre les Rois, & les excuſer. Ne ſont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes dont les beſoins ſont infinis, & qui donnent tant de peine à ceux qui veulent les bien gouverner ? Pour parler franchement, les hommes ſont fort à plaindre d'avoir à être gouvernés par un Roi qui n'eſt qu'un homme & ſemblable à eux ; car il faudroit des Dieux pour redreſſer les hommes. Mais les Rois ne ſont pas moins à plaindre n'étant qu'hommes, c'eſt-à-dire, foibles & imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus & trompeurs.

Télémaque répondit avec vivacité: Idoménée a perdu par ſa faute le Royaume de ſes ancêtres en Crète ; &, ſans vos conſeils, il en auroit perdu un ſecond à Salente. J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait de grandes fautes ; mais cherchez dans la Grèce, & dans tous les autres pays les mieux policés, un Roi qui n'en ait point fait d'inexcuſables. Les plus grands hommes ont, dans leur tempérament & dans le caractère de leur eſprit, des défauts qui les entraînent, & les plus louables ſont ceux qui ont le courage de reconnaître & réparer leurs égaremens. Penſez-vous qu'Ulyſſe, le grand Ulyſſe votre père, qui eſt le modèle des Rois de la Grèce, n'ait pas auſſi ſes foibleſſes & ſes défauts ? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il ſuccombé dans les périls & dans les embarras où la fortune s'eſt jouée de lui ? Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redreſſé pour le conduire toujours à la gloire par le chemin de la vertu ? N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque, de le trouver ſans imperfection ; vous lui en verrez

ſans doute. La Grèce, l'Aſie, & toutes les isles des mers l'ont admiré malgré ſes défauts : mille qualités merveilleuſes les font oublier. Vous ſerez trop heureux de pouvoir l'admirer auſſi, & de l'étudier ſans ceſſe comme votre modèle.

Accoutumez-vous, ô Télémaque, à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité eſt capable de faire. La jeuneſſe ſans expérience ſe livre à une critique préſomptueuſe, qui la dégoûte de tous les modèles qu'elle a beſoin de ſuivre, & qui la jette dans une indocilité incurable. Non ſeulement vous devez aimer, reſpecter, imiter votre père, quoiqu'il ne ſoit point parfait ; mais encore vous devez avoir une haute eſtime pour Idoménée, malgré tout ce que j'ai repris en lui. Il eſt naturellement ſincère, droit, équitable, libéral, bienfaiſant ; ſa valeur eſt parfaite ; il déteſte la fraude quand il la connoît, & qu'il ſuit librement la véritable pente de ſon cœur. Tous ſes talens extérieurs ſont grands & proportionnés à ſa place. Sa ſimplicité à avouer ſon tort, ſa douceur, ſa patience pour ſe laiſſer dire par moi les choſes les plus dures ; ſon courage contre lui-même pour réparer publiquement ſes fautes, & pour ſe mettre par-là au-deſſus de toute la critique des hommes, montre une ame véritablement grande. Le bonheur ou le conſeil d'autrui peut préſerver de certaines fautes, un homme très-médiocre ; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puiſſe engager un roi ſi long-temps ſéduit par la flatterie, à réparer ſon tort. Il eſt bien plus glorieux de ſe relever ainſi, que de n'être jamais tombé.

Idoménée a fait les fautes que preſque tous les rois font ; mais preſque aucun roi ne fait pour ſe corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi, je ne pouvois me laſſer de l'admirer dans les momens mêmes où il me permettoit de le contredire. Admirez-le auſſi, mon cher Téle-

maque ; c'eſt moins pour ſa réputation que pour votre utilité, que je vous donne ce conſeil.

Mentor fit ſentir à Télémaque, par ce diſcours, combien il eſt dangereux d'être injuſte en ſe laiſſant aller à une critique rigoureuſe contre les autres hommes, & ſur-tout contre ceux qui ſont chargés des embarras & des difficultés du gouvernement. Enſuite il lui dit : Il eſt temps que vous partiez ; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télémaque ! Souvenez-vous que ceux qui craignent les dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls : mais ſachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots Télémaque crut ſentir la préſence de la déeſſe ; & il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, ſi la déeſſe n'eût rappellé l'idée de Mentor, en lui diſant : N'oubliez pas, mon fils, tous les ſoins que j'ai pris pendant votre enfance pour vous rendre ſage & courageux comme votre père. Ne faites rien qui ne ſoit digne de ſes grands exemples, & des maximes de vertu que j'ai tâché de vous inſpirer.

Le ſoleil ſe levoit déjà, & doroit le ſommet des montagnes, quand les rois ſortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes, campées autour de la ville, ſe mirent en marche ſous leurs Commandans. On voyoit de tous côtés briller le fer des piques hériſſées ; l'éclat des boucliers éblouiſſoit les yeux ; un nuage de pouſſière s'élevoit juſques aux nues. Idoménée, avec Mentor, conduiſoit dans la campagne les rois alliés qui s'éloignoient des murs de la ville. Enfin ils ſe ſéparèrent, après s'être donné de part & d'autre les marques d'une vraie amitié ; & les alliés ne doutèrent plus que la paix ne fût durable, lorſqu'ils connurent la bonté du cœur

d'Idoménée, qu'on leur avoit repréſenté bien différent de ce qu'il étoit : c'eſt qu'on jugeoit de lui, non par ſes ſentimens naturels, mais par les conſeils flatteurs & injuſtes auxquels il s'étoit livré.

Après que l'armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la ville. Voyons, diſoit Mentor, combien vous avez d'hommes & dans la ville & dans la campagne : faiſons-en le dénombrement. Examinons combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent dans les années médiocres de bled, de vin, d'huile, & des autres choſes utiles : nous ſaurons par cette voie ſi la terre fournit de quoi nourrir tous ſes habitans, & ſi elle produit encore de quoi faire un commerce utile de ſon ſuperflu avec les pays étrangers. Examinons auſſi combien vous avez de vaiſſeaux & de matelots : c'eſt par-là qu'il faut juger de votre puiſſance. Il alla viſiter le port, & entra dans chaque vaiſſeau. Il s'informa du pays où chaque vaiſſeau alloit pour le commerce, quelles marchandiſes il portoit, celles qu'il prenait au retour, quelle étoit la dépenſe du vaiſſeau pendant la navigation, les prêts que les marchands ſe faiſoient les uns aux autres, les ſociétés qu'ils faiſoient entr'eux, pour ſavoir ſi elles étoient équitables & fidèlement obſervées ; enfin les haſards du naufrage & les autres malheurs du commerce, pour prévenir la ruine des marchands, qui par l'avidité du gain, entreprennent ſouvent des choſes qui ſont au-delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punît ſévèrement toutes les banqueroutes, parce que celles qui ſont exemptes de mauvaiſe foi ne le ſont preſque jamais de témérité. En même temps il fit des regles pour faire en ſorte qu'il fût aiſé de ne jamais faire banqueroute. Il établit des magiſtrats à qui les

marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenſes & de leurs entrepriſes. Il ne leur étoit jamais permis de riſquer le bien d'autrui, & ils ne pouvoient même riſquer que la moitié du leur. De plus, ils faiſoient en ſociété les entrepriſes qu'ils ne pouvoient faire ſeuls; & la police de ces ſociétés étoit inviolable, par la rigueur des peines impoſées à ceux qui ne les ſuivroient pas. D'ailleurs la liberté du commerce étoit entière: bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompenſe à tous les marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainſi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts. Le commerce de cette ville étoit ſemblable au flux & reflux de la mer. Les tréſors y entroient comme les flots viennent l'un ſur l'autre. Tout y étoit apporté & en ſortoit librement. Tout ce qui entroit étoit utile, tout ce qui ſortoit laiſſoit en ſortant d'autres richeſſes à ſa place. La juſtice ſévère préſidoit dans le port, au milieu de tant de nations. La franchiſe, la bonne foi, la candeur, ſembloient du haut de ces ſuperbes tours appeller les marchands des terres les plus éloignées: chacun de ces marchands, ſoit qu'il vînt des rives orientales où le ſoleil ſort chaque jour du ſein des ondes, ſoit qu'il fût parti de cette grande mer où le ſoleil, laſſé de ſon cours, va éteindre ſes feux, vivoit paiſible & en ſûreté dans Salente comme dans ſa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor viſita tous les magaſins, toutes les boutiques d'artiſans & toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandiſes de pays étrangers qui pouvoient introduire le luxe & la molleſſe. Il régla les habits, la nourriture, les meubles, la grandeur & l'or-

nement des maiſons, pour toutes les conditions différentes. Il bannit tous les ornemens d'or & d'argent, & il dit à Idoménée : Je ne connois qu'un ſeul moyen pour rendre votre peuple modeſte dans ſa dépenſe, c'eſt que vous lui en donniez vous-même l'exemple. Il eſt néceſſaire que vous ayez une certaine majeſté dans votre extérieur ; mais votre autorité ſera aſſez marquée par vos gardes & par les principaux officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine, teinte en pourpre : que les principaux de l'état après vous, ſoient vêtus de la même laine, & que toute la différence ne conſiſte que dans la couleur & dans une légère broderie d'or que vous aurez ſur le bord de votre habit. Les différentes couleurs ſerviront à diſtinguer les différentes conditions, ſans avoir beſoin, ni d'or, ni d'argent, ni de pierreries. Réglez les conditions par la naiſſance.

Mettez au premier rang ceux qui ont une nobleſſe plus ancienne & plus éclatante. Ceux qui auront le mérite & l'autorité des emplois ſeront aſſez contens de venir après ces anciennes & illuſtres familles, qui ſont dans une ſi longue poſſeſſion des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même nobleſſe leur céderont ſans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez point à ſe méconnoître dans une trop prompte & trop haute fortune, & que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui ſeront modeſtes dans la proſpérité. La diſtinction la moins expoſée à l'envie, eſt celle qui vient d'une longue ſuite d'ancêtres.

Pour la vertu, elle ſera aſſez excitée, & l'on aura aſſez d'empreſſement à ſervir l'état, pourvu que vous donniez des couronnes & des ſtatues aux belles actions, & que ce ſoit un commencement de nobleſſe pour les enfans de ceux qui les auront faites.

Les perſonnes du premier rang après vous ſeront vêtues de blanc avec une frange d'or au bas de leur habit : ils auront au doigt un anneau d'or, & au cou une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du ſecond rang ſeront vêtus de bleu ; ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, & point de médaille : les troiſièmes de verd, ſans anneau & ſans frange, mais avec la médaille : les quatrièmes, d'un jaune d'aurore : les cinquièmes, d'un rouge pâle ou de roſe : les ſixièmes, de gris de lin : les ſeptièmes, qui ſeront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune & de blanc.

Voilà les habits de ſept conditions différentes pour les hommes libres. Tous les eſclaves ſeront habillés de gris brun. Ainſi ſans aucune dépenſe, chacun ſera diſtingué ſuivant ſa condition ; & on bannira de Salente tous les arts qui ne ſervent qu'à entretenir le faſte. Tous les artiſans qui ſeroient employés à ces arts pernicieux ſerviront, ou aux arts néceſſaires qui ſont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. On ne ſouffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits ; car il eſt indigne que les hommes deſtinés à une vie ſérieuſe & noble, s'amuſent à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amuſemens ſeroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor, ſemblable à un habile jardinier qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâcholt ainſi de retrancher le faſte inutile qui corrompoit les mœurs : il ramenoit toutes choſes à une noble & frugale ſimplicité. Il régla de même la nourriture des citoyens & des eſclaves. Quelle honte, diſoit-il, que les hommes les plus élevés faſſent conſiſter leur grandeur dans les ragoûts, par leſquels ils amolliſſent leur ame &

ruinent insensiblement la santé de leur corps ! Ils doivent faire consister leur bonheur dans la modération, dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, & dans la réputation que leurs bonnes actions doivent leur procurer. La sobriété rend la nourriture la plus simple très-agréable. C'est elle qui donne avec la santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs & les plus constans. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleures, mais apprêtées sans aucun ragoût. C'est un art pour empoisonner les hommes, que celui d'irriter leur appétit au-delà de leur vrai besoin.

Idoménée comprenoit bien qu'il avoit eu tort de laisser les habitans de sa nouvelle ville amollir & corrompre leurs mœurs, en violant toutes les loix de Minos sur la sobriété : mais le sage Mentor lui fit remarquer que les loix mêmes, quoique renouvellées, seroient inutiles, si l'exemple du roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Aussi-tôt Idoménée régla sa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays, qui est fort & agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes simples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au siége de Troie. Personne n'osa se plaindre d'une règle que le roi s'imposoit lui-même ; & chacun se corrigea ainsi de la profusion & de la délicatesse où l'on commençoit à se plonger pour les repas.

Mentor retrancha ensuite la musique molle & efféminée, qui corrompoit toute la jeunesse. Il ne condamna pas avec une moindre sévérité la musique bachique, qui n'enivre guere moins que le vin, & qui produit des mœurs pleines d'emportement & d'impudence. Il borna toute la musique aux fêtes dans les temples, pour y chanter les louanges des dieux, & des héros qui ont

donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit auſſi que pour les temples les grands ornemens d'architecture, tels que les colonnes, les frontons, les portiques ; il donna des modèles d'une architecture ſimple & gracieuſe, pour faire, dans un médiocre eſpace, une maiſon gaie & commode pour une famille nombreuſe ; en ſorte qu'elle fût tournée à un aſpect ſain, que les logemens en fuſſent dégagés les uns des autres, que l'ordre & la propreté s'y conſervaſſent facilement, & que l'entretien fût de peu de dépenſe.

Il voulut que chaque maiſon un peu conſidérable eût un ſallon & un petit péryſtile, avec de petites chambres pour toutes les perſonnes libres : mais il défendit très-ſévérement la multitude ſuperflue & la magnificence des logemens. Ces divers modèles de maiſons, ſuivant la grandeur des familles, ſervirent à embellir à peu de frais une partie de la ville, & à la rendre régulière ; au lieu que l'autre partie, déjà achevée ſuivant le caprice & le faſte des particuliers, avoit malgré ſa magnificence, une diſpoſition moins agréable & moins commode. Cette nouvelle ville fut bâtie en très-peu de temps, parce que la côte voiſine de la Grèce fournit de bons architectes, & qu'on fit venir un très-grand nombre de maçons de l'Epire & de pluſieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux, ils s'établiroient autour de Salente, y prendroient des terres à défricher, & ſerviroient à peupler la campagne.

La peinture & la ſculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'eſt pas permis d'abandonner ; mais il voulut qu'on ſouffrît dans Salente peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une école où préſidoient des maîtres d'un goût exquis, qui examinoient les jeunes élèves. Il ne faut, diſoit-il, rien de bas & de foible dans les arts,

qui ne ſont pas abſolument néceſſaires. Par conſéquent on n'y doit admettre que des jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, & qui tendent à la perfection. Les autres ſont nés pour les arts moins nobles, & ils ſeront employés plus utilement aux beſoins ordinaires de la république. Il ne faut, diſoit-il, employer les ſculpteurs & les peintres, que pour conſerver la mémoire des grands hommes & des grandes actions. C'eſt dans les bâtimens publics ou dans les tombeaux, qu'on doit conſerver des repréſentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le ſervice de la patrie.

Au reſte, la modération & la frugalité de Mentor n'empêcherent point qu'il n'autoriſât tous les grands bâtimens deſtinés aux courſes de chevaux & de chariots, aux combats des lutteurs, à ceux du ceſte, & à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits & plus vigoureux.

Il retrancha un nombre prodigieux de marchands qui vendoient des étoffes façonnées dans les pays éloignés, des broderies d'un prix exceſſif, des vaſes d'or & d'argent avec des figures de dieux, d'hommes & d'animaux, enfin des liqueurs & des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maiſon fuſſent ſimples, & faits de manière à durer long-temps. En ſorte que les Salentins, qui ſe plaignoient hautement de leur pauvreté, commencerent à ſentir combien ils avoient de richeſſes ſuperflues: mais c'étoient des richeſſes trompeuſes qui les appauvriſſoient; & ils devenoient effectivement riches, à meſure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'eſt s'enrichir, diſoient-ils eux-mêmes, que de mépriſer de telles richeſſes qui épuiſent l'état, & de diminuer ſes beſoins en les réduiſant aux vraies néceſſités de la nature.

Mentor se hâta de visiter les arsenaux & tous les magasins, pour savoir si les armes & toutes les autres choses nécessaires à la guerre étoient en bon état : car il faut, disoit-il, être toujours prêt à faire la guerre, pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que plusieurs choses manquoient par-tout. Aussi-tôt on assembla des ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier & sur l'airain. On voyoit s'élever des fournaises ardentes, des tourbillons de fumée & de flammes semblables à ces feux souterrains que vomit le mont Etna. Le marteau résonnoit sur l'enclume qui gémissoit sous les coups redoublés ; les montagnes voisines & les rivages de la mer retentissoient : on eût cru être dans cette isle où Vulcain, animant les Cyclopes, forge des foudres pour le père des dieux ; & par une sage prévoyance, on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre.

Ensuite Mentor sortit de la ville avec Idoménée, & trouva une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes ; d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence & par la pauvreté des laboureurs, qui, manquant d'hommes & de bestiaux, manquoient aussi de courage & de moyens pour mettre l'agriculture dans sa perfection. Mentor, voyant cette campagne désolée, dit au roi : La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans ; mais les habitans manquent à la terre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la ville, & dont les métiers ne serviroient qu'à dérégler les mœurs, pour leur faire cultiver ces plaines & ces collines. Il est vrai que c'est un malheur que tous ces hommes exercés à des arts qui demandent une vie sédentaire ne soient point exercés au travail ; mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entr'eux les terres vacantes, & appeller à leur

ſecours des peuples voiſins qui feront ſous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront, pourvu qu'on leur promette des récompenſes convenables ſur les fruits des terres mêmes qu'ils défricheront : ils pourront dans la ſuite en poſſéder une partie, & être ainſi incorporés à votre peuple, qui n'eſt pas aſſez nombreux. Pourvu qu'ils ſoient laborieux & dociles aux loix, vous n'aurez point de meilleurs ſujets, & ils accroîtront votre puiſſance. Vos artiſans de la ville, tranſplantés dans les campagnes, éléveront leurs enfans au travail, & au goût de la vie champêtre. De plus tous les maçons des pays étrangers qui travaillent à bâtir votre ville, ſe ſont engagés à défricher une partie de vos terres, & à ſe faire laboureurs : incorporez-les à votre peuple dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la ville. Ces ouvriers ſeront ravis de s'engager à paſſer leur vie ſous une domination qui eſt maintenant ſi douce. Comme ils ſont robuſtes & laborieux, leur exemple ſervira pour exciter au travail les artiſans tranſplantés de la ville à la campagne avec leſquels ils ſeront mêlés. Dans la ſuite, tout le pays ſera peuplé de familles vigoureuſes & adonnées à l'agriculture.

Au reſte, ne ſoyez point en peine de la multiplication de ce peuple ; il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La manière de les faciliter eſt bien ſimple. Preſque tous les hommes ont l'inclination de ſe marier ; il n'y a que la miſère qui les en empêche : ſi vous ne les chargez point d'impôts, ils vivront ſans peine avec leurs femmes & leurs enfans ; car la terre n'eſt jamais ingrate, elle nourrit toujours de ſes fruits ceux qui al cultivent ſoigneuſement ; elle ne refuſe ſes biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les laboureurs ont d'enfans, plus ils

ils ſont riches, ſi le prince ne les appauvrit pas; car leurs enfans, dès leur plus tendre jeuneſſe, commencent à les ſecourir. Les plus jeunes conduiſent les moutons dans les pâturages; les autres qui ſont plus avancés en âge, mènent déjà les grands troupeaux; enfin les plus âgés labourent avec leur père. Cependant la mère & toute la famille prépare un repas ſimple à ſon époux & à ſes chers enfans, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée: elle a ſoin de traire ſes vaches & ſes brebis, & on voit couler des ruiſſeaux de lait: elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente & paiſible prend plaiſir à chanter tout le ſoir en attendant le doux ſommeil; elle prépare des fromages, des châtaignes, & des fruits conſervés dans la même fraîcheur que ſi on venoit de les cueillir.

Le Berger revient avec ſa flûte, & chante à la famille aſſemblée les nouvelles chanſons qu'il a appriſes dans les hameaux voiſins. Le laboureur rentre avec ſa charrue; & ſes bœufs fatigués marchent, le cou penché, d'un pas lent & tardif, malgré l'aiguillon qui les preſſe. Tous les maux du travail finiſſent avec la journée. Les pavots que le ſommeil, par l'ordre des dieux, répand ſur la terre, appaiſent tous les noirs ſoucis par leurs charmes, & tiennent toute la nature dans un doux enchantement; chacun s'endort ſans prévoir les peines du lendemain.

Heureux ces hommes ſans ambition, ſans défiance, ſans artifice, pourvu que les dieux leur donnent un bon roi qui ne trouble point leur joie innocente! Mais quelle horrible inhumanité, que de leur arracher, par des deſſeins pleins de faſte & d'ambition, les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale nature & de la ſueur de leur front? La nature ſeule tireroit de ſon ſein fécond tout ce qu'il

faudroit pour un nombre infini d'hommes modérés & laborieux ; mais c'eſt l'orgueil & la molleſſe de certains hommes qui en mettent tant d'autres dans une affreuſe pauvreté.

Que ferai-je, diſoit Idoménée, ſi ces peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes, négligent de les cultiver ?

Faites, lui répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les princes avides & ſans prévoyance, ne ſongent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs ſujets qui ſont les plus vigilans & les plus induſtrieux pour faire valoir leurs biens : c'eſt qu'ils eſpèrent en être payés plus facilement ; en même temps ils chargent moins ceux que leur pareſſe rend plus miſérables. Renverſez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompenſe le vice, & qui introduit une négligence auſſi funeſte au roi même qu'à tout l'état. Mettez des taxes, des amendes, & même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuſes, ſur ceux qui négligent leurs champs, comme vous puniriez des ſoldats qui abandonneroient leurs poſtes dans la guerre ; au contraire, donnez des graces & des exemptions aux familles qui, ſe multipliant, augmentent à proportion la culture de leur terre. Bientôt les familles ſe multiplieront, & tout le monde s'animera au travail ; il deviendra même honorable. La profeſſion de laboureur ne ſera plus mépriſée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra en honneur la charrue, maniée par les mains victorieuſes qui auront défendu la patrie. Il ne ſera pas moins beau de cultiver l'héritage de ſes ancêtres pendant une heureuſe paix, que de l'avoir défendu généreuſement pendant les troubles de la guerre. Toute la campagne refleurira ; Cérès ſe couronnera d'épis dorés ; Bacchus, foulant ſous ſes pieds les raiſins, fera couler, du

penchant des montagnes, des ruiſſeaux de vin plus doux que le nectar : les creux vallons retentiront des concerts des bergers, qui, le long des clairs ruiſſeaux, joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondiſſans paîtront ſur l'herbe & parmi les fleurs, ſans craindre les loups.

Ne ſerez-vous pas trop heureux, ô Idoménée, d'être la ſource de tant de biens, & de faire vivre à l'ombre de votre nom, tant de peuples dans un ſi aimable repos ? Cette gloire n'eſt-elle pas plus touchante que celle de ravager la terre, de répandre par-tout, & preſque autant chez ſoi, au millieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la conſternation, la cruelle faim & le déſeſpoir ?

O heureux le roi aſſez aimé des dieux, & d'un cœur aſſez grand, pour entreprendre d'être ainſi les délices des peuples, & de montrer à tous les ſiecles, dans ſon regne, un ſi charmant ſpectacle ! La terre entière, loin de ſe défendre de ſa puiſſance par des combats, viendroit à ſes pieds le prier de regner ſur elle.

Idoménée lui répondit : Mais quand les peuples ſeront ainſi dans la paix & dans l'abondance, les délices les corrompront ; & ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données.

Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient ; c'eſt un prétexte qu'on allégue toujours, pour flatter les princes prodigues qui veulent accabler leurs peuples d'impôts. Le remède eſt facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuſe ; & dans leur abondace, ils n'auront que le néceſſaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fourniſſent le ſuperflu. Cette abondance même ſera diminuée par la facilité des mariages ;

& par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuſe, & ayant peu de terre, aura beſoin de la cultiver par un travail ſans relâche. C'eſt la pareſſe & l'oiſiveté qui rendent les peuples inſolens & rebelles. Ils auront du pain, à la vérité, & aſſez largement; mais ils n'auront que du pain & des fruits de leur propre terre, gagnés à la ſueur de leur viſage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération, il faut régler dès-à-préſent l'étendue de terre que chaque famille pourra poſſéder. Vous ſavez que nous avons diviſé tout votre peuple en ſept claſſes, ſuivant les différentes conditions : il ne faut permettre à chaque famille, dans chaque claſſe, de pouvoir poſſéder que l'étendue de terre abſolument néceſſaire pour nourrir le nombre de perſonnes dont elle ſera compoſée. Cette règle étant inviolable, les nobles ne pourront faire d'acquiſitions ſur les pauvres : tous auront des terres; mais chacun en aura fort peu, & ſera excité par-là à la bien cultiver. Si dans une longue ſuite de temps, les terres manquoient ici, on feroit des colonies qui augmenteroient la puiſſance de cet état.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne jamais laiſſer le vin devenir trop commun dans votre royaume. Si on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache : le vin eſt la ſource des plus grands maux parmi les peuples; il cauſe les maladies, les querelles, les ſéditions, l'oiſiveté, le dégoût du travail, le déſordre des familles. Que le vin ſoit donc réſervé comme une eſpèce de remède, ou comme une liqueur très-rare, qui n'eſt employée que pour les ſacrifices, ou pour les fêtes extraordinaires. Mais n'eſpérez point de faire obſerver une règle ſi importante, ſi vous n'en donnez vous-même l'exemple.

D'ailleurs, il faut faire garder inviolablement les loix de Minos pour l'éducation des enfans. Il faut établir des écoles publiques où l'on enseigne la crainte des dieux, l'amour de la patrie, le respect des loix, la préférence de l'honneur aux plaisirs & à la vie même.

Il faut avoir des magistrats qui veillent sur les familles & sur les mœurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes roi, c'est-à-dire, pasteur du peuple, que pour veiller nuit & jour sur votre troupeau; par-là vous préviendrez un nombre infini de désordres & de crimes: ceux que vous ne pourrez prévenir, punissez-les d'abord sévérement; c'est une clémence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité: par un peu de sang répandu à propos, on en épargne beaucoup, & on se met en état d'être craint, sans user souvent de rigueur.

Mais quelle détestable maxime de ne croire trouver sa sûreté que dans l'oppression de ses peuples! Ne les point faire instruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur jusqu'au désespoir, les mettre dans l'affreuse nécessité, ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secouer le joug de votre tyrannique domination; est-ce là le vrai moyen de regner sans trouble? est-ce là le vrai chemin qui mène à la gloire?

Souvenez-vous que les pays où la domination du souverain est plus absolue, sont ceux où les souverains sont moins puissans. Ils prennent, ils ruinent tout; ils possédent seuls tout l'état: mais aussi tout l'état languit; les campagnes sont en friche & presque désertes; les villes diminuent chaque jour; le commerce tarit. Le roi, qui ne peut être roi tout seul,

& qui n'eſt grand que par ſes peuples, s'anéantit lui-même peu-à-peu par l'anéantiſſement inſenſible des peuples dont il tire ſes richeſſes & ſa puiſſance. Son état s'épuiſe d'argent & d'hommes: cette dernière perte eſt la plus grande & la plus irréparable. Son pouvoir abſolu fait autant d'eſclaves qu'il a de ſujets. On le flatte, on fait ſemblant de l'adorer; on tremble au moindre de ſes regards: mais attendez la moindre révolution; cette puiſſance monſtrueuſe, pouſſée juſqu'à un excès trop violent, ne ſauroit durer: elle n'a aucune reſſource dans le cœur des peuples; elle a laſſé & irrité tous les corps de l'état; elle contraint tous les membres de ce corps de ſoupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole ſe renverſe, ſe briſe & eſt foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte le reſſentiment, la défiance, en un mot, toutes les paſſions ſe réuniſſent contre une autorité ſi odieuſe. Le roi, qui dans ſa vaine prospérité ne trouvoit pas un ſeul homme aſſez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera dans ſon malheur aucun homme qui daigne ni l'excuſer, ni le défendre contre ſes ennemis.

Après ce diſcours, Idoménée, perſuadé par Mentor, ſe hâta de diſtribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artiſans inutiles, & d'exécuter tout ce qui avoit été réſolu. Il réſerva ſeulement pour les maçons, les terres qu'il leur avoit deſtinées, & qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

*Fin du douzième livre.*

# LIVRE XIII.

*Idoménée raconte à Mentor ſa confiance en Protéſilas, & les artifices de ce favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philoclès, & pour le trahir lui-même. Il lui avoue que, prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandoit ſa flotte; que celui-ci ayant manqué ſon coup, Philoclès l'avoit épargné, & s'étoit retiré en l'iſle de Samos, après avoir remis le commandement de la flotte à Polymène, que lui, Idoménée avoit nommés dans ſon ordre par écrit; que malgré la trahiſon de Protéſilas, il n'avoit pu ſe réſoudre à ſe défaire de lui.*

DÉJA la réputation du gouvernement doux & modéré d'Idoménée attire en foule, de tous côtés, des peuples qui viennent s'incorporer au ſien, & chercher leur bonheur ſous une ſi aimable domination. Déjà ces campagnes ſi long-temps couvertes de ronces & d'épines, promettent de riches moiſſons & des fruits juſqu'alors inconnus. La terre ouvre ſon ſein au tranchant de la charrue, & prépare ſes richeſſes pour récompenſer le laboureur : l'eſpérance reluit de tous côtés. On voit dans les vallons & ſur les collines les troupeaux de moutons qui bondiſſent ſur l'herbe, & les grands troupeaux de bœufs & de géniſſes qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugiſſemens : ces troupeaux ſervent à engraiſſer les campagnes. C'eſt Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conſeilla à Idoménée de faire avec les Peucetes, peuples

voisins, un échange de toutes les choses superflues qu'on ne vouloit plus souffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même temps la ville & les villages d'alentour étoient pleins d'une jeunesse qui avoit langui longtemps dans la misère, & qui n'avoit osé se marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des sentimens d'humanité, & qu'il vouloit être leur père, ils ne craignirent plus la faim & les autres fléaux par lesquels le ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que des cris de joie, que les chansons des bergers & des laboureurs, qui célébroient leurs hyménées. On auroit cru voir le dieu Pan avec une foule de satyres & de faunes mêlés parmi les nymphes, & dansant au son de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille & riant: mais la joie étoit modérée; & ces plaisirs ne servoient qu'à délasser des longs travaux: ils en étoient plus vifs & plus purs.

Les vieillards, étonnés de voir ce qu'ils n'auroient osé espérer dans la suite d'un si long âge, pleuroient par un excès de joie mêlée de tendresse: ils levoient leurs mains tremblantes vers le ciel: Bénissez, disoient-ils, ô Jupiter, le roi qui vous ressemble, & qui est le plus grand don que vous nous ayez fait. Il est né pour le bien des hommes; rendez-lui tous le biens que nous recevons de lui. Nos arrière-neveux, venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout, jusqu'à leur naissance; & il sera véritablement le père de tous ses sujets. Les jeunes hommes & les jeunes filles qui s'épousoient, ne faisoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie si douce leur étoit venue. Les bouches, & encore plus les cœurs, étoient sans cesse remplis de son nom. On se croyoit heureux de le voir; on

craignoit de le perdre : ſa perte eut été la déſolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais ſenti de plaiſir auſſi touchant que celui d'être aimé, & de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais cru, diſoit-il : il me ſembloit que toute la grandeur des princes ne conſiſtoit qu'à ſe faire craindre ; que le reſte des hommes étoit fait pour eux : & tout ce que j'avois oui-dire des rois qui avoient été l'amour & les délices de leurs peuples, me paroiſſoit une pure fable ; j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte comment on avoit empoiſonné mon cœur dès ma plus tendre enfance ſur l'autorité des rois. C'eſt ce qui a cauſé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration :

Protéſilas, qui eſt un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimai le plus : ſon naturel vif & hardi étoit ſelon mon goût. Il entra dans mes plaiſirs ; il flatta mes paſſions ; il me rendit ſuſpect un autre jeune homme que j'aimois auſſi, & qui ſe nommoit Philoclès. Celui-ci avoit la crainte des dieux, & l'ame grande, mais modérée ; il mettoit la grandeur, non à s'élever ; mais à ſe vaincre, & à ne rien faire de bas. Il me parloit librement ſur mes défauts ; & lors même qu'il n'oſoit me parler, ſon ſilence & la triſteſſe de ſon viſage me faiſoient aſſez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans les commencemens, cette ſincérité me plaiſoit : & je lui proteſtois ſouvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie, pour me préſerver des flatteurs. Il me diſoit tout ce que je devois faire pour marcher ſur les traces de mon aïeul Minos, & pour rendre mon royaume heureux. Il n'avoit pas une auſſi profonde ſageſſe

que vous, ô Mentor; mais ſes maximes étoient bonnes, je le reconnois maintenant. Peu-à-peu les artifices de Protéſilas, qui étoit jaloux & plein d'ambition, me dégoûtèrent de Philoclès. Celui-ci étoit ſans empreſſement, & laiſſoit l'autre prévaloit; il ſe contenta de me dire toujours la vérité lorſque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien, & non ſa fortune qu'il cherchoit.

Protéſilas me perſuada inſenſiblement que c'étoit un eſprit chagrin & ſuperbe qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, & d'aſpirer à la réputation d'un homme qui eſt au-deſſus de tous les honneurs: il ajouta que ce jeune homme qui me parloit ſi librement ſur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté; qu'il laiſſoit aſſez entendre qu'il ne m'eſtimoit guère; & qu'en rabaiſſant ainſi ma réputation, il vouloit, par l'éclat d'une vertu auſtère, s'ouvrir le chemin à la royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner: il y a dans la véritable vertu une candeur & une ingénuité que rien ne peut contrefaire, & à laquelle on ne ſe méprend point, pourvu qu'on y ſoit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes foibleſſes, commençoit à me laſſer. Les complaiſances de Protéſilas, & ſon induſtrie inépuiſable pour m'inventer de nouveaux plaiſirs, me faiſoient ſentir encore plus impatiemment l'auſtérité de l'autre.

Cependant Protéſilas, ne pouvant ſouffrir que je ne cruſſe pas tout ce qu'il me diſoit contre ſon ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, & de me perſuader par quelque choſe de plus fort que toutes ſes paroles. Voici comment il acheva de me tromper. Il me conſeilla d'envoyer Philoclès commander les vaiſſeaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie; &, pour

m'y déterminer, il me dit : Vous ſavez que je ne ſuis pas ſuſpect dans les louanges que je lui donne : j'avoue qu'il a du courage & du génie pour la guerre ; il vous ſervira mieux qu'un autre, & je préfère l'intérêt de votre ſervice à tous mes reſſentimens contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture & cette équité dans le cœur de Protéſilas, à qui j'avois confié l'adminiſtration de mes plus grandes affaires. Je l'embraſſai dans un tranſport de joie, & je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroiſſoit ainſi au-deſſus de toute paſſion & de tout intérêt. Mais, hélas ! que les princes ſont dignes de compaſſion ! Cet homme me connoiſſoit mieux que je ne me connoiſſois moi-même : il ſavoit que les rois ſont d'ordinaire défians & inappliqués ; défians, par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus dont ils ſont environnés ; inappliqués, parce que les plaiſirs les entraînent, & qu'ils ſont accoutumés à voir des gens chargés de penſer pour eux, ſans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui ſeroit pas difficile de me mettre en défiance & en jalouſie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, ſur-tout l'abſence lui donnant une entière facilité de lui tendre des pièges.

Philoclès, en partant, prévit ce qu'il lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il, que je ne pourrai plus me défendre ; que vous n'écouterez que mon ennemi ; & qu'en vous ſervant au péril de ma vie, je courrai riſque de n'avoir d'autre récompenſe que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je : Protéſilas ne parle pas de vous comme vous parlez de lui ; il vous loue, il vous eſtime ; il vous croit digne des plus importans emplois : s'il commençoit à me

parler contre vous, il perdroit ma confiance. Ne craignez rien; allez, & ne ſongez qu'à me bien ſervir. Il partit, & me laiſſa dans une étrange ſituation.

Il faut vous l'avouer, Mentor : je voyois clairement combien il m'étoit néceſſaire d'avoir pluſieurs hommes que je conſultaſſe, & que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le ſuccès des affaires, que de me livrer à un ſeul. J'avois éprouvé que les ſages conſeils de Philoclès m'avoient garanti de pluſieurs fautes dangereuſes, où la hauteur de Protéſilas m'auroit fait tomber; je ſentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fond de probité & de maximes équitables, qui ne ſe faiſoit point ſentir de même dans Protéſilas; mais j'avois laiſſé prendre à Protéſilas un certain ton déciſif, auquel je ne pouvois preſque plus réſiſter. J'étois fatigué de me trouver toujours entre ces deux hommes que je ne pouvois accorder : &, dans cette laſſitude, j'aimois mieux, par foibleſſe, haſarder quelque choſe aux dépens des affaires, & reſpirer en liberté. Je n'euſſe oſé me dire à moi-même une ſi honteuſe raiſon du parti que je venois de prendre; mais cette honteuſe raiſon, que je n'oſois développer, ne laiſſoit pas d'agir ſecrétement au fond de mon cœur, & d'être le vrai motif de tout ce que je faiſois.

Philoclès ſurprit les ennemis, remporta une pleine victoire, & ſe hâtoit de revenir pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre : mais Protéſilas, qui n'avoit pas encore eu le temps de me tromper, lui écrivit que je déſirois qu'il fît une deſcente dans l'iſle de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit perſuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette isle; mais il fit en ſorte que pluſieurs choſes néceſſaires manquèrent à Philoclès

dans

dans cette entrepriſe, & il l'aſſujettit à certains ordres qui cauſèrent divers contretemps dans l'exécution.

Cependant il ſe ſervit d'un domeſtique très-corrompu que j'avois auprès de moi, & qui obſervoit juſqu'aux moindres choſes pour lui en rendre compte, quoiqu'ils paruſſent ne ſe voir guère, & n'être jamais d'accord en rien.

Ce domeſtique, nommé Timocrate, me vint dire un jour, en grand ſecret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuſe. Philoclès, me dit-il, veut ſe ſervir de votre armée navale pour ſe faire roi de l'isle de Carpathie : les chefs des troupes ſont attachés à lui; tous les ſoldats ſont gagnés par ſes largeſſes, & plus encore par la licence pernicieuſe où il les laiſſe vivre : il eſt enflé de ſa victoire. Voilà une lettre qu'il a écrite à un de ſes amis ſur ſon projet de ſe faire roi : on n'en peut plus douter après une preuve ſi évidente.

Je lus cette lettre, & elle me parut de la main de Philoclès. On avoit parfaitement imité ſon écriture; & c'étoit Protéſilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jetta dans une étrange ſurpriſe : je la reliſois ſans ceſſe, & ne pouvois me perſuader qu'elle fût de Philoclès, repaſſant dans mon eſprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de ſon déſintéreſſement & de ſa bonne foi. Cependant, que pouvois-je faire ? quel moyen de réſiſter à une lettre où je croyois être sûr de reconnoître l'écriture de Philoclès ?

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus réſiſter à ſon artifice, il le pouſſa plus loin. Oſerai-je, me dit-il en héſitant, vous faire remarquer un mot qui eſt dans cette lettre; Philoclès dit à ſon ami qu'il peut parler en confiance à Protéſilas ſur une choſe qu'il ne déſigne que

par un chiffre : assurément Protésilas est entré dans le dessein de Philoclès & ils se sont raccommodés à vos dépens. Vous savez que c'est Protésilas qui vous a pressé d'envoyer Philoclès contre les Carpathiens. Depuis un certain temps, il a cessé de vous parler contre lui, comme il le faisoit souvent autrefois ; au contraire, il le loue, il l'excuse en toute occasion : ils se voient depuis quelque temps avec assez d'honnêteté. Sans doute Protésilas a pris avec Philoclès des mesures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fit cette entreprise contre toutes les règles, & qu'il s'expose à faire périr votre armée navale, pour contenter son ambition. Croyez-vous qu'il voulût servir ainsi à celle de Philoclès, s'ils étoient encore mal ensemble ? Non, non, on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soient réunis pour s'élever ensemble à une grande autorité, & peut-être pour renverser le trône où vous régnez. En vous parlant ainsi, je sais que je m'expose à leur ressentiment, si, malgré mes avis sinceres, vous leur laissez encore votre autorité dans les mains : mais qu'importe, pourvu que je vous dise la vérité ?

Ces dernieres paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi : je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, & je me défiai de Protésilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse : Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'isle de Carpathie, il ne sera plus temps d'arrêter ses desseins ; hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes, je ne savois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyois plus d'hommes sur la terre dont la vertu pût me rassurer. J'étois résolu de faire périr au plutôt

ce perfide, mais je craignois Protéſilas, & je ne ſavois comment faire à ſon égard. Je craignois de le trouver coupable, & je craignois auſſi de me fier à lui.

Enfin, dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu ſuſpect. Il en parut ſurpris; il me repréſenta ſa conduite droite & modérée; il m'exagéra ſes ſervices; en un mot, il fit tout ce qu'il falloit pour me perſuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdoit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, & pour m'obliger à perdre Philoclès pendant que je pouvois encore m'aſſurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les rois ſont malheureux & expoſés à être le jouet des autres hommes, lors même que les autres hommes paroiſſent tremblans à leurs pieds.

Je crus faire un coup d'une profonde politique, & déconcerter Protéſilas, en envoyant ſecrétement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès. Protéſilas pouſſa juſqu'au bout ſa diſſimulation, & me trompa d'autant mieux qu'il parut plus naturellement comme un homme qui ſe laiſſoit tromper. Timocrate partit donc; & trouva Philoclès aſſez embarraſſé dans ſa deſcente: il manquoit de tout; car Protéſilas, ne ſachant ſi la lettre ſuppoſée pourroit faire périr ſon ennemi, vouloit avoir en même temps une autre reſſource prête, par le mauvais ſuccès d'une entrepriſe dont il m'avoit fait tant eſpérer, & qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. Celui-ci ſoutenoit cette guerre ſi difficile, par ſon courage, par ſon génie, & par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnût dans l'armée que cette deſcente étoit téméraire & funeſte pour les Crétois, chacun travailloit à la faire réuſſir, comme s'il

eût vu sa vie & son bonheur attachés au succès; chacun étoit content de hasarder sa vie à toute heure sous un chef si sage & si appliqué à se faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre en voulant faire périr ce chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de passion : mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protésilas, avec lequel il s'imaginoit me gouverner absolument après la mort de Philoclès. Protésilas ne pouvoit souffrir un homme de bien dont la seule vue étoit un reproche secret de ses crimes, & qui pouvoit, en m'ouvrant les yeux, renverser ses projets.

Timocrate s'assura de deux capitaines qui étoient sans cesse auprès de Philoclès; il leur promit de ma part de grandes récompenses, & ensuite il dit à Philoclès qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre des choses secrettes qu'il ne devoit lui confier qu'en présence de ces deux capitaines. Philoclès se renferma avec eux & avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès. Le coup glissa, & n'enfonça guère avant. Philoclès, sans s'étonner, lui arracha le poignard, & s'en servit contre lui & contre les deux autres : en même temps il cria. On accourut; on enfonça la porte; on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui, étant troublés, l'avoient attaqué foiblement. Ils furent pris, & on les auroit d'abord déchirés tant l'indigation de l'armée étoit grande, si Philoclès n'eût arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier, & lui demanda avec douceur ce qui l'avoit obligé à commettre une action si noire. Timocrate, qui craignoit qu'on ne le fit mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès; & comme les traîtres sont toujours lâches, il songea à sauver sa vie en découvrant à Philoclès toute la trahison de Protésilas.

Philoclès, effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération : il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent ; il le mit en ſûreté ; le renvoya en Crete, & déféra le commandement de l'armée à Polymene, que j'avois nommé, dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philoclès. Enfin il exhorta les troupes à la fidélité qu'elles me devoient, & paſſa pendant la nuit dans une légere barque, qui le conduiſit dans l'iſle de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté & dans la ſolitude, travaillant à faire des ſtatues pour gagner ſa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs & injuſtes, mais ſur-tout des rois, qu'il croit les plus malheureux & les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit, Mentor arrêta Idoménée : Hé bien, dit-il, fûtes-vous long-temps à découvrir la vérité ? Non, répondit Idoménée ; je compris peu-à-peu les artifices de Protéſilas & de Timocrate ; ils ſe brouillerent même ; car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur diviſion acheva de me montrer le fond de l'âbime où ils m'avoient jetté. Hé bien, reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un & de l'autre ? Hélas ! reprit Idoménée, eſt-ce, mon cher mentor, que vous ignorez la foibleſſe & l'embarras des princes ? Quand ils ſont une fois livrés à des hommes corrompus & hardis qui ont l'art de ſe rendre néceſſaires, ils ne peuvent plus eſpérer aucune liberté. Ceux qu'ils mépriſent le plus ſont ceux qu'ils traitent le mieux & qu'ils comblent de bienfaits : j'avois horreur de Protéſilas, & je lui laiſſois toute l'autorité. Etrange illuſion ! je me ſavois bon gré de le connoître, & je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandon-

née. D'ailleurs je le trouvois commode, complaisant, industrieux pour flatter mes passions, ardent pour mes intérêts. Enfin, j'avois une raison pour m'excuser en moi-même de ma foiblesse, c'est que je ne connoissois point de véritable vertu : faute d'avoir su choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires, je croyois qu'il n'y en avoit point sur la terre, & que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, disois-je, de faire un grand éclat pour sortir des mains d'un homme corrompu, & pour tomber dans celles de quelque autre qui ne sera ni plus désintéressé, ni plus sincere que lui ?

Cependant l'armée navale commandée par Polymene revint. Je ne songeai plus à la conquête de l'isle de Carpathie ; & Protésilas ne put dissimuler si profondément, que je ne découvrisse combien il étoit affligé de savoir que Philoclès étoit en sûreté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idoménée, pour lui demander s'il avoit continué, après une si noire trahison, à confier toutes ses affaires à Protésilas.

J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires & trop inappliqué, pour pouvoir me tirer de ses mains : il auroit fallu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, & instruire un nouvel homme ; c'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protésilas. Je me consolois seulement en faisant entendre à certaines personnes de confiance, que je n'ignorois pas sa mauvaise foi. Ainsi je m'imaginois n'être trompé qu'à demi, puisque je savois que j'étois trompé, je faisois même de tems en tems sentir à Protésilas que je supportois son joug avec impatience. Je prenois souvent plaisir à le contredire, à blâmer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, à décider contre son sentiment,

Mais comme il connoiſſoit ma lenteur & ma pareſſe, il ne s'embarraſſoit point de tous mes chagrins; il revenoit opiniâtrément à la charge; il uſoit tantôt de manières preſſantes, tantôt de ſoupleſſe & d'inſinuation: ſur-tout quand il s'appercevoit que j'étois peiné contre lui, il redoubloit ſes ſoins pour me fournir de nouveaux amuſemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occaſion de ſe rendre néceſſaire, & de faire valoir ſon zèle pour ma réputation.

Quoique je fuſſe en garde contre lui, cette manière de flatter mes paſſions m'entraînoit toujours: il ſavoit mes ſecrets; il me ſoulageoit dans mes embarras; il faiſoit trembler tout le monde par mon autorité: enfin je ne pus me réſoudre à le perdre. Mais en le maintenant dans ſa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me repréſenter mes véritables intérêts: depuis ce moment on n'entendit plus dans mes conſeils aucune parole libre; la vérité s'éloigna de moi; l'erreur, qui prépare la chûte des rois, me punit d'avoir ſacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protéſilas: ceux mêmes qui avoient le plus de zèle pour l'état & pour ma perſonne, ſe crurent diſpenſés de me détromper, après un ſi terrible exemple.

Moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la vérité ne perçât le nuage, & qu'elle ne parvînt juſqu'à moi malgré les flatteurs; car, n'ayant plus la force de la ſuivre, ſa lumière m'étoit importune: je ſentois en moi-même qu'elle m'eût cauſé de cruels remords, ſans pouvoir me tirer d'un ſi funeſte engagement. Ma molleſſe & l'aſcendant que Protéſilas avoit pris inſenſiblement ſur moi, me plongeoit dans une eſpece de déſeſpoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni

voir un ſi honteux état, ni le laiſſer voir aux autres. Vous ſavez, cher Mentor, la vaine hauteur & la fauſſe gloire dans laquelle on éleve les rois: ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on s'eſt trompé, & que de ſe donner la peine de revenir de ſon erreur, il faut ſe laiſſer tromper toute ſa vie. Voilà l'état des princes foibles & inappliqués: c'étoit préciſément le mien, lorſqu'il fallut que je partiſſe pour le ſiege de Troie.

En partant, je laiſſai Protéſilas maître des affaires: il les conduiſoit en mon abſence avec hauteur & inhumanité. Tout le royaume de Crete gémiſſoit ſous ſa tyrannie: mais perſonne n'oſoit me mander l'oppreſſion des peuples; on ſavoit que je craignois de voir la vérité, & que j'abandonnois à la cruauté de Protéſilas tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui. Mais moins on oſoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la ſuite il me contraignit de chaſſer le vaillant Mérilon, qui m'avoit ſuivi avec tant de gloire au ſiege de Troie. Il en étoit devenu jaloux comme de tous ceux que j'aimois, & qui montroient quelque vertu.

Il faut que vous ſachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs ſont venus de là. Ce n'eſt pas tant la mort de mon fils qui cauſa la révolte des Crétois, que la vengeance des dieux irrités contre mes foibleſſes, & la haine des peuples, que Protéſilas m'avoit attirée. Quand je répandis le ſang de mon fils, les Crétois, laſſés d'un gouvernement rigoureux, avoient épuiſé toute leur patience; & l'horreur de cette derniere action ne fit que montrer au-dehors ce qui étoit depuis long-temps dans le fond des cœurs.

Timocrate me ſuivit au ſiège de Troie, & rendoit compte ſecrétement par ſes lettres à Pro-

téſilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je ſentois bien que j'étois en captivité, mais je tâchois de n'y pas penſer, déſeſpérant d'y remédier. Quand les Crétois à mon arrivée, ſe révoltèrent, Protéſilas & Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auroient ſans doute abandonné, ſi je n'euſſe été contraint de m'enfuir preſque auſſitôt qu'eux. Comptez, mon cher Mentor, que les hommes inſolens pendant la proſpérité ſont toujours foibles & tremblans dans la diſgrace: la tête leur tourne auſſitôt que l'autorité abſolue leur échappe: on les voit auſſi rampans qu'ils ont été hautains; & c'eſt en un moment qu'ils paſſent d'une extrêmité à l'autre.

Mentor dit à Idoménée: Mais d'où vient donc que connoiſſant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je les vois? Je ne ſuis pas ſurpris qu'ils vous aient ſuivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts; je comprends même que vous avez fait une action généreuſe de leur donner un aſyle dans votre nouvel établiſſement: mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles expériences?

Vous ne ſavez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences ſont inutiles aux princes amollis & inappliqués qui vivent ſans réflexion. Ils ſont mécontens de tout, & ils n'ont le courage de rien redreſſer. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes; & ils m'obſédoient à toute heure. Depuis que je ſuis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenſes exceſſives que vous avez vues; ils ont épuiſé cet état naiſſant; ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler ſans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que j'ai ſentis en Crète: mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, & vous m'avez

inſpiré le courage qui manquoit pour me mettre hors de ſervitude. Je ne ſais ce que vous avez fait en moi ; mais, depuis que vous êtes ici, je me ſens un autre homme.

Mentor demanda enſuite à Idoménée quelle étoit la conduite de Protéſilas dans ce changement des affaires. Rien n'eſt plus artificieux, répondit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jetter indirectement quelque défiance dans mon eſprit. Il ne diſoit rien contre vous ; mais je voyois diverſes gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, diſoient-ils, eſt le fils du trompeur Ulyſſe ; l'autre eſt un homme caché & d'un eſprit profond ; ils ſont accoutumés à errer de royaume en royaume : qui ſait s'ils n'ont point formé quelque deſſein ſur celui-ci ? Ces aventuriers racontent eux-mêmes qu'ils ont cauſé de grands troubles dans tous les pays où ils ont paſſé : voici un état naiſſant & mal affermi ; les moindres mouvemens pourroient le renverſer.

Protéſilas ne diſoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger & l'excès de toutes ces réformes que vous me faiſiez entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, diſoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus ; ils deviendront fiers, indociles, & ſeront toujours prêts à ſe révolter : il n'y a que la foibleſſe & la miſère qui les rendent ſouples, & qui les empêchent de réſiſter à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre ſon ancienne autorité pour m'entraîner ; & il la couvroit d'un prétexte de zèle pour mon ſervice. En voulant ſoulager les peuples, me diſoit-il, vous rabaiſſez la puiſſance royale ; & par-là vous faites au peuple même un tort irréparable ; car il a beſoin qu'on le tienne bas pour ſon propre repos.

A tout cela je répondois, que je ſaurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faiſant aimer d'eux; en ne relâchant rien de mon autorité, quoique je les ſoulageaſſe; en puniſſant avec fermeté tous les coupables; enfin, en donnant aux enfans une bonne éducation, & à tout le peuple une exacte diſcipline, pour le tenir dans une ville ſimple, ſobre & laborieuſe. Eh quoi! diſois-je, ne peut-on pas ſoumettre un peuple ſans le faire mourir de faim? Quelle inhumanité! quelle politique brutale! Combien voyons-nous de peuples traités doucement, & très-fidèles à leurs princes! Ce qui cauſe les révoltes, c'eſt l'ambition & l'inquiétude des grands d'un état, quand on leur a donné trop de licence, & qu'on a laiſſé leurs paſſions s'étendre ſans bornes; c'eſt la multitude des grands & des petits qui vivent dans la molleſſe, dans le luxe & dans l'oiſiveté; c'eſt la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre qui ont négligé toutes les occupations utiles dans les temps de paix; enfin, c'eſt le déſeſpoir des peuples maltraités; c'eſt la dureté, la hauteur des rois, & leur molleſſe, qui les rend incapables de veiller ſur tous les membres de l'état pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cauſe les révoltes, & non pas le pain qu'on laiſſe manger en paix au laboureur après qu'il l'a gagné à la ſueur de ſon viſage.

Quand Protéſilas a vu que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout oppoſé à ſa conduite paſſée: il a commencé à ſuivre les maximes qu'il n'avoit pu détruire; il a fait ſemblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-deſſus. Il va au-devant de tout ce que je puis ſouhaiter pour ſoulager les pauvres; il eſt le premier à me repréſenter leurs beſoins, & à crier contre les dépenſes exceſſives. Vous ſavez même qu'il

conſerver l'autorité : mais ſi peu qu'il ſente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, & pour reprendre en liberté ſon naturel trompeur & féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur & en repos, pendant qu'un tel homme vous obſede à toute heure, & que vous ſavez le ſage & le fidele Philoclès pauvre & déshonoré dans l'iſle de Samos ?

Vous reconnoiſſez bien, ô Idoménée, que les hommes trompeurs & hardis qui ſont préſens entraînent les princes foibles ; mais vous deviez ajouter que les princes ont encore un autre malheur qui n'eſt pas moindre, c'eſt celui d'oublier facilement la vertu & les ſervices d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les princes eſt cauſe qu'il n'y en a aucun qui faſſe une impreſſion profonde ſur eux : ils ne ſont frappés que de ce qui eſt préſent & qui les flatte ; tout le reſte s'efface bientôt. Surtout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flatter, les contredit & les condamne dans leurs foibleſſes. Faut-il s'étonner s'ils ne ſont point aimés, puiſqu'ils n'aiment rien que leur grandeur & leurs plaiſirs.

*Fin du Livre treizième.*

# LIVRE XIV.

*MENTOR oblige Idoménée à faire conduire Protéſilas & Timocrate en l'iſle de Samos, & à rappeller Philoclès pour le remettre en honneur auprès de lui. Hégéſippe, qui eſt chargé de cet ordre, l'exécute avec joie. Il arrive avec ces deux hommes à Samos, où il revoit ſon ami Philoclès content d'y mener une vie pauvre & ſolitaire. Celui-ci ne conſent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les ſiens : mais après avoir reconnu que les dieux le veulent, il s'embarque avec Hégéſippe, & arrive à Salente, où Idoménée, qui n'eſt plus le même homme, le reçoit avec amitié.*

APRÈS avoir dit ces paroles, Mentor perſuada à Idoménée qu'il falloit au plutôt chaſſer Protéſilas & Timocrate, pour rappeller Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le roi, c'eſt qu'il craignoit la ſévérité de Philoclès. J'avoue, diſoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu ſon retour, quoique je l'aime & que je l'eſtime. Je ſuis depuis ma tendre jeuneſſe accoutumé à des louanges, à des empreſſemens, à des complaiſances, que je ne ſaurois eſpérer de trouver dans cet homme. Dès que je faiſois quelque choſe qu'il n'approuvoit pas, ſon air triſte me marquoit aſſez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ſes manières étoient reſpectueuſes & modérées, mais ſeches.

Ne voyez-vous pas lui répondit Mentor, que les princes gâtés par la flatterie trouvent ſec & auſtère tout ce qui eſt libre & ingénu ? Ils vont même juſqu'à s'imaginer qu'on n'eſt pas zélé pour leur ſervice, & qu'on n'aime pas leur

autorité, dès qu'on n'a point l'ame ſervile, & qu'on n'eſt pas prêt à les flatter dans l'uſage le plus injuſte de leur puiſſance. Toute parole libre & généreuſe leur paroît hautaine, critique & ſéditieuſe. Ils deviennent ſi délicats, que tout ce qui n'eſt point flatterie les bleſſe & les irrite; mais allons plus loin. Je ſuppoſe que Philoclès eſt effectivement ſec & auſtère: ſon auſtérité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuſe de vos conſeillers? Où trouverez-vous un homme ſans défaut? & le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'eſt-il pas celui que vous devez le moins craindre? Que dis-je! n'eſt-ce pas un défaut néceſſaire pour corriger les vôtres, & pour vaincre le dégoût de la vérité où la flatterie vous a fait tomber? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité, & qui vous aime mieux que vous ne ſavez vous aimer vous-même; qui vous diſe la vérité malgré vous; qui force tous vos retranchemens: & cet homme néceſſaire, c'eſt Philoclès. Souvenez-vous qu'un prince eſt trop heureux quand il naît un ſeul homme ſous ſon règne avec cette généroſité, qui eſt le plus précieux tréſor de l'état; & que la plus grande punition qu'il doit craindre des dieux eſt de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de ſavoir s'en ſervir.

Pour les défauts des gens de bien, il faut les ſavoir connoître, & ne laiſſer pas de ſe ſervir d'eux. Redreſſez-les; ne vous livrez jamais aveuglément à leur zèle indiſcret: mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous ſavez la diſtinguer, & ſur-tout gardez-vous bien d'être plus long-temps comme vous avez été juſqu'ici. Les princes gâtés comme vous l'étiez, ſe contentant de mépriſer les hommes corrompus, ne laiſſent pas de les employer avec confiance, & de les combler de bienfaits: d'un

autre côté, ils ſe piquent de connoître auſſi les hommes vertueux; mais ils ne leur donnent que de vains éloges, n'oſant, ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce familier, ni répandre des bienfaits ſur eux.

Alors Idoménée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, & à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le roi à perdre ſon favori : car auſſi-tôt qu'on eſt parvenu à rendre les favoris ſuſpects & importuns à leurs maîtres, les princes, laſſés & embarraſſés, ne cherchent plus qu'à s'en défaire; leur amitié s'évanouit; les ſervices ſont oubliés : la chûte des favoris ne leur coûte rien pourvu qu'ils ne les voient plus.

Auſſi-tôt le roi ordonna en ſecret à Hégéſippe, qui étoit un des principaux officiers de ſa maiſon, de prendre Protéſilas & Timocrate, de les conduire en ſûreté dans l'iſle de Samos, de les y laiſſer, & de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégéſippe, ſurpris de cet ordre, ne put s'empêcher de pleurer de joie. C'eſt maintenant, dit-il au roi, que vous allez charmer vos ſujets. Ces deux hommes ont cauſé tous vos malheurs & tous ceux de vos peuples : il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, & qu'à peine oſe-t-on même gémir, tant leur tyrannie eſt cruelle : ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Enſuite Hégéſippe découvrit au roi un grand nombre de perfidies & d'inhumanités commiſes par ces deux hommes, dont le roi n'avoit jamais entendu parler, parce que perſonne n'oſoit les accuſer. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration ſecrette pour faire périr Mentor. Le roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hégéſippe ſe hâta d'aller prendre Protéſilas dans ſa maiſon : elle étoit moins grande, mais plus commode & plus riante que celle du roi ; l'architecture étoit de meilleur goût : Protéſilas l'avoit ornée avec une dépenſe tirée du ſang des miſérables. Il étoit alors dans un ſallon de marbre auprès de ſes bains, couché négligemment ſur un lit de pourpre avec une broderie d'or ; il paroiſſoit las & épuiſé de ſes travaux : ſes yeux & ſes ſourcils montroient je ne ſais quoi d'agité, de ſombre & de farouche. Les plus grands de l'état étoient autour de lui rangés ſur des tapis, compoſant leurs viſages ſur celui de Protéſilas, dont ils obſervoient juſqu'au moindre clin-d'œil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde ſe récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire. Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des exagérations ridicules, ce que Protéſilas lui-même avoit fait pour le roi. Un autre lui aſſuroit que Jupiter, ayant trompé ſa mère, lui avoit donné la vie, & qu'il étoit fils du père des dieux. Un poëte venoit lui chanter des vers, où il diſoit que Protéſilas, inſtruit par les muſes, avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'eſprit. Un autre poëte, encore plus lâche & plus impudent, l'appelloit dans ſes vers l'inventeur des beaux arts & le père des peuples, qu'il rendoit heureux : il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance.

Protéſilas écoutoit toutes ces louanges d'un air ſec, diſtrait & dédaigneux, comme un homme qui ſait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, & qui fait trop de grace de ſe laiſſer louer. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque choſe de plaiſant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protéſilas ſourit : toute l'aſſemblée ſe mit auſſi-tôt à rire, quoique la plupart

ne puſſent point encore ſavoir ce qu'on avoit dit. Mais Protéſilas reprenant bientôt ſon air ſévere & hautain, chacun rentra dans la crainte & dans le ſilence. Pluſieurs nobles cherchoient le moment où Protéſilas pourroit ſe retourner vers eux & les écouter: ils paroiſſoient émus & embarraſſés; c'eſt qu'ils avoient à lui demander des graces: leurs poſtures ſuppliantes parloient pour eux: ils paroiſſoient auſſi ſoumis qu'une mère aux pieds des autels, lorſqu'elle demande aux dieux la guériſon de ſon fils unique. Tous paroiſſoient contens, attendris, pleins d'admiration pour Protéſilas, quoique tous euſſent contre lui dans le cœur une rage implacable.

Dans ce moment Hégéſippe entre, ſaiſit l'épée de Protéſilas, & lui déclare, de la part du roi, qu'il va l'emmener dans liſle de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce favori tomba comme un rocher qui ſe détache du ſommet d'une montagne eſcarpée. Le voilà qui ſe jette tremblant & troublé aux pieds d'Hégéſippe; il pleure, il héſite, il bégaie, il tremble, il embraſſe les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas, une heure auparavant, honorer d'un de ſes regards. Tous ceux qui l'encenſoient, le voyant perdu ſans reſſource, changerent leurs flatteries en des inſultes ſans pitié.

Hégéſippe ne voulut lui laiſſer le temps, ni de faire les derniers adieux à ſa famille, ni prendre certains écrits ſecrets. Tout fut ſaiſi & porté au roi. Timocrate fut arrêté dans le même temps, & ſa ſurpriſe fut extrême; car il croyoit qu'étant bronillé avec Protéſilas, il ne pouvoit être envéloppé dans ſa ruine. Ils partent dans un vaiſſeau qu'on avoit préparé: on arrive à Samos. Hégéſippe y laiſſe ces deux malheureux; & pour mettre le comble à leur malheur, il les laiſſe enſemble. Là, ils ſe reprochent avec

fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, qui ſont cauſe de leur chûte : ils ſe trouvent ſans eſpérance de revoir jamais Salente, condamnés à vivre loin de leurs femmes & de leurs enfans ; je ne dis pas loin de leurs amis, car ils n'en avoient point. On les laiſſoit dans une terre inconnue, où ils ne devoient plus avoir d'autre reſſource pour vivre que leur travail, eux qui avoient paſſé tant d'années dans les délices & dans le faſte. Semblables à deux bêtes farouches, ils étoient toujours prêts à ſe déchirer l'un l'autre.

Cependant Hégéſippe demanda en quel lieu de l'iſle demeuroit Philoclès. On lui dit qu'il demeuroit aſſez loin de la ville, ſur une montagne où une grotte lui ſervoit de maiſon. Tout le monde lui parla avec admiration de cet étranger. Depuis qu'il eſt dans cette iſle, lui diſoit-on, il n'a offenſé perſonne : chacun eſt touché de ſa patience, de ſon travail, de ſa tranquillité. N'ayant rien, il paroît toujours content. Quoiqu'il ſoit ici loin des affaires, ſans bien & ſans autorité, il ne laiſſe pas d'obliger ceux qui le méritent, & il a mille induſtries pour faire plaiſir à tous ſes voiſins.

Hégéſippe s'avance vers cette grotte, il la trouve vuide & ouverte ; car la pauvreté & la ſimplicité des mœurs de Philoclès faiſoient qu'il n'avoit en ſortant aucun beſoin de fermer ſa porte. Une natte de jonc groſſier lui ſervoit de lit. Rarement il allumoit du feu, parce qu'il ne mangeoit rien de cuit : il ſe nouriſſoit, pendant l'été, des fruits nouvellement cueillis ; & en hiver, de dattes & de figues ſeches. Une claire fontaine, qui faiſoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher, le déſaltéroit. Il n'avoit dans ſa grotte que les inſtrumens néceſſaires à la ſculpture, & quelques livres qu'il liſoit à cer-

taines heures, non pour orner ſon eſprit, ni pour contenter ſa curioſité, mais pour s'inſtruire en ſe délaſſant de ſes travaux, & pour apprendre à être bon. Pour la ſculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer ſon corps, fuir l'oiſiveté, & gagner ſa vie ſans avoir beſoin de perſonne.

Hégéſippe, en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étoient commencés. Il remarqua un Jupiter dont le viſage ſerein étoit ſi plein de majeſté, qu'on le reconnoiſſoit aiſément pour le père des dieux & des hommes. D'un autre côté paroiſſoit Mars avec une fierté rude & menaçante. Mais ce qui étoit de plus touchant, c'étoit une Minerve qui animoit les arts; ſon viſage étoit noble & doux; ſa taille, grande & libre: elle étoit dans une action ſi vive, qu'on auroit pu croire qu'elle alloit marcher.

Hégéſippe ayant pris plaiſir à voir ces ſtatues, ſortit de la grotte, & vit de loin, ſous un grand arbre, Philoclès qui liſoit ſur le gazon: il va vers lui; & Philoclès, qui l'apperçoit, ne ſait que croire. N'eſt-ce point là, dit-il en lui-même, Hégéſippe, avec qui j'ai vécu ſi long-temps en Créte? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une iſle ſi éloignée? Ne ſeroit-ce point ſon ombre qui viendroit après ſa mort des rives du Styx?

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hégéſippe arriva ſi proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître & de l'embraſſer. Eſt-ce donc vous, dit-il, mon cher & ancien ami? Quel haſard, quelle tempête vous a jetté ſur ce rivage? pourquoi avez-vous abandonné l'iſle de Créte? eſt-ce une diſgrace ſemblable à la mienne qui vous arrache à notre patrie?

Hégéſippe lui répondit: ce n'eſt point une diſgrace; au contraire, c'eſt la faveur des dieux qui m'amène ici. Auſſi-tôt il lui raconta la longue

tyrannie de Protésilas, ses intrigues avec Timocrate, les malheurs où ils avoient précipité Idoménée, la chûte de ce prince, sa fuite sur les côtes de l'Hespérie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor & de Télémaque, les sages maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du roi, & la disgrace des deux traîtres : il ajouta qu'il les avoit menés à Samos pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philoclès ; & il finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le roi, qui connoissoit son innocence, vouloit lui confier ses affaires & le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte, plus propre à cacher des bêtes sauvages qu'à être habitée par des hommes ? j'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur & de repos, que dans les palais dorés de l'isle de Crete. Les hommes ne me trompent plus ; car je ne vois plus les hommes, je n'entends plus leurs discours flatteurs & empoisonnés, je n'ai plus besoin d'eux ; mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nourriture simple qui m'est nécessaire : il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légère étoffe pour me couvrir. N'ayant plus de besoins, jouissant d'un calme profond & d'une douce liberté dont la sagesse de mes livres m'apprend à faire un bon usage, qu'irois-je encore chercher parmi les hommes, jaloux, trompeurs & inconstans ? Non, non, mon cher Hégésippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protésilas s'est trahi lui-même, voulant trahir le roi, & me perdre : mais il ne m'a fait aucun mal ; au contraire, il m'a fait le plus grand des biens, il m'a délivré du tumulte & de la servitude des affaires ; je lui dois ma chère solitude, & tous les plaisirs innocens que j'y goûte.

Retournez, ô Hégésippe ! retournez vers le roi : aidez-lui à supporter les misères de sa gran-

deur ; & faites auprès de lui ce que vous voudriez que je fisse. Puisque ses yeux, si long-temps fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme sage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage, il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a heureusement jeté, pour me remettre à la merci des flots. Oh ! que les rois sont à plaindre ! ah ! que ceux qui les servent sont dignes de compassion ! S'ils sont méchans, combien font-ils souffrir les hommes ! & quels tourmens leur sont préparés dans le noir Tartare ! S'ils sont bons, quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre ! quels piéges à éviter ! que de maux à souffrir ! Encore une fois, Hégésippe, laissez-moi dans mon heureuse pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainsi avec beaucoup de véhémence, Hégésippe le regardoit avec étonnement. Il l'avoit vu autrefois en Crète, pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, maigre, languissant, épuisé : c'est que son naturel ardent & austère le consumoit dans le travail, il ne pouvoit voir sans indignation le vice impuni ; il vouloit, dans les affaires, une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais : ainsi ses emplois détruisoient sa santé délicate. Mais à Samos, Hégésippe le voyoit gras & vigoureux : malgré les ans, la jeunesse fleurie s'étoit renouvellée sur son visage ; une vie sobre, tranquille & laborieuse, lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes surpris de me voir si changé, dit alors Philoclès en souriant ; c'est ma solitude qui m'a donné cette fraicheur & cette santé parfaite : mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour

courir après les faux, & pour me replonger dans mes anciennes misères? ne soyez pas plus cruel que Protésilas; du moins ne m'enviez pas le bonheur que j'ai tiens de lui.

Alors Hégésippe lui représenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui disoit-il, insensible au plaisir de revoir vos proches & vos amis qui soupirent après votre retour, & que la seule espérance de vous embrasser comble de joie? Mais vous, qui craignez les dieux, & qui aimez votre devoir, comptez-vous pour rien de servir votre roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, & de rendre tant de peuples heureux? Est-il permis de s'abandonner à une philosophie sauvage, de se préférer à tout le reste du genre humain, & d'aimer mieux son repos que le bonheur de ses concitoyens? Au reste, on croira que c'est par ressentiment que vous ne voulez plus voir le roi. S'il vous a voulu faire du mal, c'est qu'il ne vous a point connu: ce n'étoit pas le véritable, le bon, le juste Philoclès, qu'il a voulu faire périr; c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, & qu'il ne vous prend plus pour un autre, il sent toute son ancienne amitié revivre dans son cœur: il vous attend; déjà il vous tend les bras pour vous embrasser: dans son impatience, i compte les jours & les heures. Aurez-vous le cœur assez dur pour être inexorable à votre roi & à tous vos plus tendres amis?

Philoclès, qui avoit été d'abord attendri en reconnoissant Hégésippe, reprit son air austère en écoutant ce discours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, & où toutes les vagues vont se briser en gémissant, il demeuroit immobile; & ni les prières ni les raisons ne trouvoient aucune ouverture pour

entrer dans ſon cœur. Mais au moment où Hégéſippe commençoit à déſeſpérer de le vaincre, Philoclès, ayant conſulté les dieux, découvrit, par le vol des oiſeaux par les entrailles des victimes, & par divers autres préſages, qu'il devoit ſuivre Hégéſippe.

Alors il ne réſiſta plus, il ſe prépara à partir; mais ce ne fut pas ſans regretter le déſert où il avoit paſſé tant d'années. Hélas! diſoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grotte, où le ſommeil paiſible venoit toutes les nuits me délaſſer des travaux du jour! ici les Parques me filoient, au milieu de ma pauvreté, des jours d'or & de ſoie. Il ſe proſterna, en pleurant, pour adorer la Naïade qui l'avoit ſi long-temps déſaltéré par ſon onde claire, & les nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voiſines. Echo entendit ſes regrets, & d'une triſte voix les répéta à toutes les divinités champêtres.

Enſuite Philoclès vint à la ville avec Hégéſippe pour s'embarquer. Il crut que le malheureux Protéſilas, plein de honte & de reſſentiment, ne voudroit point le voir: mais il ſe trompoit; car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, & ils ſont toujours prêts à toutes ſortes de baſſeſſes. Philoclès ſe cachoit modeſtement de peur d'être vu par ce miſérable: il craignoit d'augmenter ſa miſère en lui montrant la proſpérité d'un ennemi qu'on alloit élever ſur ſes ruines. Mais Protéſilas cherchoit avec empreſſement Philoclès; il vouloit lui faire pitié, l'engager à demander au roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès étoit trop ſincère pour lui promettre de travailler à le faire rappeller; car il ſavoit mieux que perſonne combien ſon retour eût été pernicieux: mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compaſſion, tâcha de le conſoler, l'exhorta à appaiſer les dieux par des

mœurs

mœurs pures & par une grande patience dans ſes maux. Comme il avoit appris que le roi avoit ôté à Protéſilas tous ſes biens injuſtement acquis, il lui promit deux choſes, qu'il exécuta fidélement dans la ſuite : l'une fut de prendre ſoin de ſa femme & de ſes enfans, qui étoient demeurés à Salente dans une affreuſe pauvreté, expoſés à l'indignation publique ; l'autre étoit d'envoyer à Protéſilas, dans cette isle éloignée, quelque ſecours d'argent pour adoucir ſa miſère.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégéſippe, impatient, ſe hâte de faire partir Philoclès. Protéſilas les voit embarquer ; ſes yeux demeurent attachés & immobiles ſur le rivage ; ils ſuivent le vaiſſeau qui fend les ondes, & que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en retint encore l'image dans ſon eſprit. Enfin, troublé, furieux, livré à ſon déſeſpoir, il s'arrache les cheveux, ſe roule ſur le ſable, reproche aux dieux leur rigueur, appelle en vain à ſon ſecours la cruelle mort, qui ſourde à ſes prières, ne daigne le délivrer de tant de maux, & qu'il n'a pas le courage de ſe donner lui-même.

Cependant le vaiſſeau, favoriſé de Neptune & des vents, arriva bientôt à Salente. On vient dire au roi qu'il entroit déjà dans le port. Auſſi-tôt il courut avec Mentor au-devant de Philoclès ; il l'embraſſa tendrement, lui témoigna un ſenſible regret de l'avoir perſécuté avec tant d'injuſtice. Cet aveu, bien loin de paroître une foibleſſe dans un roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande ame, qui s'élève au-deſſus de ſes propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleuroit de joie de revoir l'homme de bien qui avoit toujours aimé le peuple, & d'entendre le roi parler avec tant de ſageſſe & de bonté.

Philoclès, avec un air reſpectueux & modeſte, recevoit les careſſes du roi, & avoit impatience de ſe dérober aux acclamations du peuple. Il ſuivit le roi au palais. Bientôt Mentor & lui furent dans la même confiance, que s'ils avoient paſſé leur vie enſemble, quoiqu'ils ne ſe fuſſent jamais vus : c'eſt que les dieux qui ont refuſé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons de quoi ſe connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu, ne peuvent être enſemble ſans être unis par la vertu qu'ils aiment.

Bientôt Philoclès demanda au roi de ſe retirer auprès ds Salente dans une ſolitude, où il continua à vivre pauvrement comme il avoit vécu à Samos. Le roi alloit avec Mentor le voir preſque tous les jours dans ſon déſert. C'eſt là qu'on examinoit les moyens d'affermir les loix, & de donner une forme ſolide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choſes qu'on examina, furent l'éducation des enfans & la manière de vivre pendant la paix.

Pour les enfans, Mentor diſoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la République ; ils ſont les enfans du peuple ; ils en ſont l'eſpérance & la force : il n'eſt pas temps de les corriger quand ils ſe ſont corrompus. C'eſt peu que de les exclure des emplois, lorſqu'on voit qu'ils s'en ſont rendus indignes : il vaut bien mieux prévenir le mal, que d'être réduit à le punir. Le roi, ajoutoit-il, qui eſt le père de tout ſon peuple, eſt encore plus particuliérement le père de toute la jeuneſſe, qui eſt la fleur de toute la nation. C'eſt dans la fleur qu'il faut préparer les fruits. Que le roi ne dédaigne donc pas de veiller & de faire veiller ſur l'éducation qu'on donne aux enfans ; qu'il tienne ferme pour faire

obſerver les loix de Minos, qui ordonnent qu'on élève les enfans dans le mépris de la douleur & de la mort. Qu'on mette l'honneur à fuir les délices & les richeſſes : que l'injuſtice, le menſonge, l'ingratitude, la molleſſe, paſſent pour des vices infâmes. Qu'on leur apprenne dès leur tendre enfance à chanter les louanges des héros qui ont été aimés des dieux, qui ont fait des actions généreuſes pour leur patrie, & qui ont fait éclater leur courage dans les combats : que le charme de la muſique ſaiſiſſe leurs ames pour rendre leurs mœurs douces & pures. Qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fidèles à leurs alliés, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis : qu'ils craignent moins la mort & les tourmens que le moindre reproche de leur conſcience. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, & qu'on les faſſe entrer dans leur cœur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflamment de l'amour de la gloire & de la vertu.

Mentor ajoutoit qu'il étoit capital d'établir des écoles publiques pour accoutumer la jeuneſſe aux plus rudes exercices du corps, & pour éviter la molleſſe & l'oiſiveté, qui corrompent les plus beaux naturels. Il vouloit une grande variété de jeux & de ſpectacles qui animaſſent tout le peuple, mais ſur-tout qui exerçaſſent les corps pour les rendre adroits, ſouples, vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il ſouhaitoit le plus pour les bonnes mœurs, c'eſt que les jeunes gens ſe mariaſſent de bonne heure, & que leurs parens, ſans aucune vue d'intérêt, leur laiſſaſſent choiſir des femmes agréables de corps & d'eſprit, auxquelles ils puſſent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainſi les moyens

de conſerver la jeuneſſe pure, innocente, laborieuſe, docile, & paſſionnée pour la gloire, Philoclès, qui aimoit la guerre, diſoit à Mentor : En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, ſi vous les laiſſez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre, ni aucun beſoin de s'éprouver ſur la valeur. Par-là vous affoiblirez inſenſiblement la nation ; les courages s'amolliront ; les délices corrompront les mœurs ; d'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre ; & pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuſe ſervitude.

Mentor lui répondit : Les maux de la guerre ſont encore plus horribles que vous ne penſez. La guerre épuiſe un état & le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'eſt jamais sûr de la finir ſans être expoſé aux plus tragiques renverſemens de la fortune. Avec quelque ſupériorité de force qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur panique, un rien vous arrache la victoire qui étoit déjà dans vos mains, & la tranſporte chez vos ennemis. Quand même on tiendroit dans ſon camp la victoire comme enchaînée, on ſe détruit ſoi-même en détruiſant ſes ennemis ; on dépeuple ſon pays ; on laiſſe les terres preſque incultes ; on trouble le commerce ; mais ce qui eſt bien pis, on affoiblit les meilleures loix, & on laiſſe corrompre les mœurs ; la jeuneſſe ne s'adonne plus aux lettres ; le preſſant beſoin fait qu'on ſouffre une licence pernicieuſe dans les troupes ; la juſtice, la police, tout ſouffre de ce déſordre. Un roi qui verſe le ſang de tant d'hommes, & qui cauſe tant de malheurs pour acquérir

un peu de gloire, ou pour étendre les bornes de ſon royaume, eſt indigne de la gloire qu'il cherche, & mérite de perdre ce qu'il poſſéde, pour avoir voulu uſurper ce qui ne lui appartenoit pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une nation en temps de paix. Vous avez déjà vu les exercices du corps que nous établiſſons, les prix qui exciteront l'émulation, les maximes de gloire & de vertu dont on remplira les ames des enfans, preſque dès le berceau, par le chant des grandes actions des héros: ajoutez à ces ſecours celui d'une vie ſobre & laborieuſe. Mais ce n'eſt pas tout; auſſi-tôt qu'un peuple allié de votre nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeuneſſe, ſur-tout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, & qui ſeront les plus propres à profiter de l'expérience. Par-là vous conſerverez une haute réputation chez vos alliés, votre alliance ſera recherchée; on craindra de la perdre: ſans avoir la guerre chez vous & à vos dépens, vous aurez toujours une jeuneſſe aguerrie & intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laiſſerez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre; car le vrai moyen d'éloigner la guerre & de conſerver une longue paix, c'eſt de cultiver les armes: c'eſt d'honorer les hommes qui excellent dans cette profeſſion; c'eſt d'en avoir toujours qui s'y ſoient exercés dans les pays étrangers, qui connoiſſent les forces, la diſcipline militaire & les manières de faire la guerre des peuples voiſins; c'eſt d'être également incapable & de faire la guerre par ambition, & de la craindre par molleſſe. Alors, étant roujours prêt à la faire pour la néceſſité, on parvient à ne l'avoir preſque jamais.

Pour les alliés, quand ils ſont prêts à ſe faire la guerre les uns aux autres, c'eſt à vous à vous

rendre médiateur. Par-là vous acquérez une gloire plus ſolide & plus sûre que celle des conquérans ; vous gagnez l'amour & l'eſtime des étrangers ; ils ont tous beſoin de vous ; vous régnez ſur eux par la confiance, comme vous régnez ſur vos ſujets par l'autorité ; vous devenez le dépoſitaire des ſecrets, l'arbitre des traités, le maître des cœurs ; votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignés ; votre nom eſt comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculés. En cet état, qu'un peuple voiſin vous attaque contre les règles de la juſtice, il vous trouve aguerri, préparé : mais ce qui eſt bien plus fort, il vous trouve aimé, & ſecouru ; tous vos voiſins s'alarment pour vous, & ſont perſuadés que votre conſervation fait la ſûreté publique. Voilà un rempart bien plus aſſuré que toutes les murailles des villes, & que toutes les places les mieux fortifiées : voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de rois qui ſachent la chercher, & qui ne s'en éloignent point ! Ils courent après une ombre trompeuſe, & laiſſent derrière eux le vrai honheur, faute de le connoître.

Après que Mentor eut parlé ainſi, Philoclès étonné le regardoit ; puis il jettoit les yeux ſur le roi, & étoit charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de ſon cœur toutes les paroles qui ſortoient comme un fleuve de ſageſſe de la bouche de cet étranger.

Minerve, ſous la figure de Mentor, établiſſoit ainſi dans Salente toutes les meilleures loix & les utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le royaume d'Idoménée, que pour montrer à Télémaque, quand il reviendroit, un exemple ſenſible de ce qu'un ſage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, & pour donner à un bon roi une gloire durable.

*Fin du quatorzième livre.*

# LIVRE XV.

*Télémaque, au camp des alliés, gagne l'inclination de Philoctete, d'abord indiſpoſé contre lui à cauſe d'Ulyſſe ſon père. Philoctete lui raconte ſes aventures, où il fait entrer les particularités de la mort d'Hercule, cauſée par la tunique empoiſonnée que le Centaure Neſſus avoit donnée à Déjanire. Il lui explique comment il obtint de ce héros ſes fléches fatales, ſans leſquelles la ville de Troie ne pouvoit être priſe; comment il fut puni d'avoir trahi ſon ſecret, par tous les maux qu'il ſouffrit dans l'iſle de Lemnos, & comment Ulyſſe ſe ſervit de Neoptoleme pour l'engager à aller au ſiège de Troie, où il fut guéri de ſa bleſſure par les fils d'Eſculape.*

CEPENDANT Télémaque montroit ſon courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente, il s'appliqua à gagner l'affection des vieux capitaines dont la réputation & l'expérience étoient au comble. Neſtor qui l'avoit déjà vu à Pylos, & qui avoit toujours aimé Ulyſſe, le traitoit comme s'il eût été ſon propre fils. Il lui donnoit des inſtructions, qu'il appuyoit de divers exemples : il lui racontoit toutes les aventures de ſa jeuneſſe, & tout ce qu'il avoit vu faire de plus remarquable aux héros de l'âge paſſé. La mémoire de ce ſage vieillard, qui avoit vécu trois âges d'homme, étoit comme une hiſtoire des anciens temps gravée ſur le marbre & ſur l'airain.

Philoctete n'eut pas d'abord la même inclination que Neſtor pour Télémaque : la haine qu'il

avoit nourrie si long-temps dans son cœur contre Ulysse, l'éloignoit de son fils; & il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il sembloit que les dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux héros qui avoient renversé la ville de Troie. Mais enfin la modération de Télémaque vainquit tous les ressentimens de Philoctete; il ne put se défendre d'aimer cette vertu douce & modeste. Il prenoit souvent Télémaque, & lui disoit: Mon fils (car je ne crains plus de vous nommer ainsi), votre père & moi, nous avons été long-temps ennemis l'un de l'autre: j'avoue même qu'après que nous eûmes fait tomber la superbe ville de Troie, mon cœur n'étoit point encore appaisé, & quand je vous ai vu, j'ai senti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulysse. Je me le suis souvent reproché. Mais enfin, la vertu, quand elle est douce, simple, ingénue & modeste, surmonte tout. Ensuite Philoctete s'engagea insensiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans son cœur tant de haine contre Ulysse.

Il faut, lui dit-il, reprendre mon histoire de plus haut. Je suivis par-tout le grand Hercule qui a délivré la terre de tant de monstres, & devant qui les autres héros n'étoient que comme sont les foibles roseaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiseaux en présence de l'aigle. Ses malheurs & les miens vinrent d'une passion qui cause les desastres les plus affreux; c'est l'amour. Hercule, qui avoit vaincu tant de monstres, ne pouvoit vaincre cette passion honteuse, & le cruel enfant Cupidon se jouoit de lui. Il ne pouvoit se ressouvenir, sans rougir de honte, qu'il avoit autrefois oublié sa gloire jusqu'à filer auprès d'Omphale, reine de Lydie, comme le plus lâche & le plus efféminé de tous les hommes: tant il avoit été entraîné par un amour

aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de ſa vie avoit terni ſa vertu, & preſque effacé la gloire de tous ſes travaux.

Cependant, ô dieux ! telle eſt la foibleſſe & l'inconſtance des hommes, ils ſe promettent tout d'eux-mêmes, & ne réſiſtent à rien. Hélas ! le grand Hercule retomba dans les pièges de l'amour qu'il avoit ſi ſouvent déteſté : il aima Déjanire. Trop heureux s'il eût été conſtant dans cette paſſion pour une femme qui fut ſon épouſe ! Mais bientôt la jeuneſſe d'Iole, ſur le viſage de laquelle les graces étoient peintes, ravit ſon cœur. Déjanire brûla de jalouſie : elle ſe reſſouvint de cette fatale tunique que le Centaure Neſſus lui avoit laiſſée en mourant, comme un moyen aſſuré de réveiller l'amour d'Hercule toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelque autre. Cette tunique, pleine du ſang venimeux du Centaure, renfermoit le poiſon des fleches dont ce monſtre avoit été percé. Vous ſavez que les fleches d'Hercule, qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le ſang de l'hydre de Lerne, & que ce ſang empoiſonnoit ces fleches, en ſorte que toutes les bleſſures qu'elles feſoient étoient incurables.

Hercule, s'étant revêtu de cette tunique, ſentit bientôt le feu dévorant qui ſe gliſſoit juſques dans la moëlle de ſes os : il pouſſoit des cris horribles dont le mont Oéta réſonnoit & faiſoit retentir toutes les profondes vallées ; la mer même en paroiſſoit émue : les taureaux les plus furieux qui auroient mugi dans leurs combats, n'auroient pas fait un bruit auſſi affreux. Le malheureux Lichas, qui lui avoit apporté de la part de Déjanire cette tunique, ayant oſé s'approcher de lui, Hercule, dans le tranſport de ſa douleur, le prit, le fit pirouetter comme un frondeur fait tourner avec ſa fronde la pierre

qu'il veut jetter loin de lui. Ainſi Lichas, lancé du haut de la montagne par la puiſſante main d'Hercule, tomba dans les flots de la mer, où il fut changé tout-à-coup en un rocher qui garde encore la figure humaine, et qui, étant toujours battu par les vagues irritées, épouvante de loin les ſages pilotes.

Après ce malheur de Lichas, je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule; je ſongeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner ſans peine, d'une main, les hauts ſapins & les vieux chênes, qui, depuis pluſieurs ſiecles, avoient mépriſé les vents & les tempêtes. De l'autre main, il tâchoit en vain d'arracher de deſſus ſon dos la fatale tunique: elle s'étoit collée ſur ſa peau & comme incorporée à ſes membres. A meſure qu'il la déchiroit, il déchiroit auſſi ſa peau & ſa chair; ſon ſang ruiſſeloit, trempoit la terre. Enfin, ſa vertu ſurmontant ſa douleur, il s'écria: Tu vois, ô mon cher Philoctete, les maux que les dieux me font ſouffrir: ils ſont juſtes; c'eſt moi qui les ai offenſés; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me ſuis lâchement laiſſé vaincre par l'amour d'une beauté étrangere: je péris; & je ſuis content de périr pour appaiſer les dieux. Mais, hélas! cher ami, où eſt-ce que tu fuis? L'excès de la douleur m'a fait commetre, il eſt vrai, contre ce miſérable Lichas, une cruauté que je me reproche; il n'a pas ſu quel poiſon il me préſentoit; il n'a point mérité ce que je lui ai fait ſouffrir: mais crois-tu que je puiſſe oublier l'amitié que je te dois, & vouloir t'arracher la vie; non, non, je ne ceſſerai point d'aimer Philoctete. Philoctete recevra dans ſon ſein mon ame prête à s'envoler: c'eſt lui qui recueillera mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctete? Philoctete, la ſeule eſpérance qui me reſte ici-bas!

A ces mots, je me hâte de courir vers lui. Il me tend les bras, & veut m'embraſſer ; mais il ſe retient, dans la crainte d'allumer dans mon ſein le feu cruel dont il eſt lui-même brûlé. Hélas ! dit-il, cette conſolation même ne m'eſt plus permiſe ! En parlant ainſi, il aſſemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre : il en fait un bûcher ſur le ſommet de la montagne ; il monte tranquillement ſur le bûcher : il étend la peau du lion de Némée, qui avoit ſi long-temps couvert ſes épaules lorſqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abattre les monſtres & délivrer les malheureux, il s'appuie ſur ſa maſſue, & il m'ordonne d'allumer le feu du bûcher.

Mes mains tremblantes & ſaiſies d'horreur, ne purent lui refuſer ce cruel office ; car la vie n'étoit plus pour lui un préſent des dieux, tant elle lui étoit funeſte : je craignis même que l'excès de ſes douleurs ne le tranſportât juſqu'à faire quelque choſe d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'univers. Comme il vit que la flamme commençoit à prendre au bûcher : C'eſt maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctete, que j'éprouve ta véritable amitié ; car tu aimes mon honneur plus que ma vie. Que les dieux te le rendent ! Je te laiſſe ce que j'ai de plus précieux ſur la terre, ces fleches trempées dans le ſang de l'hydre de Lerne. Tu ſais que les bleſſures qu'elles font ſont incurables ; par elles tu ſeras invincible, comme je l'ai été, & aucun mortel n'oſera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidèle à notre amitié, & n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il eſt vrai que tu ſois touché de mes maux, tu peux me donner une dernière conſolation : promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis ; hélas je le jurai même

en arroſant ſon bûcher de mes larmes. Un rayon de joie parut dans ſes yeux : mais tout-à-coup un tourbillon de flamme qui l'enveloppa, étouffa ſa voix & le déroba preſque à ma vue. Je le voyois encore néanmoins au travers des flammes, avec un viſage auſſi ſerein que s'il eût été couronné de fleurs & couvert de parfums dans la joie d'un feſtin délicieux, au milieu de tous ſes amis.

Le feu conſuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terreſtre & de mortel en lui. Bientôt il ne lui reſta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans ſa naiſſance de ſa mère Alcméne ; mais il conſerva par l'ordre de Jupiter, cette nature ſubtile & immortelle, cette flamme céleſte qui eſt le vrai principe de vie, & qu'il avoit reçue du pére des dieux. Ainſi il alla avec eux, ſous les voûtes dorées du brillant Olympe, boire le nectar, où les dieux lui donnèrent pour épouſe l'aimable Hébé, qui eſt la déeſſe de la jeuneſſe, & qui verſoit le nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganimède eût reçu cet honneur.

Pour moi, je trouvai une ſource inépuiſable de douleur dans ces fleches qu'il m'avoit données, pour m'élever au-deſſus de tous les héros. Bientôt les rois ligués entreprirent de venger Ménélas de l'infâme Pâris, qui avoit enlevé Hélène, & de renverſer l'empire de Priam. L'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point eſpérer de finir heureuſement cette guerre, à moins qu'ils n'euſſent les fleches d'Hercule.

Ulyſſe votre père, qui étoit toujours le plus éclairé & le plus induſtrieux dans tous les conſeils, ſe chargea de me perſuader d'aller avec eux au ſiége de Troie, & d'y apporter les fléches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déjà long-temps qu'Hercule

qu'Hercule ne paroiſſoit plus ſur la terre: on n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce héros: les monſtres & les ſcélérats recommençoient à paroître impunément. Les Grecs ne ſavoient que croire de lui: les uns diſoient qu'il étoit mort; d'autres ſoutenoient qu'il étoit allé juſques ſous l'ourſe glacée dompter les Scythes. Mais Ulyſſe ſoutint qu'il étoit mort, & entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un temps où je ne pouvois encore me conſoler d'avoir perdu le grand Alcide. Il eut une peine extrême à m'aborder; car je ne pouvois plus voir les hommes: je ne pouvois ſouffrir qu'on m'arrachât de ces déſerts du mont Oéta, où j'avois vu périr mon ami; je ne ſongeois qu'à me repeindre l'image de ce héros, & qu'à pleurer à la vue de ces triſtes lieux. Mais la douce & puiſſante perſuaſion étoit ſur les lèvres de votre père: il parut preſque auſſi affligé que moi; il verſa des larmes; il ſut gagner inſenſiblement mon cœur & attirer ma confiance; il m'attendrit pour les rois grecs qui alloient combattre pour une juſte cauſe, & qui ne pouvoient réuſſir ſans moi. Il ne put jamais néanmoins m'arracher le ſecret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais; mais il ne doutoit point qu'il ne fût mort, & il me preſſoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ſes cendres.

Hélas! j'eus horreur de faire un parjure, en lui diſant un ſecret que j'avois promis aux dieux de ne dire jamais; j'eus la foibleſſe d'éluder mon ſerment, n'oſant le violer: les dieux m'en ont puni. Je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule. Enſuite j'allai joindre les rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je paſſois dans l'iſle de Lemnos, je voulu montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pous-

voient faire ; me préparant à percer un daim qui se lançoit dans un bois, je laissai par mégarde tomber la fleche de l'arc sur mon pied, & elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussi-tôt j'éprouvai les mêmes douleurs qu'Hercule avoit souffertes ; je remplissois nuit & jour l'isle de mes cris ; un sang noir & corrompu coulant de ma plaie infectoit l'air, & répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité ; chacun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes dieux.

Ulysse, qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu, depuis, qu'il l'avoit fait parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Gréce, & la victoire, à toutes les raisons d'amitié & de bienfaisance particulière : on ne pouvoit plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, son infection, & la violence de mes cris, troubloient toute l'armée. Mais au moment où je me vis abandonné de tous les Grecs par les conseils d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité & de la plus noire trahison. Hélas ! j'étois aveugle, & je ne voyois pas qu'il étoit juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les dieux que j'avois irrités.

Je demeurai, presque pendant tout le siege de Troie, seul, sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs, dans cette isle déserte & sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer, qui se brisoient contre les rochers. Je trouvai, au milieu de cette solitude, une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le ciel deux pointes semblables à deux têtes : de ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite

des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étois exposé nuit & jour. J'amassai quelques feuilles pour me coucher. Il ne me restoit pour tout bien qu'un pot de bois grossiérement travaillé, & quelques habits déchirés dont j'enveloppois ma plaie pour arrêter le sang, & dont je me servois aussi pour la nettoyer. Là, abandonné des hommes, & livré à la colère des dieux, je passois mon temps à percer de mes flêches les colombes & les autres oiseaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiseau pour ma nourriture, il falloit que je me traînasse contre terre avec douleur pour aller ramasser ma proie : ainsi mes mains me préparoient de quoi me nourrir.

Il est vrai que les Grecs en partant me laissérent quelques provisions : mais elles durerent peu. J'allumois du feu avec mes cailloux. Cette vie, toute affreuse qu'elle est, m'eût paru douce loin des hommes ingrats & trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, & si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi ! disois-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul qui puisse venger la Grece, & puis l'abandonner dans cette isle déserte pendant son sommeil ! car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, & combien je versai de larmes à mon reveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas ! cherchant de tous côtés dans cette isle sauvage & horrible, je n'y trouvai que la douleur.

Dans cette isle il n'y a ni ports, ni commerce, ni hospitalité, ni hommes qui y abordent volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jettés, & on n'y peut espérer de société que par des naufrages : encore même ceux qui venoient en ce lieu n'osoient me prendre

pour me ramener ; ils craignoient la colère des dieux & celle des Grecs. Depuis dix ans je ſouffrois la honte, la douleur, la faim ; je nourriſſois une plaie qui me dévoroit ; l'eſpérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup, revenant de chercher des plantes médicinales pour ma plaie, j'apperçus dans mon antre un autre jeune homme, beau, gracieux, mais fier & d'une taille de héros. Il me ſembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards & la démarche : ſon âge ſeul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai ſur ſon viſage tout enſemble la compaſſion & l'embarras : il fut touché de voir avec quelle lenteur je me traînois : les cris perçans & douloureux dont je faiſois retentir les échos de ce rivage attendrirent ſon cœur.

O étranger ! lui dis-je d'aſſez loin, quel malheur t'a conduit dans cette iſle inhabitée ? je reconnois l'habit grec, cet habit qui m'eſt encore ſi cher. Oh ! qu'il me tarde d'entendre ta voix, & de trouver ſur tes levres cette langue que j'ai appriſe dès l'enfance, & que je ne puis plus parler à perſonne depuis ſi long-temps dans cette ſolitude ! Ne ſois point effrayé de voir un homme ſi malheureux ; tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptoleme m'eut dit, je ſuis Grec, que je m'écriai : O douces paroles après tant d'années de ſilence & de douleur ſans conſolation ! ô mon fils ! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux ? Il me répondit : je ſuis de l'iſle de Scyros, j'y retourne ; on dit que je ſuis fils d'Achille : tu ſais tout.

Des paroles ſi courtes ne contentoient pas ma curioſité ; je lui dis : O fils d'un père que j'ai tant aimé ! cher nourriſſon de Lycomède, comment viens-tu donc ici ? d'où viens-tu ? Il me

répondit qu'il venoit du siège de Troie. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la première expédition. Et toi, me dit-il, en étois-tu ? Alors je lui répondis : Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctète, ni ses malheurs. Hélas ! infortuné que je suis, mes persécuteurs m'insultent dans ma misère ; la Grèce ignore ce que je souffre : ma douleur augmente. Les Atrides m'ont mis en cet état : que les dieux le leur rendent !

Ensuite je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avoient abandonné. Aussi-tôt qu'il eut écouté mes plaintes, il me fit les siennes. Après la mort d'Achille, me dit-il.... D'abord je l'interrompis, en lui disant : Quoi ! Achille est mort ! Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton père. Néoptoleme me répondit : Vous me consolez en m'interrompant : qu'il m'est doux de voir Philoctete pleurer mon père !

Néoptoleme, reprenant son discours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulysse & Phénix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvoit sans moi renverser la ville de Troie. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener ; car la douleur de la mort d'Achille, & le désir d'hériter de sa gloire dans cette célèbre guerre, m'engageoient assez à les suivre. J'arrive à Sigée : l'armée s'assemble autour de moi : chacun jure qu'il revoit Achille ; mais, hélas ! il n'étoit plus. Jeune & sans expérience, je croyois pouvoir tout espérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon père ; ils me répondent cruellement : Tu auras le reste de ce qui lui appartenoit ; mais pour ses armes, elles sont destinées à Ulysse.

Aussi-tôt je me trouble, je pleure, je m'emporte : mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disoit :

Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long ſiége : tu n'as pas mérité de telles armes ; & tu parles déjà trop fiérement : jamais tu ne les auras. Dépouillé injuſtement par Ulyſſe, je m'en retourne dans l'iſle de Scyros, moins indigné contre Ulyſſe que contre les Atrides. Que quiconque eſt leur ennemi, puiſſe être l'ami des dieux ! O Philoctète, j'ai tout dit :

Alors je demandai à Néoptoleme comment Ajax Télamonien, n'avoit pas empêché cette injuſtice. Il eſt mort, me répondit-il. Il eſt mort ! m'écriai-je : & Ulyſſe ne meurt point ! au contraire, il fleurit dans l'armée ! Enſuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils du ſage Neſtor, & de Patrocle, ſi chéri par Achille. Ils ſont morts auſſi, me dit-il. Auſſi-tôt je m'écriai encore : Quoi ! morts ! Hélas ! que me dis-tu ! Ainſi la cruelle guerre moiſſonne les bons, & épargne les méchans. Ulyſſe eſt donc en vie ? Therſite, l'eſt auſſi ſans doute ? voilà ce que font les dieux : & nous les louerions encore !

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre père, Néoptolème continuoit à me tromper ; il ajouta ces triſtes paroles : Loin de l'armée grecque, où le mal prévaut ſur le bien, je vais vivre content dans la ſauvage iſle de Scyros. Adieu, je pars : que les dieux vous guériſſent !

Auſſi-tôt je lui dis : O mon fils, je te conjure par les mânes de ton père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher ſur la terre, de ne me laiſſer pas ſeul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te ſerai à charge, mais il y auroit de la honte à m'abandonner. Jette-moi à la proue, à la pouppe, dans la ſentine même, par-tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui ſachent combien il y a de gloire à être bon.

Ne me laiſſe point en un déſert où il n'y a aucun veſtige d'hommes ; mene-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui n'eſt pas loin du mont Oéta, de Trachine, & des bords agréables du fleuve Sperchius : rends moi à mon père. Hélas ! je crains qu'il ne ſoit mort ! Je lui avois mandé de m'envoyer un vaiſſeau : ou il eſt mort, ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma miſere ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils ! ſouviens-toi de la fragilité des choſes humaines ; celui qui eſt dans la proſpérité doit craindre d'en abuſer, & ſecourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faiſoit dire à Néoptolème. Il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour ! O aimable Néoptolème, digne de la gloire de ſon père ! chers compagnons de ce voyage, ſouffrez que je diſe adieu à cette triſte demeure. Voyez où j'ai vécu ; comprenez ce que j'ai ſouffert, nul autre n'eût pu le ſouffrir ; mais la néceſſité m'avoit inſtruit, & elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais ſavoir autrement. Ceux qui n'ont jamais ſouffert ne ſavent rien ; ils ne connoiſſent ni les biens, ni les maux ; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainſi, je pris mon arc & mes fleches.

Néoptolème me pria de ſouffrir qu'il les baiſât, ces armes ſi célébres & conſacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout ; c'eſt toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de vieilleſſe, mes amis, moi-même : tu peux toucher ces armes, & te vanter d'être le ſeul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Auſſi-tôt Néoptolème entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me ſaiſit, elle

me trouble ; je ne ſais plus ce que je fais ; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied ; je m'écrie : O mort tant déſirée ! que ne viens-tu ? O jeune homme ! brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter ! O terre ! ô terre ! reçois un mourant qui ne peut plus ſe relever ! De ce tranſport de douceur je tombai ſoudainement, ſelon ma coutume, dans un aſſoupiſſement profond ; une grande ſueur commença à me ſoulager ; un ſang noir & corrompu coula de ma plaie. Pendant mon ſommeil, il eût été facile à Néoptolème d'emporter mes armes & de partir : mais il étoit fils d'Achille, & n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant, je reconnus ſon embarras ; il ſoupiroit, comme un homme qui ne ſait pas diſſimuler, & qui agit contre ſon cœur. Me veux-tu donc ſurprendre, lui dis-je ? qu'y a-t-il donc ? Il faut, me répondit-il, que vous me ſuiviez au ſiége de Troie. Je repris auſſi-tôt : Ah ! qu'as-tu dit, mon fils ? Rends-moi cet arc ; je ſuis trahi ! ne m'arrache pas la vie. Hélas ! il ne répond rien ; il me regarde tranquillement ; rien ne le touche. O rivages ! ô promontoires de cette iſle ! ô bêtes farouches ! ô rochers eſcarpés ! c'eſt à vous que je me plains ; car je n'ai que vous à qui je puis me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gémiſſemens. Faut-il que je ſois trahi par le fils d'Achille ! Il m'enlève l'arc ſacré d'Hercule ; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi : il ne voit pas que c'eſt triompher d'une mort, d'une ombre, d'une image vaine. Oh ! s'il m'eût attaqué dans ma force ! . . . . mais encore à préſent, ce n'eſt que par ſurpriſe. Que ferai-je ? Rends, mon fils, rends : ſois ſemblable à ton père, ſemblable à toi-même. Que dis-tu ? . . . . Tu ne dis rien ! . . . O rocher ſauvage ! je

reviens à toi, nud, miſérable, abandonné, ſans nourriture: je mourrai ſeul dans cet antre: n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront: n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant; quelque conſeil te pouſſe: rends-moi mes armes; va-t-en.

Néoptolème, les larmes aux yeux, diſoit tout bas: Plût aux dieux que je ne fuſſe jamais parti de Scyros, cependant je m'écrie: Ah! que vois-je? n'eſt-ce pas Ulyſſe! Auſſi-tôt j'entends ſa voix, & il me répond: Oui, c'eſt moi. Si le ſombre royaume de Pluton ſe fût entr'ouvert, & que j'euſſe vu le noir Tartare que les dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été ſaiſi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore: O terre de Lemnos, je te prends à témoin! O ſoleil, tu le vois, & tu le ſouffres! Ulyſſe me répondit ſans s'émouvoir: Jupiter le veut, & je l'exécute. Oſes-tu, lui diſois-je, nommer Jupiter? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, & qui ſouffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire? Ce n'eſt pas pour vous tromper me dit Ulyſſe, ni pour vous nuire, que nous venons; c'eſt pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverſer Troie, & vous ramener dans votre patrie. C'eſt vous, & non pas Ulyſſe, qui êtes l'ennemi de Philoctete.

Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvoit m'inſpirer. Puiſque tu m'as abandonné ſur ce rivage, lui diſois-je, que ne m'y laiſſes-tu en paix? Va chercher la gloire des combats & tous les plaiſirs; jouis de ton bonheur avec les Atrides: laiſſe-moi ma miſère & ma douleur. Pourquoi m'enlever? je ne ſuis plus rien; je ſuis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne ſaurois partir, que mes cris & l'infection

de ma plaie troubleroient les ſacrifices ? O Ulyſſe ! auteur de mes maux, que les dieux puiſſent te... ! Mais les dieux ne m'écoutent point ; au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie que je ne reverrai jamais ! .... O dieux ! s'il en reſte encore quelqu'un d'aſſez juſte pour avoir pitié de moi, puniſſez, puniſſez Ulyſſe ; alors je me croirai guéri !

Pendant que je parlois ainſi, votre père, tranquille, me regardoit avec un air de compaſſion, comme un homme qui, loin d'être irrité, ſupporte & excuſe le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le vois ſemblable à un rocher qui, ſur le ſommet d'une montagne, ſe joue de la fureur des vents, & laiſſe épuiſer leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainſi votre père, demeurant dans le ſilence, attendoit que ma colère fût épuiſée ; car il ſavoit qu'il ne faut attaquer les paſſions des hommes pour les réduire à la raiſon, que quand elles commencent à s'affoiblir par une eſpèce de laſſitude. Enſuite il me dit ces paroles : O Philoctete ! qu'avez-vous fait de votre raiſon & de votre courage ? voici le moment de s'en ſervir. Si vous refuſez de nous ſuivre pour remplir les grands deſſeins de Jupiter ſur vous, adieu ; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grèce & le deſtructeur de Troie. Demeurez à Lemnos : ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit deſtinée. Néoptoleme, partons ; il eſt inutile de lui parler : la compaſſion pour un ſeul homme ne doit pas nous faire abandonner le ſalut de la Grèce entière.

Alors je me ſentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ſes petits ; elle remplit les forêts de ſes rugiſſemens. O caverne, diſois-je, jamais je ne te quitterai, tu ſeras mon tombeau ! ô ſéjour de ma douleur, plus de nourri-

ture, plus d'eſpérance! Qui me donnera un glaive pour me percer? Oh! ſi les oiſeaux de proie pouvoient m'enlever!.... Je ne les percerai plus de mes flèches! O arc precieux, arc conſacré par les mains du fils de Jupiter! O cher Hercule, s'il te reſte encore quelque ſentiment, n'es-tu pas indigné? Cet arc n'eſt plus dans les mains de ton fidele ami; il eſt dans les mains impures & trompeuſes d'Ulyſſe. Oiſeaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flèches: miſérable, je ne puis vous nuire; venez me dévorer! ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écraſe!

Votre père, ayant tenté tous les autres moyens pour me perſuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes: il fit ſigne à Néoptoleme, qui me les rendit auſſi-tôt. Alors je lui dis: Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es: laiſſe-moi percer mon ennemi. Auſſitôt je voulus tirer une fleche contre votre père; mais Néoptoleme m'arrêta, en me diſant: La colère vous trouble, & vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulyſſe, il paroiſſoit auſſi tranquille contre mes flèches que contre mes injures. Je me ſentis touché de cette intrépidité & de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce premier transport, me ſervir de mes armes pour tuer celui qui me les avoir fait rendre: mais comme mon reſſentiment n'étoit pas encore appaiſé, j'étois inconſolable de devoir mes armes à un homme que je haïſſois tant. Cependant Néoptoleme me diſoit: Sachez que le divin Hélénus, fils de Priam, étant ſorti de la ville de Troie par l'ordre & par l'inſpiration des dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuſe Troie tombera, a-t-il dit; mais elle ne peut tomber qu'a-

près qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les fleches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il ſera devant les murailles de Troie : les enfans d'Eſculape le guériront.

En ce moment je ſentis mon cœur partagé : j'étois touché de la naïveté de Néoptoleme, & de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc ; mais je ne pouvois me réſoudre à voir encore le jour s'il falloit céder à Ulyſſe ; & une mauvaiſe honte me tenoit en ſuſpens. Me verra-t-on, dijois-je en moi-même, avec Ulyſſe & avec les Atrides ? Que croira-t-on, de moi ?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entends une voix plus qu'humaine : je vois Hercule dans un nuage éclatant ; il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ſes traits un peu rudes, ſon corps robuſte, & ſes manières ſimples ; mais il avoit une hauteur & une majeſté qui n'avoient jamais paru ſi grandes en lui quand il domptoit les monſtres. Il me dit :

Tu entends, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu ſais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité : il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher ſur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras ; tu perceras de mes flèches Pâris, auteur de tant de maux. Après la priſe de Troie, tu enverras de riches dépouilles à Péan, ton père, ſur le mont Oéta, ces dépouilles ſeront miſes ſur mon tombeau comme un monument de la victoire due à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille ! je te déclare que tu ne peux vaincre ſans Philoctète, ni Philoctète ſans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent enſemble leur proie. J'enverrai Eſculape à Troie pour guérir Philoctète. Sur-tout, ô Grecs, aimez

&

& obſervez la religion: le reſte meurt; elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour, douce lumière, tu te montres enfin après tant d'années ! Je t'obéis : je pars après avoir ſalué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, nymphes de ces prés humides; je n'entendrai plus le bruit ſourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage, où tant de fois j'ai ſouffert les injures de l'air. Adieu, promontoires, où Écho répéta tant de fois mes gémiſſemens. Adieu, douces fontaines, qui me fûtes ſi amères. Adieu, ô terre de Lemnos; laiſſe-moi partir heureuſement, puiſque je vais où m'appelle la volonté des dieux, & de mes amis.

Ainſi nous partîmes. Nous arrivâmes au ſiége de Troie. Machaon & Podalire, par la divine ſcience de leur père Eſculape, me guérirent, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne ſouffre plus; j'ai retrouvé toute ma vigueur : mais je ſuis un peu boiteux. Je fis tomber Pâris comme un timide faon de biche qu'un chaſſeur perce de ſes traits. Bientôt Ilion fut réduit en cendres. Vous ſavez le reſte.

J'avois néanmoins encore je ne ſais quelle averſion pour le ſage Ulyſſe, par le reſſouvenir de mes maux; ſa vertu ne pouvoit appaiſer ce reſſentiment : mais la vue d'un fils qui lui reſſemble, & que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendrit pour le père même.

*Fin du Livre quinzième.*

# LIVRE XVI.

*Télémaque entre en différend avec Phalante pour des prisonniers qu'ils se disputent : il combat & vainc Hippias, qui, méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frère Phalante. Mais, étant peu content de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité & de sa faute, qu'il voudroit réparer. Au même temps Adraste, roi des Dauniens, étant informé que les rois alliés ne songent qu'à pacifier le différend de Télémaque & d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tue son frère Hippias, & Phalante lui-même est tout percé de ses coups.*

PENDANT que Philoctète avoit raconté ainsi ses aventures, Télémaque étoit demeuré comme suspendu & immobile. Ses yeux étoient attachés sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions différentes qui avoient agité Hercule, Philoctète, Ulysse, Néoptoléme, paroissoient tour-à-tour sur le visage naïf de Télémaque, à mesure qu'elles étoient représentées dans la suite de cette narration. Quelquefois il s'écrioit & interrompoit Philoctète sans y penser : quelquefois il paroissoit rêveur comme un homme qui pense profondément à la suite des affaires. Quand Philoctète dépeignit l'embarras de Néoptolème, qui ne savoit pas dissimuler, Télémaque parut dans le même embarras ; & dans ce moment on l'auroit pris pour Néoptolème.

L'armée des alliés marchoit en bon ordre contre Adraſte, roi des Dauniens, qui mépriſoit les dieux, & qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultés pour ſe ménager parmi tant de rois jaloux les uns des autres. Il falloit ne ſe rendre ſuſpect à aucun, & ſe faire aimer de tous. Son naturel étoit bon & ſincère, mais peu careſſant : il ne s'aviſoit guerre de ce qui pouvoit faire plaiſir aux autres : il n'étoit point attaché aux richeſſes ; mais il ne ſavoit point donner. Ainſi, avec un cœur noble & porté au bien, il ne paroiſſoit ni obligeant, ni ſenſible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoiſſant des ſoins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à diſtinguer le mérite. Il ſuivoit ſon goût ſans réflexion. Sa mère Pénélope l'avoit nourri, malgré Mentor, dans une hauteur & dans une fierté qui terniſſoit tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui Il ſe regardoit comme étant d'une autre nature que le reſte des hommes; les autres ne lui ſembloient mis ſur la terre par les dieux que pour lui plaire, pour le ſervir, pour prévenir tous ſes déſirs, & pour rapporter tout à lui comme à une divinité. Le bonheur de le ſervir étoit, ſelon lui, une aſſez haute récompense pour ceux qui le ſervoient. Il ne falloit jamais rien trouver d'impoſſible quand il s'agiſſoit de le contenter ; & les moindres retardemens irritoient ſon naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vu ainſi dans ſon naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre choſe que lui-même ; qu'il n'étoit ſenſible qu'à ſa gloire & à ſon plaiſir. Mais cette indifférence pour les autres & cette attention continuelle ſur lui-même, ne venoient que du tranſport continuel où il étoit jetté par la violence de ſes paſſions. Il avoit été flatté par ſa mère dès le berceau, & il étoit un grand exemple du mal-

heur de ceux qui naiſſent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune, qu'il ſentit dès ſa première jeuneſſe, n'avoient pu modérer cette impétuoſité & cette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, expoſé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de ſa fierté. Elle ſe relevoit toujours, comme la palme ſouple ſe relève ſans ceſſe d'elle-même, quelque effort qu'on faſſe pour l'abaiſſer.

Pendant que Télémaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroiſſoient point, & ils diminuoient tous les jours. Semblable à un courſier fougueux qui bondit dans les vaſtes prairies, que ni les rochers eſcarpés, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix & la main d'un ſeul homme capable de le dompter, Télémaque, plein d'une noble ardeur, ne pouvoit être retenu que par le ſeul Mentor. Mais auſſi un de ſes regards l'arrêtoit tout-à-coup dans ſa plus grande impétuoſité : il entendoit d'abord ce que ſignifioit ce regard ; il rappelloit auſſi-tôt dans ſon cœur tous les ſentimens de vertu. La ſageſſe de Mentor rendoit en un moment ſon viſage doux & ſerein. Neptune, quand il élève ſon trident, & qu'il menace les flots ſoulevés, n'appaiſe point plus ſoudainement les noires tempêtes.

Quand Télémaque ſe trouva ſeul, toutes ſes paſſions, ſuſpendues comme un torrent arrêté par une forte digue, reprirent leur cours : il ne put ſouffrir l'arrogance des Lacédémoniens, & de Phalante qui étoit à leur tête. Cette colonie, qui étoit venu fonder Tarente, étoit compoſée de jeunes hommes nés pendant le ſiège de Troie, qui n'avoient eu aucune éducation : leur naiſſance illégitime, le déréglement de leurs mères, la licence dans laquelle ils avoient été élevés, leur donnoient je ne

ſais quoi de farouche & de barbare. Ils reſſembloient plutôt à une troupe de brigands qu'à une colonie grecque.

Phalante, en toute occaſion, cherchoit à contredire Télémaque; ſouvent il l'interrompoit dans les aſſemblées, mépriſant ſes conſeils comme ceux d'un jeune homme ſans expérience: il en faiſoit des railleries, le traitant de foible & d'efféminé, il faiſoit remarquer aux chefs de l'armée toutes ſes moindres fautes. Il tâchoit de ſemer par-tout la jalouſie, & de rendre la fierté de Télémaque odieuſe à tous les alliés.

Un jour Télémaque ayant fait ſur les Dauniens quelques priſonniers, Phalante prétendit que ces captifs devoient lui appartenir, parce que c'étoit lui, diſoit-il, qui, à la tête de ſes Lacédémoniens, avoit défait cette troupe d'ennemis, & que Télémaque, trouvant les Dauniens déjà vaincus & mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie & de les mener dans le camp. Télémaque ſoutenoit au contraire que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, & qui avoit remporté la victoire ſur les Dauniens. Ils allèrent tous deux défendre leur cauſe dans l'aſſemblée des rois alliés. Télémaque s'y emporta juſqu'à menacer Phalante; ils ſe fuſſent battus ſur le champ, ſi on ne les eût arrêtés.

Phalante avoit un frère nommé Hippias, célébre dans toute l'armée par ſa valeur, par ſa force, & par ſon adreſſe; Pollux, diſoient les Tarentins, ne combattoit pas mieux du ceſte; Caſtor n'eût pu le ſurpaſſer pour conduire un cheval: il avoit preſque la taille & la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit; car il étoit encore plus querelleur & plus brutal qu'il n'étoit fort & vaillant.

Hippias ayant vu avec quelle hauteur Télé-

maque avoit menacé ſon frère, va à la hâte prendre les priſonniers pour les emmener à Tarente, ſans attendre le jugement de l'aſſemblée. Télémaque, à qui on vient le dire en ſecret, ſortit en frémiſſant de rage. Tel qu'un ſanglier écumant qui cherche le chaſſeur par lequel il a été bleſſé, on le voyoit errer dans le camp, cherchant des yeux ſon ennemi, & branlant le dard dont il vouloit le percer : enfin il le rencontre ; & en le voyant, ſa fureur redouble. Ce n'étoit plus ce ſage Télémaque inſtruit par Minerve ſous la figure de Mentor ; c'étoit un frénétique ou un lion furieux.

Auſſi-tôt il crie à Hippias : Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes! arrête ! nous allons voir ſi tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente ; vas, deſcends tout-à-l'heure ſur les rives ſombres du Styx. Il dit, & il lança ſon dard avec tant de fureur, qu'il ne put meſurer ſon coup ; le dard ne toucha point Hippias. Auſſi-tôt Télémaque prend ſon épée, dont la garde étoit d'or, & que Laërte lui avoit donnée quand il partit d'Ithaque, comme un gage de ſa tendreſſe. Laërte s'en étoit ſervi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, & elle avoit été teinte du ſang de pluſieurs fameux capitaines des Épirotes dans une guerre où Laërte fut victorieux. A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias qui vouloit profiter de l'avantage de ſa force, ſe jetta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulyſſe, l'épée ſe rompt dans leurs mains ; ils ſe ſaiſiſſent & ſe ſerrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à ſe déchirer ; le feu brille dans leurs yeux ; ils ſe raccourciſſent, ils s'alongent, ils ſe relèvent, ils s'élancent, ils ſont altérés de ſang. Les voilà aux priſes, pieds contre pieds,

mains contre mains : ces deux corps entrelacés paroiſſent n'en faire qu'un. Mais Hippias, d'un âge plus avancé, ſembloit devoir accabler Télémaque dont la tendre jeuneſſe étoit moins nerveuſe. Déjà Télémaque, hors d'haleine, ſentoit ſes genoux chanceler : Hippias, le voyant ébranlé, redoubloit ſes efforts. C'étoit fait du fils d'Ulyſſe ; il alloit porter la peine de ſa témérité & de ſon emportement, ſi Minerve, qui veilloit de loin ſur lui, & qui ne le laiſſoit dans cette extrêmité de péril que pour l'inſtruire, n'eût déterminé la victoire en ſa faveur.

Elle ne quitta point le palais de Salente : mais elle envoya Iris, la prompte meſſagère des dieux. Celle-ci, volant d'un aîle legère, fend les eſpaces immenſes des airs, laiſſant après elle une longue trace de lumière qui peignoit un nuage de mille diverſes couleurs ; elle ne ſe repoſa que ſur le rivage de la mer où étoit campée l'armée innombrable des alliés : elle voit de loin la querelle, l'ardeur & les efforts des deux combattans ; elle frémit à la vue du danger où étoit le jeune Télémaque ; elle s'approche, enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs ſubtiles. Dans le moment où Hippias, ſentant toute ſa force, ſe crut victorieux, elle couvrit le jeune nourriſſon de Minerve de l'égide que la ſage déeſſe lui avoit confiée. Auſſi-tôt Télémaque, dont les forces étoient épuiſées, commence à ſe ranimer. A meſure qu'il ſe ranime, Hippias ſe trouble ; il ſent je ne ſais quoi de divin qui l'étonne & qui l'accable. Télémaque le preſſe & l'attaque, tantôt dans une ſituation, tantôt dans une autre ; il l'ébranle, il ne lui laiſſe aucun moment pour ſe raſſurer ; enfin il le jette par terre, & tombe ſur lui. Un grand chêne du mont Ida, que la hâche a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas

un plus horrible bruit en tombant ; la terre en gémit : tout ce qui l'environne en eſt ébranlé.

Cependant la ſageſſe étoit revenue avec la force au dedans de Télemaque. A peine Hippias fut-il tombé ſous lui, que le fils d'Ulyſſe comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainſi le frère d'un des rois alliés qu'il étoit venu ſecourir ; il rapella en lui-même avec confuſion les ſages conſeils de Mentor : il eut honte de ſa victoire, & comprit qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante, transporté de fureur accouroit au ſecours de ſon frère ; il eût percé Télémaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eut craint de percer auſſi Hippias que Télémaque tenoit ſous lui dans la pouſſière. Le fils d'Ulyſſe eû pu ſans peine ôter la vie à ſon ennemi ; mais ſa colère etoit appaiſée, il ne ſongeoit plus qu'à réparer ſa faute en montrant de la modération. Il ſe leve en diſant : O Hippias ! il me ſuffit de vous avoir appris à ne mépriſer jamais ma jeuneſſe ; vivez : j'admire votre force & votre courage. Les dieux m'ont protégé, cédez à leur puiſſance : ne ſongeons plus qu'à combattre enſemble contre les Dauniens.

Pendant que Télémaque parloit ainſi, Hippias ſe relevoit couvert de pouſſiere & de ſang, plein de honte & de rage. Phalante n'oſoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner ſi généreuſement à ſon frère ; il étoit en ſuſpens & hors de lui-même. Tous les rois alliés accourent : ils menent d'un côté Télémaque, & de l'autre Phalante & Hippias, qui, ayant perdu ſa fierté, n'oſoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit aſſez s'étonner que Télémaque, dans un âge ſi tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverſer Hippias, ſemblable en force & en grandeur à ces géans, enfans de

la terre, qui tenterent autrefois de chaſſer de l'olympe les immortels.

Mis le fils d'Ulyſſe étoit bien éloigné de jouir du plaiſir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer, il ſe retira dans ſa tente, honteux de ſa faute; & ne pouvant plus ſe ſupporter lui-même, il gémiſſoit de ſa promptitude. Il reconnoiſſoit combien il étoit injuſte & déraiſonnable dans ſes emportemens: il trouvoit je ne ſais quoi de vain, de foible & de bas dans cette hauteur démeſurée. Il reconnoiſſoit que la véritable grandeur n'eſt que dans la modération, la juſtice, la modeſtie & l'humanité: il le voyoit; mais il n'osoit eſpérer de ſe corriger après tant de rechûtes: il étoit aux prises avec lui-même, & on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé ſeul dans ſa tente, ne pouvant ſe réſoudre à ſe rendre dans aucune ſociété, & ſe puniſſant ſoi-même. Hélas! disoit-il, oſerai-je revoir Mentor? Suis-je le fils d'Ulyſſe, le plus ſage, le plus patient des hommes? Suis-je venu porter la diviſion & le désordre dans l'armée des alliés? Eſt-ce leur ſang, ou celui des Dauniens leurs ennemis, que je dois répandre? J'ai été téméraire; je n'ai pas même ſu lancer mon dard: je me ſuis expoſé dans un combat avec Hippias à forces inégales; je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe? je ne ſerois plus; non, je ne ſeroïs plus ce téméraire Télémaque, ce jeune inſenſé, qui ne profite d'aucun conſeil: ma honte finiroit avec ma vie. Hélas! ſi je pouvois au moins eſpérer de ne plus faire ce que je ſuis déſolé d'avoir fait! Trop heureux! Trop heureux! Mais peut être qu'avant la fin du jour je ferai & voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte &

d'horreur. O funeſte victoire! ô louanges que je ne puis ſouffrir, & qui ſont de cruels reproches de ma folie!

Pendant qu'il étoit ſeul & inconſolable, Neſtor & Philoctéte le vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit: mais ce ſage vieillard, reconnoiſſant bientôt la déſolation du jeune homme, changea ſes graves remontrances en des paroles de tendreſſe pour adoucir ſon déſeſpoir.

Les princes alliés étoient arrêtés par cette querelle, & ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'après avoir réconcilié Télémaque avec Phalante & Hippias. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquaſſent les cent jeunes Crétois qui avoient ſuivi Télémaque dans cette guerre: tout étoit dans le trouble par la faute du ſeul Télémaque; & Télémaque, qui voyoit tant de maux préſens & de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amère. Tous les Princes étoient dans un extrême embarras; ils n'oſoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Crétois de Télémaque & les Tarentins de Phalante ne combatiſſent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au-dedans du camp, où ils étoient gardés de près. Neſtor & Philoctete alloient & venoient ſans ceſſe de la tente de Télémaque à celle de l'implacable Phalante, qui ne reſpiroit que la vengeance. La douce éloquence de Neſtor & l'autorité du grand Philoctete, ne pouvoient modérer ce cœur farouche, qui étoit encore ſans ceſſe irrité par les discours pleins de rage de ſon frère Hippias. Télémaque étoit bien plus doux, mais il étoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit conſoler.

Pendant que les princes étoient dans cette

agitation, toutes les troupes étoient conſternées: tout le camp paroiſſoit comme une maison déſolée qui vient de perdre un père de famille, l'appui de ſes proches & la douce eſpérance de ſes petits enfans.

Dans ce déſordre & cette conſternation de l'armée, on entend tout-à-coup un bruit effroyable de charriots, d'armes, de henniſſemens de chevaux, de cris d'hommes; les uns vainqueurs & animés au carnage; les autres, ou fuyans, ou mourans, ou bleſſés. Un tourbillon de pouſſière forme un épais nuage, qui couvre le ciel & qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la pouſſière ſe joint une fumée épaiſſe, qui troubloit l'air & qui ôtoit la reſpiration. On entendoit un bruit ſourd ſemblable à celui des tourbillons de flamme que le mont Etna vomit du fond de ſes entrailles embrâſées, lorſque Vulcain, avec ſes Cyclopes, y forge des foudres pour le père des dieux. L'épouvante ſaiſit les cœurs.

Adraſte, vigilant & infatigable, avoit ſurpris les alliés: il leur avoit caché ſa marche & il étoit inſtruit de la leur. Pendant deux nuits il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne preſque inacceſſible, dont les alliés avoient ſaiſi preſque tous les paſſages; tenant ces défilés, ils ſe croyoient en ſûreté, & prétendoient même pouvoir, par ces paſſages qu'ils occupoient, tomber ſur l'ennemi derrière la montagne quand quelques troupes qu'ils attendoient leur ſeroient venues. Adraſte, qui répandoit l'argent à pleines mains pour ſavoir le ſecret de ſes ennemis, avoit appris leur réſolution; car Neſtor & Philoctète, ces deux capitaines, d'ailleurs ſi ſages & ſi expérimentés, n'étoient pas aſſez ſecrets dans leurs entrepriſes. Neſtor, dans le déclin de l'âge, ſe plaiſoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque

louange. Philoctète naturellement parloit moins, mais il étoit prompt; & ſi peu qu'on excitât ſa vivacité, on lui faiſoit dire ce qu'il avoit réſolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de ſon cœur, pour en tirer les plus importans ſecrets. On n'avoit qu'à l'irriter, alors, fougueux & hors de lui-même, il éclatoit par des menaces; il ſe vantoit d'avoir des moyens ſûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ces moyens, il ſe hâtoit de les expliquer inconſidérément, & le ſecret le plus intime échappoit du fond de ſon cœur. Semblable à un vaſe précieux, mais fêlé, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuſes, le cœur de ce grand capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres corrompus par l'argent d'Adraſte ne manquoient pas de ſe jouer de la foibleſſe de ces deux rois. Ils flattoient ſans ceſſe Neſtor par de vaines louanges; ils lui rappelloient ſes victoires paſſées, admiroient ſa prévoyance, ne ſe laſſoient jamais d'applaudir. D'un autre côté, ils tendoient des pièges continuels à l'humeur impatiente de Philoctète; ils ne lui parloient que de difficultés, de contretems, de dangers, d'inconvéniens, de fautes irrémédiables. Auſſitôt que ce naturel prompt étoit enflammé, ſa ſageſſe l'abandonnoit, & il n'étoit plus le même homme.

Télémaque, malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour garder un ſecret: il y étoit accoutumé par ſes malheurs, & par la néceſſité où il avoit été dès ſon enfance de ſe cacher aux amans de Pénélope. Il ſavoit taire un ſecret ſans dire aucun menſonge: il n'avoit point même un certain air réſervé & myſtérieux qu'ont d'ordinaire les gens ſecrets; il ne paroiſſoit point chargé du poids du ſecret qu'il

qu'il devoit garder ; on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a ſon cœur ſur ſes levres. Mais en diſant tout ce qu'on pouvoit dire ſans conſéquence, il ſavoit s'arrêter préciſément & ſans affectation aux choſes qui pouvoient donner quelque ſoupçon & entamer ſon ſecret : par-là ſon cœur étoit impénétrable & inacceſſible. Ses meilleurs amis même ne ſavoient que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de ſages conſeils ; & il n'y avoit que le ſeul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réſerve. Il ſe confioit à d'autres amis, mais à divers dégrés, & à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié & leur ſageſſe.

Télémaque avoit ſouvent remarqué que les réſolutions du conſeil ſe répandoient un peu trop dans le camp ; il en avoit averti Neſtor & Philoctète. Mais ces deux hommes ſi expérimentés ne firent pas aſſez d'attention à un avis auſſi ſalutaire : la vieilleſſe n'a plus rien de ſouple, la longue habitude la tient comme enchaînée ; elle n'a plus de reſource contre ſes défauts. Semblables aux arbres dont le tronc rude & noueux s'eſt durci par le nombre des années, & ne peut plus ſe redreſſer, les hommes à un certain âge ne peuvent preſque plus ſe plier eux-mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, & qui ſont entrées juſques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connoiſſent, mais trop tard ; ils gémiſſent en vain : la tendre jeuneſſe eſt le ſeul âge où l'homme peut encore tout ſur lui-même pour ſe corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope, nommé Eurimaque, flatteur inſinuant, ſachant s'accommoder à tous les goûts & à toutes les inclinations des princes ; inventif & induſtrieux pour trouver de nouveaux moyens de leur plaire,

A l'entendre, rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on ſon avis, il devinoit celui qui ſeroit le plus agréable. Il étoit plaiſant, railleur contre les foibles, complaiſant pour ceux qu'il craignoit, habile pour aſſaiſonner une louange délicate qui fût bien reçue des hommes les plus modeſtes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée: il ne lui coûtoit rien de prendre toutes ſortes de formes. Les hommes ſincères & vertueux, qui ſont toujours les mêmes, & qui s'aſſujettiſſent aux règles de la vertu, ne ſauroient jamais être auſſi agréables aux princes que ceux qui flattent leurs paſſions dominantes. Eurimaque ſavoit la guerre; il étoit capable d'affaires. C'étoit un aventurier qui s'étoit donné à Neſtor, & qui avoit gagné ſa confiance; il tiroit du fond de ſon cœur, un peu vain & ſenſible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit ſavoir.

Quoique Philoctète ne ſe confiât point à lui, la colère & l'impatience faiſoient en lui ce que la confiance faiſoit dans Neſtor. Eurimaque n'avoit qu'à le contredire; en l'irritant il découvroit tout. Cet homme avoit reçu de grandes ſommes d'Adraſte pour lui mander tous les deſſeins des alliés. Ce roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de transfuges qui devoient, l'un après l'autre, s'échapper du camp des alliés & retourner au ſien. A meſure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire ſavoir à Adraſte, Eurimaque faiſoit partir un de ces transfuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces transfuges ne portoient point de lettres. Si on les ſurprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque ſuſpect.

Cependant Adraſte prévenoit toutes les entrepriſes des alliés. A peine une réſolution étoit-

elle prise dans le conseil, que les Dauniens faisoient précisément ce qui étoit nécessaire pour en empêcher le succès. Télémaque ne se lassoit point d'en chercher la cause, & d'exciter la défiance de Nestor & de Philoctète : mais son soin étoit inutile ; ils étoient aveuglés.

On avoit résolu dans le conseil d'attendre les troupes nombreuses qui devoient arriver ; & on avoit fait avancer secrétement, pendant la nuit, cent vaisseaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer très-rude, où elles devoient arriver, jusqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on se croyoit en sûreté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voisine, qui est une côte presque inaccessible de l'Apennin. L'armée étoit campée sur les bords du fleuve Galese, assez près de la mer : cette campagne délicieuse est abondante en pâturages & en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adraste étoit derrière la montagne, & on comptoit qu'il ne pouvoit passer ; mais comme il sut que les alliés étoient encore foibles, qu'il leur venoit un grand secours, que les vaisseaux attendoient des troupes qui devoient arriver, & que l'armée étoit divisée par la querelle de Télémaque avec Phalante, il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour & nuit sur le bord de la mer, & passa par des chemins qu'on avoit toujours crus absolument impraticables. Ainsi la hardiesse & le travail obstiné surmontent les plus grands obstacles ; ainsi il n'y a presque rien d'impossible à ceux qui savent oser & souffrir ; ainsi ceux qui s'endorment, comptant que les choses difficiles sont impossibles, méritent d'être surpris & accablés.

Adraste surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenoient aux alliés. Comme

ces vaiſſeaux étoient mal gardés, & qu'on ne ſe défioit de rien, il s'en ſaiſit ſans réſiſtance, & s'en ſervit pour tranſporter ſes troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galèſe; puis il remonta très-promptement ſur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les poſtes avancés autour du camp, vers la rivière, crurent que ces vaiſſeaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit; on pouſſa d'abord de grands cris de joie. Adraſte & ſes ſoldats deſcendirent avant qu'on pût les reconnoître: ils tombent ſur les alliés, qui ne ſe défient de rien, ils les trouvent dans un camp tout ouvert, ſans ordre, ſans chef, ſans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins où commandoit Phalante. Les Dauniens y entrèrent avec tant de vigueur, que cette jeuneſſe Lacédémonienne étant ſurpriſe ne put réſiſter. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, & qu'ils s'embarraſſent les uns les autres dans cette confuſion, Adraſte fait mettre le feu au camp. Auſſi-tôt la flamme s'élève des pavillons & monte juſqu'aux nues: le bruit du feu eſt ſemblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne, et qui entraîne par ſa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moiſſons, les granges, les étables, & les troupeaux. Le vent pouſſe impétueuſement la flamme de pavillion en pavillion; & bientôt tout le camp eſt comme une vieille forêt qu'une étincelle de feu a embraſée.

Phalante, qui voit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes les troupes vont périr dans cette incendie, ſi on ne ſe hâte d'abandonner le camp; mais il comprend auſſi combien le déſordre de cette retraite eſt à craindre devant un ennemi victorieux: il commence à faire ſortir ſa jeuneſſe

Lacédémonienne encore à demi déſarmée. Mais Adraſte ne les laiſſe point reſpirer : d'un côté, une troupe d'archers adroits perce de flêches innombrables les ſoldats de Phalante ; de l'autre, des frondeurs jettent une grêle de groſſes pierres. Adraſte lui-même, l'épée à la main, marchant à la tête d'une troupe choiſie des plus intrépides Dauniens ; pourſuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuient. Il moiſſonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu ; il nage dans le ſang ; il ne peut s'aſſouvir de carnage : les lions & les tigres n'égalent point ſa furie quand ils égorgent les bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante ſuccombent, & le courage les abandonne : la pâle mort, conduite par une furie infernale, dont la tête eſt hériſſée de ſerpens, glace le ſang de leurs veines ; leurs membres engourdis ſe roidiſſent, & leurs genoux chancelans leur ôtent même l'eſpérance de la fuite.

Phalante, à qui la honte & le déſeſpoir donnent encore un reſte de force & de vigueur, éléve les mains & les yeux vers le ciel ; il voit tomber à ſes pieds ſon frère Hippias ſous les coups de la main foudroyante d'Adraſte. Hippias, étendu par terre, ſe roule dans la pouſſière ; un ſang noir & bouillonnant ſort comme un ruiſſeau de la profonde bleſſure qui lui traverſe le côté ; ſes yeux ſe ferment à la lumière ; ſon ame furieuſe s'enfuit avec tout ſon ſang. Phalante lui-même, tout couvert du ſang de ſon frère, & ne pouvant le ſecourir, ſe voit enveloppé par une foule d'ennemis, qui s'efforcent de le renverſer ; ſon bouclier eſt percé de mille traits ; il eſt bleſſé en pluſieurs endroits de ſon corps ; il ne peut plus rallier ſes troupes fugitives : les dieux le voient, & ils n'en ont aucune pitié.

*Fin du ſeizième livre.*

# LIVRE XVII.

*Télémaque, s'étant revêtu de ſes armes divines, court au ſecours de Phalante; renverſe d'abord Iphyclès, fils d'Adraſte; repouſſe l'ennemi victorieux, & remporteroit ſur lui une victoire complette, ſi une tempête ſurvenant ne faiſoit finir le combat. Enſuite Télémaque fait emporter les bleſſés, prend ſoin d'eux, & principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obſèques de ſon frère Hippias, dont il lui va préſenter les cendres qu'il a recueillies dans une urne d'or.*

JUPITER, au milieu de toutes les divinités céleſtes, regardoit du haut de l'olympe ce carnage des alliés. En même temps il conſultoit les immuables deſtinées, & voyoit tous les chefs dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le ciſeau de la Parque. Chacun des dieux étoit attentif pour découvrir ſur le viſage de Jupiter quelle ſeroit ſa volonté. Mais le père des dieux & des hommes leur dit d'une voix douce & majeſtueuſe: Vous voyez en quelle extrêmité ſont réduits les alliés; vous voyez Adraſte qui renverſe tous ſes ennemis: mais ce ſpectacle eſt bien trompeur, la gloire & la proſpérité des méchans eſt courte: Adraſte, impie, & odieux par ſa mauvaiſe foi, ne remportera point une entière victoire. Ce malheur n'arrive aux alliés que pour leur apprendre à ſe corriger, & à mieux garder le ſecret de leurs entrepriſes. Ici la ſage Minerve prépare une nouvelle gloire à ſon jeune Télémaque, dont elle fait ſes délices. Alors Jupiter ceſſa de parler. Tous les

dieux en ſilence continuoient à regarder le combat.

Cependant Néſtor & Philoctète furent avertis qu'une partie du camp étoit déjà brûlée ; que la flamme, pouſſée par le vent, s'avançoit toujours ; que leurs troupes étoient en déſordre, & que Phalante ne pouvoit plus ſoutenir les efforts des ennemis. A peine ces funeſtes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, aſſemblent les capitaines, & ordonnent qu'on ſe hâte de ſortir du camp pour éviter cet incendie.

Télémaque, qui étoit abattu, inconſolable ; oublie ſa douleur : il prend ſes armes, don précieux de la ſage Minerve, qui, paroiſſant ſous la figure de Mentor, fit ſemblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, & brillantes comme les rayons du ſoleil. On y voyoit Neptune & Pallas, qui diſputoient entr'eux à qui auroit la gloire de donner ſon nom à une ville naiſſante. Neptune de ſon trident frappoit la terre, & on en voyoit ſortir un cheval fougueux : le feu ſortoit de ſes yeux & l'écume de ſa bouche ; ſes crins flottoient au gré du vent : ſes jambes ſouples & nerveuſes ſe replioient avec vigueur & légéreté : il ne marchoit point, il ſautoit à force de reins, mais avec tant de vîteſſe, qu'il ne laiſſoit aucune trace de ſes pas : on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté, Minerve donnoit aux habitans de ſa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté : le rameau auquel pendoit ſon fruit repréſentoit la douce paix avec l'abondance, préférable, aux troubles de la guerre, dont ce cheval étoit l'image. La déeſſe demeuroit

victorieuse par ses dons simples & utiles, & la superbe Athènes portoit son nom.

On voyoit aussi Minerve assemblant autour d'elle tous les beaux arts, qui étoient des enfans tendres & aîlés : ils se refugioient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout ; comme les agneaux bêlans se réfugient autour de leur mère à la vue d'un loup affamé, qui d'une gueule béante & enflammée s'élance pour les dévorer. Minerve, d'un visage dédaigneux & irrité, confondoit par l'excellence de ses ouvrages la folle témérité d'Arachné, qui avoit osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries : on voyoit cette malheureuse, dont tous les membres exténués se défiguroient & se changeoient en araignée.

Auprès de cet endroit paroissoit encore Minerve, qui, dans la guerre des géans, servoit de conseil à Jupiter même, soutenoit tous les autres dieux étonnés. Elle étoit aussi représentée avec sa lance & son égide sur le bord du Xanthe & du Simois, menant Ulysse par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, soutenant les efforts des plus vaillans capitaines Troyens & du redoutable Hector même ; enfin, introduisant Ulysse dans cette fatale machine qui devoit en une seule nuit renverser l'empire de Priam.

D'un autre côté, le bouclier représentoit Cérès dans les fertiles campagnes d'Enna, qui sont au milieu de la Sicile. On voyoit la déesse qui rassembloit les peuples épars çà & là, cherchant leur nourriture par la chasse, ou cueillant les fruits sauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre, & de tirer de son sein fécond leur nourriture. Elle leur présentoit une charrue &

y faiſoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en ſillons par le tranchant de la charrue; puis on appercevoit les moiſſons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes: le moiſſonneur, avec ſa faux, coupoit les doux fruits de la terre & ſe payoit de toutes ſes peines. Le fer, deſtiné ailleurs à tout détruire, ne paroiſſoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance, & qu'à faire naître tous les plaiſirs.

Les nymphes, couronnées de fleurs, danſoient enſemble dans une prairie, ſur le bord d'une riviere, auprès d'un bocage: Pan jouoit de la flûte; les faunes & les ſatyres folâtres ſautoient dans un coin. Bacchus y paroiſſoit auſſi, couronné de lierre, appuyé d'une main ſur ſon thyrſe, & tenant de l'autre une vigne ornée de pampres & de pluſieurs grappes de raiſins. C'étoit une beauté molle, avec je ne ſais quoi de noble, de paſſionné & de languiſſant: il étoit tel qu'il parut à la malheureuſe Ariadne, lorſqu'il la trouva ſeule, abandonnée, & abîmée dans la douleur, ſur un rivage inconnu.

Enfin, on voyoit de toutes parts un peuple nombreux, des vieillards qui alloient porter dans les temples les prémices de leurs fruits; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouſes, laſſés du travail de la journée; les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles careſſoient. On voyoit auſſi des bergers qui paroiſſoient chanter, & quelques-uns danſoient au ſon du chalumeau. Tout repréſentoit la paix, l'abondance & les délices: tout paroiſſoit riant & heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups ſe jouer au milieu des moutons: le lion & le tigre, ayant quitté leur férocité, paiſſoient avec les tendres agneaux; un petit berger les menoit enſemble ſous ſa houlette; & cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Télémaque, s'étant revêtu de ces armes divines, au lieu de prendre ſon bouclier ordinaire, prit la terrible égide que Minerve lui avoit envoyée en la confiant à Iris, prompte meſſagère des dieux. Iris lui avoit enlevé ſon bouclier ſans qu'il s'en apperçut, & lui avoit donné en la place cette égide redoutable aux dieux mêmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flammes: il appelle à lui d'une voix forte les chefs de l'armée; & cette voix ranime déjà tous les aillés éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toujours libre & tranquille, toujours appliqué à donner les ordres, comme pourroit faire un ſage vieillard attentif à régler ſa famille & à inſtruire ſes enfans. Mais il eſt prompt & rapide dans l'exécution: ſemblable à un fleuve impétueux, qui non-ſeulement roule avec précipitation ſes flots écumeux, mais qui entraîne encore dans ſa courſe les plus peſans vaiſſeaux dont il eſt chargé.

Philoctète, Neſtor, les chefs des Manduriens & des autres nations, ſentent dans le fils d'Ulyſſe je ne ſais quelle autorité à laquelle il faut que tout cède: l'expérience des vieillards leur manque, le conſeil & la ſageſſe ſont ôtés à tous les commandans; la jalouſie même, ſi naturelle aux hommes, s'éteint dans les cœurs; tous ſe taiſent; tous admirent Télémaque; tous ſe rangent pour lui obéir, ſans y faire de réflexion, & comme s'ils y euſſent été accoutumés. Il s'avance, & monte ſur une colline, d'où il obſerve la diſpoſition des ennemis: puis tout-à-coup il juge qu'il faut ſe hâter de les ſurprendre dans le déſordre où ils ſe ſont mis en brûlant le camp des alliés. Il fait le tour en diligence; & tous les capitaines les plus expérimentés le ſuivent.

Il attaque les Dauniens par derrière, dans un

temps où ils croyoient l'armée des alliés enveloppée dans les flammes de l'embraſement. Cette ſurpriſe les trouble ; ils tombent ſous la main de Télémaque, comme les feuilles, dans les derniers jours de l'automne, tombent des forêts, quand un fier aquilon, ramenant l'hiver, fait gémir les troncs des vieux arbres & en agite toutes les branches. La terre eſt couverte des hommes que Télémaque renverſe. De ſon dard il perce le cœur d'Iphyclès, le plus jeune des enfans d'Adraſte. Celui-ci oſa ſe préſenter contre lui au combat pour ſauver la vie de ſon père, qui penſa être ſurpris par Télémaque. Le fils d'Ulyſſe & Iphyclès étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adreſſe & de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chéris de leurs parens ; mais Iphyclès étoit comme une fleur qui s'épanouit dans un champ, & qui doit être coupée par le tranchant de la faux du moiſſonneur. Enſuite Télémaque renverſe Euphorion, le plus célèbre de tous les Lidiens venus en Etrurie : enfin ſon glaive perce Cléomènes, nouveau marié, qui avoit promis à ſon épouſe de lui porter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adraſte frémit de rage voyant la mort de ſon cher fils, celle de pluſieurs capitaines, & la victoire qui échappe de ſes mains. Phalante, preſque abbattu à ſes pieds, eſt comme une victime à demi égorgée qui ſe dérobe au couteau ſacré, & qui s'enfuit loin de l'autel. Il ne falloit plus à Adraſte qu'un moment pour achever la perte du Lacédémonien.

Phalante, noyé dans ſon ſang & dans celui des ſoldats qui combattent avec lui, entend les cris de Télémaque qui s'avance pour le ſecourir : en ce moment la vie lui eſt rendue,

un nuage qui couvroit déjà ſes yeux, ſe diſſipe. Les Dauniens, ſentant cette attaque imprévue, abandonnent Phalante pour aller repouſſer un plus dangereux ennemi. Adraſte eſt tel qu'un tigre, à qui les bergers aſſemblés arrachent la proie qu'il étoit prêt à dévorer. Télémaque le cherche dans la mêlée, & veut finir tout-à-coup la guerre en délivrant les alliés de leur implacable ennemi.

Mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulyſſe une victoire ſi prompte & ſi facile : Minerve même vouloit qu'il eût à ſouffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes. L'impie Adraſte fut donc conſervé par le père des dieux, afin que Télémaque eût le temps d'acquérir plus de gloire & plus de vertu. Un épais nuage que Jupiter aſſemb a dans les airs ſauva les Dauniens ; un tonnerre effroyable déclara la volonté des dieux : on auroit cru que les voûtes éternelles du haut olympe alloient s'écrouler ſur les têtes des foibles mortels ; les éclairs fendoient la nue de l'un à l'autre pôle, & dans le moment où ils éblouiſſoient les yeux par leur feux perçans, on retomboit dans les affreuſes ténébres de la nuit. Une pluie abondante qui tomba dans l'inſtant, ſervit encore à ſéparer les deux armées.

Adraſte profita du ſecours des dieux, ſans être touché de leur pouvoir, & mérita par cette ingratitude d'être réſervé à une plus cruelle vengeance. Il ſe hâta de faire paſſer ſes troupes entre le camp à demi brûlé & un marais qui s'étendoit juſqu'à la rivière : il le fit avec tant d'induſtrie & de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de reſſources & de préſence d'eſprit. Les alliés, animés par Télémaque, vouloient le pourſuivre ; mais à la faveur de cet orage il leur échappa, comme un oiſeau d'une

aîle

aîle légère échappe aux filets des chaſſeurs.

Les alliés ne ſongèrent plus qu'à rentrer dans leur camp, & qu'à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable : les malades & les bleſſés, manquant de force pour ſe traîner hors des tentes, n'avoient pu ſe garantir du feu ; ils paroiſſoient à demi brûlés, pouſſant vers le ciel, d'une voix plaintive & mourante, des cris douloureux. Le cœur de Télémaque en fut percé ; il ne put retenir ſes larmes ; il détourna pluſieurs fois ſes yeux, étant ſaiſi d'horreur & de compaſſion : il ne pouvoit voir ſans frémir ces corps encore vivans & dévoués à une longue & cruelle mort ; ils paroiſſoient ſemblables à la chair des victimes qu'on a brûlées ſur les autels, & dont l'odeur ſe répand de tous côtés.

Hélas ! s'écrioit Télémaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle ! Quelle fureur aveugle pouſſe les malheureux mortels ! ils ont ſi peu de jours à vivre ſur la terre ; ces jours ſont ſi miſérables : pourquoi précipiter une mort déjà ſi prochaine ? pourquoi ajouter tant de déſolations affreuſes à l'amertume dont les dieux ont rempli cette vie ſi courte ? Les hommes ſont tous frères, & ils s'entre-déchirent ; les bêtes farouches ſont moins cruelles. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tigres aux tigres ; ils n'attaquent que les animaux d'eſpèce différente ; l'homme ſeul, malgré ſa raiſon, fait ce que les animaux ſans raiſon ne firent jamais. Mais encore, pourquoi ces guerres ? N'y a-t-il pas aſſez de terre dans l'univers pour en donner à tous les hommes plus qu'il n'en peuvent cultiver ? Combien y a-t-il de terres déſertes ! le genre humain ne ſauroit les remplir. Quoi donc ! une fauſſe gloire, un vain titre de conquérant qu'un prince veut acquérir, allu-

me la guerre dans des pays immenſes ! Ainſi un ſeul homme, donné au monde par la colère des dieux, en ſacrifie brutalement tant d'autres à ſa vanité. Il faut que tout périſſe, que tout nage dans le ſang, que tout ſoit dévoré par les flammes, que ce qui échappe au fer & au feu ne puiſſe échapper à la faim encore plus cruelle, afin qu'un ſeul homme, qui ſe joue de la nature humaine entière, trouve dans cette deſtruction générale ſon plaiſir & ſa gloire ! Quelle gloire monſtrueuſe ! Peut-on trop abhorrer & trop mépriſer des hommes qui ont tellement oublié l'humanité ? Non, non : bien loin d'être des demi-dieux, ce ne ſont pas même des hommes ; ils doivent être en exécration à tous les ſiècles dont ils ont cru être admirés. Oh ! que les rois doivent bien prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent ! Elles doivent être juſtes ; ce n'eſt pas aſſez, il faut qu'elles ſoient néceſſaires pour le bien public : le ſang d'un peuple ne doit être verſé que pour ſauver ce même peuple dans les beſoins extrêmes. Mais les conſeils flatteurs, les fauſſes idées de gloire, les vaines jalouſies, l'injuſte avidité qui ſe couvre de beaux prétextes, enfin les engagemens inſenſibles, entraînent preſque toujours les rois dans des guerres où ils ſe rendent malheureux, où ils haſardent tout ſans néceſſité, & où il font autant de mal à leurs ſujets qu'à leurs ennemis. Ainſi raiſonnoit Télémaque.

Mais il ne ſe contentoit pas de déplorer les maux de la guerre ; il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes ſecourir lui-même les malades & les mourans ; il leur donnoit de l'argent & des remèdes ; il les conſoloit & les encourageoit par des diſcours pleins d'amitié, & envoyoit viſiter ceux qu'il ne pouvoit viſiter lui-même.

Parmi les Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un ſe nommoit Traumaphile & l'autre Noſophuge.

Traumaphile avoit été au ſiége de Troie avec Idoménée, & avoit appris des enfans d'Eſculape l'art divin de guérir les plaies. Il répandoit dans les bleſſures les plus profondes & les plus envenimées une liqueur odoriférante qui conſumoit les chairs mortes & corrompues, ſans avoir beſoin de faire aucune inciſion, & qui formoit promptement de nouvelles chairs, plus ſaines & plus belles que les premières.

Pour Noſophuge, il n'avoit jamais vu les enfans d'Eſculape : mais il avoit eu, par le moyen de Mérion, un livre ſacré & myſtérieux qu'Eſculape avoit donné à ſes enfans. D'ailleurs Noſophuge étoit ami des dieux ; il avoit compoſé des hymnes en l'honneur des enfans de Latone ; il offroit tous les jours le ſacrifice d'une brebis blanche & ſans tache à Apollon, par lequel il étoit ſouvent inſpiré. A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoiſſoit à ſes yeux, à la couleur de ſon teint, à la conformation de ſon corps, & à ſa reſpiration, la cauſe de ſa maladie. Tantôt il donnoit des remèdes qui faiſoient ſuer ; & il montroit, par le ſuccès des ſueurs, combien la tranſpiration, diminuée ou facilitée, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps : tantôt il donnoit, pour les maux de langueur, certains breuvages qui fortifioient peu-à-peu les parties nobles, & qui rajeuniſſoient les hommes en adouciſſant leur ſang. Mais il aſſuroit que c'étoit faute de vertu & de courage, que les hommes avoient ſi ſouvent beſoin de la médecine. C'eſt une honte, diſoit-il, pour les hommes, qu'ils aient tant de maladies ; car les bonnes mœurs produiſent la ſanté. Leur intempérance, diſoit-il encore

change en poiſons mortels, les alimens deſtinés à conſerver la vie. Les plaiſirs pris ſans modération abregent plus les jours des hommes, que les remèdes ne peuvent les prolonger. Les pauvres ſont moins ſouvent malades faute de nourriture que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flattent trop le goût, & qui font manger au-delà du beſoin, empoiſonnent au lieu de nourrir. Les remèdes ſont eux-mêmes de véritables maux qui uſent la nature, et dont il ne faut ſe ſervir que dans les preſſans beſoins. Le grand remède, qui eſt toujours innocent, & toujours d'un uſage utile, c'eſt la ſobriété, c'eſt la tempérance dans tous les plaiſirs, c'eſt la tranquillité de l'eſprit, c'eſt l'exercice du corps. Par-là on fait un ſang doux & tempéré, & on diſſipe toutes les humeurs ſuperflues. Ainſi le ſage Noſophuge étoit moins admirable par ſes remèdes, que par le régime qu'il conſeilloit pour prévenir les maux, & pour rendre les remèdes inutiles.

Ces deux hommes furent envoyés par Télémaque pour viſiter tous les malades de l'armée. Ils en guérirent beaucoup par leurs remèdes; mais ils en guérirent bien davantage par le ſoin qu'ils prirent pour les faire ſervir à propos: car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de ſobriété exacte dans leur convaleſcence. Tous les ſoldats, touchés de ces ſecours, rendoient graces aux dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l'armée des alliés.

Ce n'eſt pas un homme, diſoient-ils, c'eſt ſans doute quelque divinité bienfaiſante ſous une figure humaine. Du moins, ſi c'eſt un homme, il reſſemble moins au reſte des hommes qu'aux dieux. Il n'eſt ſur la terre que pour faire du bien; il eſt encore plus aimable par ſa douceur

& par ſa bonté, que par ſa valeur. Oh! ſi nous pouvions l'avoir pour roi! mais les dieux le réſervent pour quelque peuple plus heureux qu'ils chériſſent & chez lequel ils veulent renouveller l'âge d'or.

Télémaque, pendant qu'il alloit la nuit viſiter les quartiers du camp, par précaution contre les ruſes d'Adraſte, entendoit ces louanges, qui n'étoient point ſuſpectes de flatterie, comme celles que les flatteurs donnent ſouvent en face aux princes, ſuppoſant qu'ils n'ont ni modeſtie ni délicateſſe, & qu'il n'y a qu'à les louer ſans meſure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulyſſe ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai: il ne pouvoit ſouffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en ſecret loin de lui, & qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas inſenſible à celles-là; il ſentoit ce plaiſir ſi doux & ſi pur, que les dieux ont attaché à la ſeule vertu, & que les méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir ni croire: mais il ne s'abandonnoit point à ce plaiſir; auſſitôt revenoient en foule dans ſon eſprit toutes les fautes qu'il avoit faites: il n'oublioit point ſa hauteur naturelle & ſon indifférence pour les hommes; il avoit une honte ſecrette d'être né ſi dur, & de paroître ſi humain. Il renvoyoit à la ſage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, & qu'il ne croyoit pas mériter.

C'eſt vous, diſoit-il, ô grande déeſſe! qui m'avez donné Mentor pour m'inſtruire, pour corriger mon mauvais naturel; c'eſt vous qui me donnez la ſageſſe de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même; c'eſt vous qui retenez mes paſſions impétueuſes; c'eſt vous qui me faites ſentir le plaiſir de ſoulager les malheureux: ſans vous je ſerois haï & digne de l'être; ſans vous je ſerois des fautes irréparables; je ſerois comme un enfant, qui, ne ſentant pas

ſa foibleſſe, quitte ſa mère & tombe dès le premier pas.

Neſtor & Philoctete étoient étonnés de voir Télémaque devenu ſi doux, ſi attentif à obliger les hommes, ſi officieux, ſi ſecourable, ſi ingénieux pour prévenir tous les beſoins, ils ne ſavoient que croire; ils ne reconnoiſſoient plus en lui le même homme. Ce qui les ſurprit davantage, fut le ſoin qu'il prit des funérailles d'Hippias. Il alla lui-même retirer ſon corps ſanglant & défiguré de l'endroit où il étoit caché ſous un monceau de corps morts; il verſa ſur lui des larmes pieuſes; il dit: O grande ombre! tu le ſais maintenant combien j'ai eſtimé ta valeur. Il eſt vrai que ta fierté m'avoit irrité; mais tes défauts venoient d'une jeuneſſe ardente: je ſais combien cet âge a beſoin qu'on lui pardonne. Nous euſſions dans la ſuite été ſincérement unis: j'avois tort de mon côté. O dieux! pourquoi me le ravir avant que j'aie pu le forcer de m'aimer!

Enſuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes, puis on prépara par ſon ordre un bûcher. Les grands pins, gémiſſant ſous les coups des hâches, tombent en roulant du haut des montagnes; les chênes, ces vieux enfans de la terre qui ſembloient menacer le ciel; les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes ſont ſi vertes & ſi ornées d'un épais feuillage; les hêtres, qui font l'honneur des forêts, viennent tomber ſur le bord du fleuve Galeſe: là s'éleve avec ordre un bûcher qui reſſemble à un bâtiment régulier; la flamme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte juſqu'au ciel.

Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent & lugubre, tenant leurs piques renverſées & leurs yeux baiſſés: la douleur amere eſt peinte ſur ces viſages ſi farouches; & les larmes coulent

abondamment. Puis on voyoit venir Phérécide, vieillard moins abattu par le nombre des années que par la douleur de ſurvivre à Hippias, qu'il avoit élevé depuis ſon enfance. Il levoit vers le ciel ſes mains & ſes yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippias il refuſoit toute nourriture; le doux ſommeil n'avoit pu appeſantir ſes paupières, ni ſuspendre un moment ſa cuiſante peine: il marchoit d'un pas tremblant, ſuivant la foule, & ne ſachant où il alloit. Nulle parole ne ſortoit de ſa bouche, car ſon cœur étoit trop ſerré: c'étoit un ſilence de déſeſpoir & d'abattement; mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à-coup furieux, & il s'écria: O Hippias! Hippias! je ne te verrai plus! Hippias n'eſt plus; & je vis encore! O mon cher Hippias! c'eſt moi cruel, moi impitoyable, qui t'ai appris à mépriſer la mort! Je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, & que tu recueillerois mon dernier ſoupir: ô dieux cruels! vous prolongez ma vie pour me faire voir la mort d'Hippias! O cher enfant que j'ai nourri, & qui m'as coûté tant de ſoins, je ne te verrai plus! mais je verrai ta mère qui mourra de triſteſſe en me reprochant ta mort; je verrai ta jeune épouſe frappant ſa poitrine, arrachant ſes cheveux; & j'en ſerai cauſe! O chere ombre! appelle-moi ſur les rives du Styx; la lumiere m'eſt odieuſe: c'eſt toi ſeul mon cher Hippias que je veux revoir. Hippias! Hippias! ô mon cher Hippias! je ne vis encore que pour rendre à tes cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu, qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or & d'argent. La mort qui avoit éteint ſes yeux, n'avoit pu effacer toute ſa beauté, & les graces étoient à demi peintes ſur ſon viſage pâle. On voyoit flotter autour

de ſon cou, plus blanc ique la neige, mais penché ſur l'épaule, ſes longs cheveux noirs, plus beaux que ceux d'Atys ou de Ganymede, qui alloient être réduits en cendre: on remarquoit, dans le côté, la bleſſure profonde par où tout ſon ſang s'étoit écoulé, & qui l'avoit fait deſcendre dans le royaume ſombre de Pluton.

Télémaque, triſte & abattu, ſuivoit de près le corps, & lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le jeune fils d'Ulyſſe ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui enveloppoient le corps, ſans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias! car je n'oſe te nommer mon ami: appaiſe-toi, ô ombre qui as mérité tant de gloire! Si je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur; tu es délivré des miſères où nous ſommes encore, & tu en es ſorti par le chemin le plus glorieux. Hélas! que je ſerois heureux de finir de même! Que le Styx n'arrête point ton ombre; que les champs élyſées lui ſoient ouverts; que la renommée conſerve ton nom dans tous les ſiècles, & tes cendres repoſent en paix!

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de ſoupirs, que toute l'armée pouſſa un cri: on s'attendriſſoit ſur Hippias, dont on racontoit les grandes actions; & la douleur de ſa mort, rappellant toutes ſes bonnes qualités, faiſoit oublier les défauts qu'une jeuneſſe impétueuſe & une mauvaiſe éducation lui avoient donnés. Mais on étoit encore plus touché des ſentimens tendres de Telémaque. Eſt-ce donc là, diſoit-on, ce jeune Grec ſi fier, ſi hautain, ſi dédaigneux, ſi intraitable? le voilà devenu doux, humain, tendre. Sans doute Minerve, qui a tant aimé ſon père, l'aime auſſi; ſans doute elle lui a fait le plus précieux don que les dieux puiſſent faire aux hommes, en lui

donnant avec la ſageſſe un cœur ſenſible à l'amitié.

Le corps étoit déjà conſumé par les flammes. Télémaque lui-même arroſa de liqueur parfumée ces cendres encore fumantes ; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, & il porta cette urne à Phalante. Celui-ci étoit étendu, percé de diverſes bleſſures ; &, dans ſon extrême foibleſſe, il entrevoyoit près de lui les portes ſombres des enfers.

Déjà Traumaphile & Noſophuge, envoyés par le fils d'Ulyſſe, lui avoient donné tous les ſecours de leur art ; ils rappelloient peu-à-peu ſon ame prête à s'envoler : de nouveaux eſprits le ranimoient inſenſiblement ; une force douce & pénétrante, un baume de vie s'inſinuoit de veine en veine juſqu'au fond de ſon cœur ; une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la mort. En ce moment, la défaillance ceſſant, la douleur ſuccéda ; il commença à ſentir la perte de ſon frère, qu'il n'avoit point été juſqu'alors en état de ſentir. Hélas! diſoit-il, pourquoi prend-on de ſi grands ſoins de me faire vivre! ne vaudroit-il pas mieux mourir & ſuivre mon cher Hippias! je l'ai vu périr tout auprès de moi! O Hippias! la douceur de ma vie, mon frère, mon cher frère, tu n'es plus! je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embraſſer, ni te dire mes peines, ni te conſoler dans les tiennes! O dieux, ennemis des hommes! il n'y a plus d'Hippias pour moi! eſt-il poſſible! mais n'eſt-ce point un ſonge? non, il n'eſt que trop vrai. O Hippias! je t'ai perdu, je t'ai vu mourir ; & il faut que je vive encore autant qu'il ſera néceſſaire pour te venger ; je veux immoler à tes mânes le cruel Adraſte teint de ton ſang.

Pendant que Phalante parloit ainſi, les deux

hommes divins tâcho ent d'appaiſer ſa douleur, de peur qu'elle n'augmentât ſes maux & n'empêchât l'effet des remèdes. Tout-à-coup il apperçoit Télémaque qui ſe préſente à lui. D'abord ſon cœur fut combattu par deux paſſions contraires: il conſervoit un reſſentiment de tout ce qui s'étoit paſſé entre Télémaque & Hippias; la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce reſſentiment encore plus vif: d'un autre côté, il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conſervation de ſa vie à Télémaque qui l'avoit tiré ſanglant & à demi-mort des mains d'Adraſte. Mais quand il vit l'urne d'or où étoient renfermées les cendres ſi cheres de ſon frère Hippias, il verſa un torrent de larmes; il embraſſa d'abord Télémaque ſans pouvoir lui parler, & lui dit enfin d'une voix languiſſante entrecoupée de ſanglots:

Digne fils d'Ulyſſe, votre vertu me force à vous aimer. Je vous dois ce reſte de vie qui va s'éteindre; mais je vous dois quelque chose qui m'eſt bien plus cher: ſans vous, le corps de mon frère auroit été la proie des vautours; ſans vous, ſon ombre, privée de la ſépulture, ſeroit malheureuſement errante ſur les rives du Styx, toujours repouſſée par l'impitoyable Caron. Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï! O dieux! récompenſez-le, & délivrez-moi d'une vie ſi malheureuſe! Pour vous, ô Télémaque, rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frère, afin que rien ne manque à votre gloire.

A ces paroles Phalante demeura épuiſé & abattu d'un excès de douleur. Télémaque ſe tint auprès de lui ſans oſer lui parler, & attendant qu'il reprît ſes forces. Bientôt Phalante, revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télémaque, la baiſa pluſieurs fois, l'arroſa de ſes larmes, & dit: O cheres, ô précieuſes

cendres ! quand eſt-ce que les miennes ſeront renfermées avec vous dans cette même urne ! O ombre d'Hippias ? je te ſuis dans les enfers : Télémaque nous vengera tous deux.

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour, par les ſoins des deux hommes qui avoient la ſcience d'Eſculape. Télémaque étoit ſans ceſſe avec eux auprès du malade pour les rendre plus attentifs à avancer ſa guériſon ; & toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il ſecouroit ſon plus grand ennemi, que la valeur & la ſageſſe qu'il avoit montrées en ſauvant dans la bataille l'armée des alliés.

En même temps Télémaque ſe montroit infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre : il dormoit peu ; & ſon ſommeil étoit ſouvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit comme du jour, ou par la viſite de tous les quartiers du camp, qu'il ne faiſoit jamais deux fois de ſuite aux mêmes heures, pour mieux ſurprendre ceux qui n'étoient pas aſſez vigilans. Il revenoit ſouvent dans ſa tente couvert de ſueur & de pouſſière. Sa nourriture étoit ſimple ; il vivoit comme les ſoldats, pour leur donner l'exemple de la ſobriété & de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea néceſſaire d'arrêter les murmures des ſoldats en ſouffrant lui-même volontairement les mêmes incommodités qu'eux. Son corps, loin de s'affoiblir dans une vie ſi pénible, ſe fortifioit & s'endurciſſoit chaque jour : il commençoit à n'avoir plus ces graces ſi tendres qui ſont comme la fleur de la première jeuneſſe ; ſon teint devenoit plus brun & moins délicat ; ſes membres moins mous & plus nerveux.

*Fin du Livre dix-ſeptième,*

# LIVRE XVIII.

*Télémaque, persuadé par divers songes que son père Ulysse n'est plus sur la terre, exécute son dessein de l'aller chercher dans les enfers. Il se dérobe du camp, étant suivi de deux Crétois jusqu'à un temple près de la fameuse caverne d'Achérontia. Il s'y enfonce au travers des ténèbres, arrive au bord du Styx, & Caron le reçoit dans sa barque. Il va se présenter devant Pluton, qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher son père. Il traverse le Tartare, où il voit les tourmens que souffrent les ingrats, les parjures, les hypocrites, & sur-tout les mauvais rois.*

ADRASTE, dont les troupes avoient été considérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derrière la montagne d'Aulon pour attendre divers secours & pour tâcher de surprendre encore une fois ses ennemis : semblable à un lion affamé, qui, ayant été repoussé d'une bergerie, s'en retourne dans les sombres forêts & rentre dans sa caverne, où il aiguise ses dents & ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger les troupeaux.

Télémaque, ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à exécuter un dessein qu'il avoit conçu, & qu'il cacha à tous les chefs de l'armée. Il y avoit déjà long-temps qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des songes qui lui représentoient son père Ulysse. Cette chere image revenoit toujours sur la fin de la nuit, avant que l'aurore vînt chasser du ciel, par ses feux naissans

naiſſans, les inconſtantes étoiles, & de deſſus la terre le doux ſommeil ſuivi des ſonges voltigeans.. Tantôt il croyoit voir Ulyſſe nud dans une iſle fortunée, ſur la rive d'un fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, & environné de nymphes qui lui jettoient des habits pour ſe couvrir : tantôt il croyoit l'entendre parler dans un palais tout éclatant d'or & d'ivoire, où des hommes couronnés de fleurs l'écoutoient avec plaiſir & admiration. Souvent Ulyſſe lui apparoiſſoit tout-à-coup dans les feſtins où la joie éclatoit parmi les délices, & où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon & que les voix de toutes les muſes.

Télémaque, en s'éveillant, s'attriſtoit de ces ſonges ſi agréables. O mon père ! ô mon cher père Ulyſſe ! s'écrioit-il, les ſonges les plus affreux me ſeroient plus doux ! Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déja deſcendu dans le ſéjour des ames bienheureuſes que les dieux récompenſent de leurs vertus par une éternelle tranquillité. Je crois voir les champs élyſées. Oh ! qu'il eſt cruel de n'eſpérer plus ! Quoi donc, ô mon cher père ! je ne vous verrai jamais ! jamais je n'embraſſerai celui qui m'aimoit tant, & que je cherche avec tant de peine ! jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où ſortoit la ſageſſe ! jamais je ne baiſerai ces mains, ces cheres mains, ces mains victorieuſes, qui ont abattu tant d'ennemis ! elles ne puniront point les inſenſés amans de Pénélope, & Ithaque ne ſe relevera jamais de ſa ruine ! O dieux ennemis de mon père, vous m'envoyez ces ſonges funeſtes pour arracher toute eſpérance de mon cœur : c'eſt m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je, hélas ! je ne ſuis que

trop certain que mon père n'eſt plus. Je vais chercher ſon ombre juſques dans les enfers. Théſée y eſt bien deſcendu ; Théſée, cet impie qui vouloit outrager les divinités infernales : & moi, j'y vais, conduit par la piété. Hercule y deſcendit : je ne ſuis pas Hercule ; mais il eſt beau d'oſer l'imiter. Orphée a bien touché par le récit de ſes malheurs, le cœur de ce dieu qu'on dépeint comme inexorable : il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivans. Je ſuis plus digne de compaſſion qu'Orphée ; car ma perte eſt plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille ſemblable à tant d'autres, avec le ſage Ulyſſe admiré de toute la Grece ? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort quand on ſouffre tant dans la vie ? O Pluton ! ô Proſerpine ! j'éprouverai bientôt ſi vous êtes auſſi impitoyables qu'on le dit ! O mon père ! après avoir parcouru en vain les terres & les mers pour vous trouver, je vais voir ſi vous n'êtes point dans les ſombres demeures des morts. Si les dieux me refuſent de vous poſſéder ſur la terre & de jouir de la lumiere du ſoleil, peut-être ne me refuſeront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le royaume de la nuit.

En diſant ces paroles, Télémaque arroſoit ſon lit de ſes larmes : auſſi-tôt il ſe levoit & cherchoit par la lumière à ſoulager la douleur cuiſante que ces ſonges lui avoient cauſée ; mais c'étoit une fleche qui avoit percé ſon cœur & qu'il portoit par-tout avec lui.

Dans cette peine, il entreprit de deſcendre aux enfers par un lieu célebre qui n'étoit pas éloigné du camp : on l'appelloit Achérontia, à cauſe qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuſe, de laquelle on deſcendoit ſur les rives de l'Achéron, par lequel les dieux mêmes crai-

gnent de jurer. La ville étoit ſur un rocher, poſée comme un nid ſur le haut d'un arbre: au pied de ce rocher on trouvoit la caverne, de laquelle les timides mortels n'oſoient approcher; les bergers avoient ſoin d'en détourner leurs troupeaux. La vapeur ſoufrée du marais Stygien, qui s'exhaloit ſans ceſſe par cette ouverture, empeſtoit l'air. Tout autour il ne croiſſoit ni herbe ni fleurs; on n'y ſentoit jamais les doux zéphyrs, ni les graces naiſſantes du printemps, ni les riches dons de l'automne: la terre, aride, y languiſſoit; on y voyoit ſeulement quelques arbuſtes dépouillés & quelques cyprès funeſtes. Au loin même tout à l'entour, Cérès refuſoit aux laboureurs ſes moiſſons dorées. Bacchus ſembloit en vain y promettre ſes doux fruits: les grappes de raiſin ſe deſſéchoient au lieu de mûrir. Les naïades, triſtes, ne faiſoient point couler une onde pure; leurs flots étoient toujours amers & troubles. Les oiſeaux ne chantoient jamais dans cette terre heriſſée de ronces & d'épines, & n'y trouvoient aucun bocage pour ſe retirer: ils alloient chanter leurs amours ſous un ciel plus doux. Là on n'entendoit que le croaſſement des corbeaux & la voix lugubre des hiboux: l'herbe même y étoit amère, & les troupeaux qui la paiſſoient ne ſentoient point la douce joie qui les fait bondir. Le taureau fuyoit la géniſſe, & le berger, tout abattu, oublioit ſa muſette & ſa flûte.

De cette caverne ſortoit de tems en tems une fumée noire & épaiſſe, qui faiſoit une eſpèce de nuit au milieu du jour. Les peuples voiſins redoubloient alors leurs ſacrifices pour appaiſer les divinités infernales: mais ſouvent les hommes à la fleur de leur âge & dès leur plus tendre jeuneſſe, étoient les ſeules victimes que ces divinités cruelles prenoient plaiſir à immoler par une funeſte contagion.

C'eſt là que Télémaque réſolut de chercher le chemin de la ſombre demeure de Pluton. Minerve, qui veilloit ſans ceſſe ſur lui, & qui le couvroit de ſon égide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la prière de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui deſcend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au roi des ombres qu'il laiſſât entrer le fils d'Ulyſſe dans ſon empire.

Télémaque ſe dérobe du camp pendant la nuit; il marche à la clarté de la lune, & il invoque cette puiſſante divinité, qui, étant dans le ciel l'aſtre brillant de la nuit, & ſur la terre la chaſte Diane, eſt aux enfers la redoutable Hécate. Cette divinité écouta favorablement ſes vœux, parce que ſon cœur étoit pur, & qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à ſon père. A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'empire ſouterrain mugir. La terre trembloit ſous ſes pas; le ciel s'arma d'éclairs & de feux, qui ſembloient tomber ſur la terre. Le jeune fils d'Ulyſſe ſentit ſon cœur ému; & tout ſon corps étoit couvert d'une ſueur glacée; mais ſon courage le ſoutint: il leva les yeux & les mains au ciel. Grands dieux! s'écria-t-il, j'accepte ces préſages que je crois heureux; achevez votre ouvrage. Il dit, & redoublant ſes pas, il ſe préſenta hardiment.

Auſſi-tôt la fumée épaiſſe qui rendoit l'entrée de la caverne funeſte à tous les animaux dès qu'ils en approchoient, ſe diſſipa; l'odeur empoiſonnée ceſſa pour un peu de tems. Télémaque entra ſeul; car quel autre mortel eût oſé le ſuivre! Deux Crétois, qui l'avoient accompagné juſqu'à une certaine diſtance de la caverne, & auxquels il avoit confié ſon deſſein, demeurerent tremblans & à demi-morts aſſez loin de-là dans un temple, faiſant des vœux, & n'eſpérant plus de revoir Télémaque.

Cependant le fils d'Ulyſſe, l'épée à la main, s'enfonce dans ces ténebres horribles. Bientôt il apperçoit une foible & ſombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit ſur la terre: il remarque les ombres lègeres qui voltigent autour de lui; il les écarte avec ſon épée: enſuite il voit les triſtes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuſes & dormantes ne font que tournoyer. Il découvre ſur ce rivage une foule innombrable de morts privés de la ſépulture, qui ſe préſentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce dieu, dont la vieilleſſe éternelle eſt toujours triſte & chagrine, mais pleine de vigueur, les menace, les repouſſe, & admet d'abord dans ſa barque le jeune Grec. En entrant, Télémaque entend les gémiſſemens d'une ombre qui ne pouvoit ſe conſoler.

Quel eſt donc, lui dit-il, votre malheur? qui étiez-vous ſur la terre? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan, roi de la ſuperbe Babylone: tous les peuples de l'orient trembloient au ſeul bruit de mon nom: je me faiſois adorer par les Babyloniens dans un temple de marbre où j'étois repréſenté par une ſtatue d'or, devant laquelle on brûloit nuit & jour les plus précieux parfums de l'Éthiopie: jamais perſonne n'oſa me contredire ſans être auſſi-tôt puni: on inventoit chaque jour de nouveaux plaiſirs pour me rendre la vie plus délicieuſe. J'étois encore jeune & robuſte; hélas! que de proſpérités ne me reſtoit-il pas encore à goûter ſur le trône! mais une femme que j'aimois, & qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait ſentir que je n'étois pas dieu; elle m'a empoiſonné: je ne ſuis plus rien. On mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or; on pleura, on s'arracha les cheveux, on fit ſemblant de vouloir ſe jetter dans les flammes de mon bûcher pour mourir avec moi,

on va encore gémir au pied du ſuperbe tombeau où l'on a mis mes cendres : mais perſonne ne me regrette, ma mémoire eſt en horreur, même dans ma famille ; & ici-bas je ſouffre déjà d'horribles traitemens.

Télémaque touché de ce ſpectacle, lui dit : Etiez-vous véritablement heureux pendant votre regne ? ſentiez-vous cette douce paix ſans laquelle le cœur demeure toujours ſerré & flétri au milieu des délices ? Non, répondit le Babylonien ; je ne ſais même ce que vous voulez dire. Les ſages vantent cette paix comme l'unique bien : pour moi, je ne l'ai jamais ſentie ; mon cœur étoit ſans ceſſe agité de déſirs nouveaux, de crainte & d'eſpérance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes paſſions ; j'avois ſoin d'entretenir cette ivreſſe pour la rendre continuelle : le moindre intervalle de raiſon tranquille m'eût été trop amer. Voilà la paix dont j'ai joui ; toute autre me paroît une fable & un ſonge : voilà les biens que je regrette.

En parlant ainſi, le Babylonien pleuroit comme un homme lâche qui a été amolli par les proſpérités, & qui n'eſt point accoutumé à ſupporter conſtamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques eſclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ſes funérailles : Mercure les avoit livrés à Caron avec leur roi, & leur avoit donné une puiſſance abſolue ſur ce roi qu'ils avoient ſervi ſur la terre. Ces ombres d'eſclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan ; elles la tenoient enchaînée, & lui faiſoient les plus cruelles indignités. L'un lui diſoit : N'étions-nous pas hommes auſſi-bien que toi ? comment étois-tu aſſez inſenſé pour te croire un dieu ? & ne falloit-il pas te ſouvenir que tu étois de la race des autres hommes ? Un autre, pour lui inſulter, diſoit : Tu avois

raiſon de ne vouloir pas qu'on te prît pour un homme ; car tu étois un monſtre ſans humanité. Un autre lui diſoit : Hé bien ! où ſont maintenant tes flatteurs ? tu n'as plus rien à donner, malheureux ! tu ne peux plus faire aucun mal ; te voilà devenu eſclave de tes eſclaves mêmes : les dieux ſont lents à faire juſtice ; mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan ſe jettoit le viſage contre terre, arrachant ſes cheveux dans un excès de rage & de déſeſpoir. Mais Caron diſoit aux eſclaves : Tirez-le par ſa chaîne, relevez-le malgré lui : il n'aura pas même la conſolation de cacher ſa honte : il faut que toutes les ombres du Styx en ſoient témoins, pour juſtifier les dieux qui ont ſouffert ſi long-temps que cet impie regnât ſur la terre. Ce n'eſt encore là, ô Babylonien ! que le commencement de tes douleurs ; prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos, juge des enfers.

Pendant ce diſcours du terrible Caron, la barque touchoit déjà le rivage de l'empire de Pluton : toutes les ombres accouroient pour conſidérer cet homme vivant qui paroiſſoit au milieu de ces morts dans la barque ; mais dans le moment où Télémaque mit pied à terre, elles s'enfuirent, ſemblables aux ombres de la nuit que la moindre clarté du jour diſſipe. Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé & des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire, lui dit : Mortel chéri des dieux, puiſqu'il t'eſt donné d'entrer dans le royaume de la nuit, inacceſſible aux autres vivans, hâte-toi d'aller où les deſtins t'appellent ; vas par ce chemin ſombre au palais de Pluton que tu trouveras ſur ſon trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'eſt défendu de te découvrir le ſecret.

Auſſi-tôt Télémaque s'avance à grands pas : il voit de tous côtés voltiger les ombres, plus nombreuſes que les grains de ſable qui couvrent les rivages de la mer : & dans l'agitation de cette multitude infinie, il eſt ſaiſi d'une horreur divine, obſervant le profond ſilence de ces vaſtes lieux. Ses cheveux ſe dreſſent ſur ſa tête quand il aborde le noir ſéjour de l'impitoyable Pluton ; il ſent ſes genoux chancelans ; la voix lui manque, & c'eſt avec peine qu'il peut prononcer au dieu ces paroles : Vous voyez, ô terrible divinité, le fils du malheureux Ulyſſe ; je viens vous demander ſi mon père eſt deſcendu dans votre empire, où s'il eſt encore errant ſur la terre.

Pluton étoit ſur un trône d'ébène ; ſon viſage étoit pâle & ſévère, ſes yeux creux & étincelans, ſon front ridé & menaçant. La vue d'un homme vivant lui étoit odieuſe, comme la lumière offenſe les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne ſortir de leurs retraites que pendant la nuit. A ſon côté paroiſſoit Proſerpine qui attiroit ſeule ſes regards, & qui ſembloit un peu adoucir ſon cœur : elle jouiſſoit d'une beauté toujours nouvelle ; mais elle paroiſſoit avoir joint à ſes graces divines je ne ſais quoi de dur & de cruel de ſon époux.

Au pied du trône étoit la mort, pâle & dévorante, avec ſa faux tranchante, qu'elle aiguiſoit ſans ceſſe. Autour d'elle voloient les noirs ſoucis, les cruelles défiances, les vengeances toutes dégoutantes de ſang & couvertes de plaies ; les haines injuſtes, l'avarice qui ſe ronge elle-même, le déſeſpoir qui ſe déchire de ſes propres mains, l'ambition forcenée qui renverſe tout, la trahiſon qui veut ſe repaître de ſang, & qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits ; l'envie qui verſe ſon venin mortel autour d'elle, & qui ſe tourne en rage, dans l'impuiſſance

où elle eſt de nuire ; l'impiété qui ſe creuſe elle-même un abîme ſans fond où elle ſe précipite ſans eſpérance ; les ſpectres hideux, les fantômes qui repréſentent les morts pour épouvanter les vivans ; les ſonges affreux ; les inſomnies auſſi cruelles que les triſtes ſonges. Toutes ces images funeſtes environnoient le fier Pluton, & rempliſſoient le palais où il habite.

Il répondit à Télémaque d'une voix baſſe qui fit gémir le fond de l'Érebe : Jeune mortel, les deſtins t'on fait violer cet aſyle ſacré des ombres ; ſuis ta haute deſtinée ; je ne te dirai point où eſt ton père ; il ſuffit que tu ſois libre de le chercher. Puiſqu'il a été roi ſur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais rois ſont punis, de l'autre les champs élyſées où les bons rois ſont récompenſés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les champs élyſées qu'après avoir paſſé par le Tartare : hâte-toi d'y aller, & de ſortir de mon empire.

A l'inſtant Télémaque ſemble voler dans ces eſpaces vuides & immenſes, tant il lui tarde de ſavoir s'il verra ſon père, & de s'éloigner de la préſence horrible du tyran qui tient en crainte les vivans & les morts. Il apperçoit bientôt aſſez près de lui le noir Tartare ; il en ſortoit une fumée noire & épaiſſe, dont l'odeur empeſtée donneroit la mort, ſi elle ſe répandoit dans la demeure des vivans. Cette fumée couvroit un fleuve de feu, & de tourbillons de flammes, dont le bruit ſemblable à celui des torrens les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faiſoit qu'on ne pouvoit rien entendre diſtinctement dans ces triſtes lieux.

Télémaque, ſecrétement animé par Minerve, entre ſans crainte dans ce gouffre. D'abord il

apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus baſſes conditions, & qui étoient punis pour avoir cherché les richeſſes par des fraudes, des trahiſons & des cruautés. Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui, faiſant ſemblant d'aimer la religion, s'en étoient ſervis comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, & pour ſe jouer des hommes crédules : ces hommes, qui avoient abuſé de la vertu même, quoiqu'elle ſoit le plus grand don des dieux, étoient punis comme les plus ſcélérats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs pères & leurs mères, les épouſes qui avoient trempé leurs mains dans le ſang de leurs maris, les traîtres qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les ſermens, ſouffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers l'avoient ainſi voulu ; & voici leur raiſon : c'eſt que les hypocrites ne ſe contentent pas d'être méchans comme le reſte des impies ; ils veulent encore paſſer pour bons, & font, par leur fauſſe vertu, que les hommes n'oſent plus ſe fier à la véritable. Les dieux, dont ils ſe ſont joués, & qu'ils ont rendus mépriſables aux hommes, prennent plaiſir à employer toute leur puiſſance pour ſe venger de leur inſulte.

Auprès de ceux-ci paroiſſoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guère coupables, & que la vengeance divine pourſuit impitoyablement ; ce ſont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice ; les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu ; enfin ceux qui ont jugé témérairement des choſes ſans les connoître à fond, & qui par-là ont nui à la réputation des innocens.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'eſt celle

qui ſe commet envers les dieux. Quoi donc ! diſoit Minos, on paſſe pour un monſtre quand on manque de reconnoiſſance pour ſon père, ou pour ſon ami de qui on a reçu quelques ſecours, & on fait gloire d'être ingrat envers les dieux, de qui on tient la vie & tous les biens qu'elle renferme ! Ne leur doit-on pas ſa naiſſance plus qu'au père & à la mère de qui on eſt né ? Plus ces crimes ſont impunis & excuſés ſur la terre, plus ils ſont, dans les enfers, l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe.

Télémaque, voyant les trois juges qui étoient aſſis, qui condamnoient un homme, oſa leur demander quels étoient ſes crimes. Auſſi-tôt le condamné, prenant la parole, s'écria : Je n'ai jamais fait aucun mal ; j'ai mis tout mon plaiſir à faire du bien ; j'ai été magnifique, libéral, juſte, compatiſſant : que peut-on donc me reprocher ? Alors Minos lui dit : On ne te reproche rien à l'égard des hommes ; mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux dieux ? Quelle eſt donc cette juſtice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes, qui ne ſont rien : tu as été vertueux, mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, & non aux dieux, qui te l'avoient donnée, car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu, & te renfermer en toi-même : tu as été ta divinité. Mais les dieux, qui ont tout fait, & qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits : tu les as oubliés ; ils t'oublieront ; ils te livreront à toi-même, puiſque tu as voulu être à toi & non pas à eux. Cherche donc maintenant, ſi tu le peux, ta conſolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais ſéparé des hommes auxquels tu as voulu plaire ; te voila ſeul avec toi-même

qui étois ton idole : apprends qu'il n'y a point de véritable vertu ſans le reſpect & l'amour des dieux, à qui tout eſt dû. Ta fauſſe vertu, qui a long-temps ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue. Les hommes, ne jugeant des vices & des vertus que par ce qui les choque ou les accommode, ſont aveugles & ſur le bien & ſur le mal : ici une lumière divine renverſe tous leurs jugemens ſuperficiels ; elle condamne ſouvent ce qu'ils admirent, & juſtifient ce qu'ils condamnent.

A ces mots ce philoſophe, comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit ſe ſupporter ſoi-même. La complaiſance qu'il avoit eue autrefois à contempler ſa modération, ſon courage, & ſes inclinations généreuſes, ſe change en déſeſpoir. La vue de ſon propre cœur, ennemi des dieux, devient ſon ſupplice : il ſe voit, & ne peut ceſſer de ſe voir ; il voit la vanité des jugemens des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ſes actions. Il ſe fait une révolution univerſelle de tout ce qui eſt au-dedans de lui, comme ſi on bouleverſoit toutes ſes entrailles : il ne ſe trouve plus le même : tout appui lui manque dans ſon cœur ; ſa conſcience, dont le témoignage lui avoit été ſi doux, s'élève contre lui, & lui reproche amérement l'égarement & l'illuſion de toutes ſes vertus, qui n'ont point eu le culte de la divinité pour principe & pour fin : il eſt troublé, conſterné, plein de honte, de remords & de déſeſpoir. Les furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur ſuffit de l'avoir livré à lui-même, & que ſon propre cœur venge aſſez les dieux mépriſés. Il cherche les lieux les plus ſombres pour ſe cacher aux autres morts, ne pouvant ſe cacher à lui-même : il cherche les ténébres, & ne peut les trouver ; une lumière importune le ſuit par-tout ; par-

tout

tout les rayons perçans de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de ſuivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la ſource de ſes maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : O inſenſé ! je n'ai donc connu, ni les dieux, ni les hommes, ni moi-même ! non, je n'ai rien connu, puiſque je n'ai jamais aimé l'unique & véritable bien : tous mes pas ont été des égaremens ; ma ſageſſe n'étoit que folie ; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie & aveugle : j'étois moi-même mon idole.

Enfin Télémaque apperçut les rois qui étoient condamnés pour avoir abuſé de leur puiſſance. D'un côté une furie vengereſſe leur préſentoit un miroir, qui leur montroit toute la difformité de leurs vices : là ils regardoient & ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité groſſière & avide des plus ridicules louanges, leur dureté pour les hommes dont ils auroient dû faire la félicité, leur inſenſibilité pour la vertu, leur crainte d'entendre la vérité, leur inclination pour les hommes lâches & flatteurs, leur inapplication, leur molleſſe, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faſte & leur exceſſive magnificence fondée ſur la ruine des peuples, leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le ſang de leurs citoyens, enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes & le déſeſpoir de tant de malheureux. Ils ſe voyoient ſans ceſſe dans ce miroir ; ils ſe trouvoient plus horribles & plus monſtrueux que n'eſt la chimère vaincue par Bellérophon, ni l'hydre de Lerne abattue par Hercule, ni Cerbere même, quoiqu'il vomiſſe de ſes trois gueules béantes un ſang noir & venimeux qui eſt capable d'empeſter toute la race des mortels vivant ſur la terre.

En même tems, d'un autre côté, une autre

furie leur répétoit avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, & leur présentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flatterie les avoit dépeints : l'opposition de ces deux peintures si contraires étoit le supplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchans sont plus craints que les bons, & qu'ils exigent sans pudeur les lâches flatteries des poëtes & des orateurs de leur tems.

On les entend gémir dans ces profondes ténebres, où ils ne peuvent voir que les insultes & les dérisions qu'ils ont à souffrir : ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde. Au lieu que sur la terre ils se jouoient de la vie des hommes, & prétendoient que tout étoit fait pour les servir ; dans le Tartare ils sont livrés à tous les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude : ils servent avec douleur, & il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité ; ils sont sous les coups de ces esclaves, devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les coups des marteaux des Cyclopes quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du mont Etna.

Là, Télémaque apperçut des visages pâles, hideux & consternés. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels : ils ont horreur d'eux-mêmes, & ils ne peuvent non plus se déli rer de cette horreur que de leur propre nature : ils n'ont point besoin d'autres châtimens de leurs fautes, que leurs fautes mêmes : ils les voient sans cesse dans toute leur énormité ; elles se présentent à eux comme des spectres horribles ;

elles les pourſuivent. Pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puiſſante que celle qui les a ſéparés de leurs corps. Dans le déſeſpoir où ils ſont, ils appellent à leur ſecours une mort qui puiſſe éteindre tout ſentiment & toute connoiſſance en eux; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour ſe dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les perſécute: mais ils ſont réſervés à la vengeance qui diſtille ſur eux goutte à goutte & qui ne tarira jamais. La vérité, qu'ils ont craint de voir, fait leur ſupplice; ils la voient, & n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux: ſa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes: elle eſt comme la foudre; ſans rien détruire au-dehors, elle pénétre juſqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal dans une fournaiſe ardente, l'ame eſt comme fondue par ce feu vengeur: il ne laiſſe aucune conſiſtance, & il ne conſume rien: il diſſout juſqu'aux premiers principes de la vie, & on ne peut mourir. On eſt arraché à ſoi-même; on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un ſeul inſtant: on n'y vit plus que par la rage qu'on a contre ſoi-même, & par une perte de toute eſpérance, qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faiſoient dreſſer les cheveux de Télémaque ſur ſa téte, il vit pluſieurs des anciens rois de Lydie qui étoient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail, qui doit être inſéparable de la royauté, pour le ſoulagement des peuples.

Ces rois ſe reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un diſoit à l'autre qui avoit été ſon fils: ne vous avois-je pas recommandé ſouvent, pendant ma vieilleſſe & avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits par ma négligence? Ah! malheureux père, diſoit le fils:

c'eſt vous qui m'avez perdu ! c'eſt votre exemple qui m'a inſpiré le faſte, l'orgueil, la volupté, & la dureté pour les hommes ! En vous voyant régner avec tant de molleſſe, & entouré de lâches flatteurs, je me ſuis accoutumé à aimer la flatterie & les plaiſirs. J'ai cru que le reſte des hommes étoit à l'égard des rois ce que les chevaux & les autres bêtes de charge ſont à l'égard des hommes, c'eſt-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de ſervices & qu'ils donnent de commodités. Je l'ai cru, c'eſt vous qui me l'avez fait croire; & maintenant je ſouffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoutoient les plus affreuſes malédictions, & paroiſſoient animés de rage pour s'entre-déchirer.

Autour de ces rois voltigeoient encore, comme des hibous dans la nuit, les cruels ſoupçons, les vaines alarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs rois, la faim inſatiable des richeſſes, la fauſſe gloire toujours tyrannique, & la molleſſe lâche qui redouble tous les maux qu'on ſouffre, ſans pouvoir jamais donner de ſolides plaiſirs.

On voyoit pluſieurs de ces rois ſévèrement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour les biens qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples, qui viennent de la négligence avec laquelle on fait obſerver les loix, étoient imputés aux rois, qui ne doivent régner qu'afin que les loix régnent par leur miniſtère. On leur imputoit auſſi tous les déſordres qui viennent du faſte, du luxe, & de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent & dans la tentation de violer les loix pour acquérir du bien. Sur-tout on traitoit rigoureuſement les rois, qui, au lieu d'être bons & vigilans paſteurs des peuples, n'avoient ſongé

qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorans.

Mais ce qui conſterna davantage Télémaque, ce fut de voir dans cet abîme de ténebres & de maux, un grand nombre de rois qui avoient paſſé ſur la terre pour des rois aſſez bons: ils avoient été condamnés aux peines du Tartare pour s'être laiſſé gouverner par des hommes méchans & artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laiſſé faire par leur autorité. La plupart de ces rois n'avoient été ni bons ni méchans, tant leur foibleſſe avoit été grande; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la vérité; ils n'avoient point eu le goût de la vertu, & n'avoient point mis leur plaiſir à faire du bien.

*Fin du Livre dix-huitième.*

---

# LIVRE XIX.

*Télémaque entre dans les champs élyſées, où il eſt reconnu par Arcéſius ſon biſaïeul, qui l'aſſure qu'Ulyſſe eſt vivant, qu'il le reverra à Ithaque, & qu'il y régnera après lui. Arcéſius lui dépeint la félicité dont jouiſſent les hommes juſtes, ſurtout les bons rois qui, pendant leur vie, ont ſervi les dieux & fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernés. Il lui fait remarquer que les héros qui ont ſeulement excellé dans l'art de faire la guerre, ſont beaucoup moins heureux dans un lieu ſéparé. Il donne des inſtructions à Télemaque: puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des allies.*

LORSQUE Télémaque ſortit de ces lieux, il ſe ſentit ſoulagé, comme ſi on avoit ôté une mon-

tagne de deſſus ſa poitrine : il comprit, par ce ſoulagement, les malheurs de ceux qui y étoient renfermés ſans eſpérance d'en ſortir jamais. Il étoit effrayé de voir combien les rois étoient plus rigoureuſement tourmentés que les autres coupables. Quoi ! diſoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de pièges, tant de difficultés de connoître la vérité pour ſe défendre contre les autres & contre ſoi-même ! enfin tant de tourmens horribles dans les enfers après avoir été ſi agité, ſi envié, ſi traverſé dans une vie courte ! O inſenſé celui qui cherche à regner ! Heureux celui qui ſe borne à une condition privée & paiſible où la vertu lui eſt moins difficile !

En faiſant ces réflexions, il ſe troubloit au-dedans de lui-même : il frémit & tomba dans une conſternation qui lui fit ſentir quelque choſe du déſeſpoir de ces malheureux qu'il venoit de conſidérer. Mais à meſure qu'il s'éloignoit de ce triſte ſéjour des ténèbres, de l'horreur & du déſeſpoir, ſon courage commença peu-à-peu à renaître : il reſpiroit, & entrevoyoit déjà de loin la douce & pure lumière du ſéjour des héros.

C'eſt dans ce lieu qu'habitoient tous les bons rois qui avoient juſqu'alors gouverné ſagement les hommes : ils étoient ſéparés du reſte des juſtes. Comme les méchans princes ſouffroient dans le Tartare des ſupplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée ; auſſi les bons rois joüiſſoient dans les champs élyſées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reſte des hommes qui avoient aimé la vertu ſur la terre.

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étoient dans des bocages odoriférans, ſur des gazons toujours renaiſſans & fleuris : mille petits ruiſſeaux d'une onde pure arroſoient ces beaux lieux ;

& y faiſoient ſentir une délicieuſe fraîcheur: un nombre infini d'oiſeaux faiſoit raiſonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout enſemble les fleurs du printems qui naiſſoient ſous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne qui pendoient des arbres. Là, jamais on ne reſſentit les ardeurs de la canicule: là, jamais les noirs aquilons n'oſèrent ſouffler, ni faire ſentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre altérée de ſang, ni la cruelle envie qui mord d'une dent venimeuſe & qui porte des viperes entortillées dans ſon ſein & autour de ſes bras, ni les jalouſies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains deſirs, n'approchent jamais de cet heureux ſéjour de la paix. Le jour n'y finit point; & la nuit, avec ſes ſombres voiles, y eſt inconnue: une lumière pure & douce ſe répand autour des corps de ces hommes juſtes, & les environne de ſes rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'eſt point ſemblable à la lumière ſombre qui éclaire les yeux des miſérables mortels, & qui n'eſt que ténebres; c'eſt plutôt une gloire céleſte qu'une lumière; elle pénetre plus ſubtilement les corps les plus épais, que les rayons du ſoleil ne pénetrent le plus pur cryſtal: elle n'éblouit jamais; au contraire, elle fortifie les yeux & porte dans le fond de l'ame je ne ſais quelle ſérénité: c'eſt d'elle ſeule que les hommes bienheureux ſont nourris; elle ſort d'eux & elle y entre; elle les pénetre & s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la ſentent, ils la reſpirent; elle fait naître en eux une ſource intariſſable de paix & de joie: ils ſont plongés dans cet abîme de délices comme les poiſſons dans la mer; ils ne veulent plus rien; ils ont tout ſans rien avoir, car le goût de lumière pure appaiſe la faim de leur cœur; tous

leurs desirs sont rassasiés, & leur plénitude les éleve au-dessus de tout ce que les hommes vuides & affamés cherchent sur la terre: toutes les délices qui les environnent ne sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au-dehors; ils sont tels que les dieux qui, rassasiés de nectar & d'ambroisie, ne daigneroient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenteroit à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles: la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances mêmes qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige & de glace depuis l'origine du monde fendent les nues, seroient renversées de leurs fondemens posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourroient pas même être émus: seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivant dans le monde; mais c'est une pitié douce & paisible qui n'altere en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine, est peinte sur leur visage: mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent; c'est une joie douce, noble, pleine de majesté; c'est un goût sublime de la vérité & de la vertu qui les transporte: ils sont, sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avoit cru mort; & cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes;

jamais elle ne languit un inſtant, elle eſt toujours nouvelle pour eux: ils ont le tranſport de l'ivreſſe ſans en avoir le trouble & l'aveuglement.

Ils s'entretiennent enſemble de ce qu'ils voient & de ce qu'ils goûtent: ils foulent à leurs pieds les molles délices & les vaines grandeurs de leur ancienne condition qu'ils déplorent; ils repaſſent avec plaiſir ces triſtes mais courtes années, où ils ont eu beſoin de combattre contre eux-mêmes, & contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons; ils admirent le ſecours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne ſais quoi de divin coule ſans ceſſe au travers de leurs cœurs comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent qu'ils ſont heureux, & ſentent qu'ils le ſeront toujours. Ils chantent les louanges des dieux, & ils ne font tous enſemble qu'une ſeule voix, une ſeule penſée, un ſeul cœur: une même félicité fait comme un flux & reflux dans ces ames unies.

Dans ce raviſſement divin, les ſiecles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels; & cependant mille & mille ſiecles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle & toujours entiere. Ils régnent tous enſemble, non ſur des trônes que la main des hommes peut renverſer, mais en eux-mêmes, avec une puiſſance immuable; car ils n'ont plus beſoin d'être redoutables par une puiſſance empruntée d'un peuple vil & miſérable. Ils ne portent plus ces vains diadêmes dont l'éclat cache tant de craintes & de noirs ſoucis; les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Telémaque qui cherchoit ſon Père, & qui avoit craint de le trouver dans ces beaux lieux,

fut si saisi de ce goût de paix & de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse & qu'il s'affligeoit d'être contraint lui même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est ici, disoit-il, que la véritable vie se trouve, & la nôtre n'est qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vu tant de rois punis dans le Tartare, & d'en voir si peu dans les champs élysées; il comprit qu'il y a peu de rois assez fermes & assez courageux pour résister à leur propre puissance, & pour rejetter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi les bons rois sont très-rares; & la plupart sont si méchans, que les dieux ne seroient pas justes si, après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissoient après leur mort.

Télémaque, ne voyant point son père Ulysse parmi tous ces rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte, son grand-père. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable & plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressembloit point à celle des hommes que le poids des années accable sur la terre; on voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort: c'étoit un mêlange de tout ce que la vieillesse a de grave, avec toutes les graces de la jeunesse; car les graces renaissent même dans les vieillards les plus caducs au moment où ils sont introduits dans les champs élysées. Cet homme s'avançoit avec empressement & regardoit Télémaque avec complaisance, comme une personne qui lui étoit fort chere. Télémaque, qui ne le reconnoissoit point, étoit en peine & en suspens.

Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit ce vieillard, de ne point me reconnoître; je suis Arcésius, père de Laërte. J'avois fini mes jours

un peu avant qu'Ulyſſe, mon petit-fils, partit pour aller au ſiege de Troie ; alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice. Dès-lors j'avois conçu de toi de grandes eſpérances ; elles n'ont point été trompeuſes, puiſque je te vois deſcendu dans le royaume de Pluton pour chercher ton père, & que les dieux te ſoutiennent dans cette entrepriſe. O heureux enfant ! les dieux t'aiment & te préparent une gloire égale à celle de ton père ! O heureux moi-même de te revoir ! Ceſſe de chercher Ulyſſe en ces lieux, il vit encore ; il eſt réſervé pour relever notre maiſon dans l'iſle d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumiere, & attend que ſon fils revienne lui fermer les yeux. Ainſi les hommes paſſent comme les fleurs qui s'épanouiſſent le matin, & qui le ſoir ſont flétries & foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils ! toi-même qui jouis maintenant d'une jeuneſſe ſi vive & ſi féconde en plaiſirs, ſouviens-toi que ce bel âge n'eſt qu'une fleur qui ſera preſque auſſi-tôt ſéchée qu'écloſe ; tu te verras changé inſenſiblement : les graces riantes, les doux plaiſirs qui t'accompagnent, la force, la ſanté, la joie, s'évanouiront comme un beau ſonge ; il ne t'en reſtera qu'un triſte ſouvenir : la vieilleſſe languiſſante & ennemie des plaiſirs viendra rider ton viſage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la ſource de la joie, te dégoûter du préſent, te faire craindre l'avenir, te rendre inſenſible à tout, excepté à la douleur

Ce temps te paroît éloigné : hélas ! tu te

trompes, mon fils ; il ſe hâte, le voilà qui arrive: ce qui vient avec tant de rapidité n'eſt pas loin de toi ; & le préſent qui s'enfuit eſt déjà bien loin puiſqu'il s'anéantir dans le moment que nous parlons, & ne peut plus ſe rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, ſur le préſent ; mais ſoutiens-toi dans le ſentier rude & âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures & par l'amour de la juſtice, une place dans l'heureux ſéjour de la paix.

Tu reverras enfin bientôt ton père reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui. Mais hélas ! ô mon fils, que la royauté eſt trompeuſe ! quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat & délices ; mais de près, tout eſt épineux. Un particulier peut, ſans déshonneur, mener une vie douce & obſcure : un roi ne peut, ſans ſe deshonorer, préférer une vie douce & oiſive aux fonctions pénibles du gouvernement. Il ſe doit à tous les hommes qu'il gouverne, & il ne lui eſt jamais permis d'être à lui-même ; ſes moindres fautes ſont d'une conſéquence infinie, parce qu'elles cauſent le malheur des peuples, & quelquefois pendant pluſieurs ſiecles : il doit réprimer l'audace des méchans, ſoutenir l'innocence, diſſiper la calomnie. Ce n'eſt pas aſſez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il faſſe tous les biens poſſibles dont l'état a beſoin : ce n'eſt pas aſſez de faire le bien par ſoi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition ſi périlleuſe : arme-toi de courage contre toi-même, contre tes paſſions, & contre les flatteurs.

En diſant ces paroles, Arcéſius paroiſſoit animé d'un feu divin, & montroit à Télémaque un viſage plein de compaſſion pour les maux qui

accompagnent

accompagnent la royauté. Quand elle eſt priſe, diſoit-il, pour ſe contenter ſoi-même, c'eſt une monſtrueuſe tyrannie : quand elle eſt priſe pour remplir ſes devoirs & pour conduire un peuple innombrable comme un père conduit ſes enfans, c'eſt une ſervitude accablante qui demande un courage & une patience héroïque. Auſſi eſt-il certain que ceux qui ont régné avec une ſincère vertu, poſſèdent ici tout ce que la puiſſance des dieux peut donner pour rendre une félicité complette.

Pendant qu'Arcéſius parloit de la ſorte, ſes paroles entroient juſqu'au fond du cœur de Télémaque; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec ſon burin grave ſur l'airain les figures ineffaçables qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée poſtérité. Ces ſages paroles étoient comme une flamme ſubtile qui pénétroit dans les entrailles du jeune Télémaque; il ſe ſentoit ému & embraſé; je ne ſais quoi de divin ſembloit fondre ſon cœur au-dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même le conſumoit ſecrettement; il ne pouvoit, ni le contenir, ni le ſupporter, ni réſiſter à une ſi violente impreſſion : c'étoit un ſentiment vif & délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Enſuite Télémaque commença à reſpirer plus librement. Il reconnut dans le viſage d'Arcéſius une grande reſſemblance avec Laërte : il croyoit même ſe reſſouvenir confuſément d'avoir vu en Ulyſſe, ſon père, des traits de cette même reſſemblance, lorsqu'Ulyſſe partit pour le ſiege de Troie.

Ce reſſouvenir attendrit ſon cœur, des larmes douces & mêlées de joie coulèrent de ſes yeux. Il voulut embraſſer une perſonne ſi chère; pluſieurs fois il l'eſſaya inutilement : cette ombre

vaine échappa à ſes embraſſemens comme un ſonge trompeur ſe dérobe à l'homme qui croit en jouir ; tantôt la bouche altérée de cet homme dormant pourſuit une eau fugitive ; tantôt ſes levres s'agitent pour former des paroles que ſa langue engourdie ne peut proférer ; ſes mains s'étendent avec effort & ne prennent rien : ainſi Télémaque ne peut contenter ſa tendreſſe ; il voit Arcéſius, il l'entend, il lui parle ; il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui ſont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le ſage vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur ſiecle, la gloire & le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre de rois qui ont été dignes de l'être, & qui ont fait avec fidélité la fonction des dieux ſur la terre. Ces autres que tu vois aſſez près d'eux, mais ſéparés par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre : ce ſont des héros, à la vérité ; mais la récompenſe de leur valeur & de leurs expéditions militaires, ne peut être comparée avec celle des rois ſages, juſtes & bienfaiſans.

Parmi ces héros, tu vois Théſée, qui a le viſage un peu triſte : il a reſſenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuſe, & il eſt encore affligé d'avoir ſi injuſtement demandé à Neptune la mort cruelle de ſon fils Hippolyte : heureux s'il n'eût point été ſi prompt & ſi facile à irriter ! Tu vois auſſi Achille appuyé ſur ſa lance, à cauſe de cette bleſſure qu'il reçut au talon de la main du lâche Pâris ; & qui finit ſa vie. S'il eût été auſſi ſage, juſte & modéré qu'il étoit intrépide, les dieux lui auroient accordé un long regne ; mais ils ont eu pitié des Phthiotes & des Dolopes, ſur leſquels il devoit naturellement régner après Pélée : ils n'ont pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un

homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuſe. Les Parques ont accourci le fil de ſes jours, & il a été comme une fleur à peine écloſe, que le tranchant de la charrue coupe, & qui tombe avant la fin du jour où on l'avoit vu naître. Les dieux n'ont voulu s'en ſervir que comme des torrens & des tempêtes pour punir les hommes de leurs crimes; ils ont fait ſervir Achille à abattre les murs de Troie pour venger le parjure de Laomédon & les injuſtes amours de Pâris. Après avoir employé ainſi cet inſtrument de leurs vengeances, ils ſe ſont appaiſés, & ils ont refuſé aux larmes de Thétis de laiſſer plus long-temps ſur la terre ce jeune héros qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverſer les villes & les royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec ce viſage farouche? c'eſt Ajax, fils de Télamon & couſin d'Achille: tu n'ignores pas ſans doute quelle fut ſa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille il prétendit qu'on ne pouvoit donner ſes armes à nul autre qu'à lui; ton père ne crut pas les lui devoir céder: les Grecs jugèrent en faveur d'Ulyſſe. Ajax ſe tua de déſeſpoir; l'indignation & la fureur ſont encore peintes ſur ſon viſage. N'approche pas de lui, mon fils, car il croiroit que tu voudrois lui inſulter dans ſon malheur; & il eſt juſte de le plaindre: ne remarques-tu pas qu'il nous regarde avec peine, & qu'il entre bruſquement dans ce ſombre bocage, parce que nous lui ſommes odieux! Tu vois de cet autre côté Hector, qui eût été invincible ſi le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même temps. Mais voilà Agamemnon qui paſſe, & qui porte encore ſur lui les marques de la perfidie de Clytemneſtre. O mon fils, je frémis en penſant aux malheurs de cette famille

de l'impie Tantale. La diviſion des deux frères Atrée & Thyeſte a rempli cette maiſon d'horreur & de ſang. Hélas ! combien un crime en attire d'autres. Agamemnon, revenant à la tête des Grecs du ſiége de Troie, n'a pas eu le temps de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquiſe : telle eſt la deſtinée de preſque tous les conquérans. Tous ces hommes que tu vois ont été redoutables dans la guerre ; mais ils n'ont point été aimables & vertueux : auſſi ne ſont-ils que dans la ſeconde demeure des champs élyſées.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec juſtice, & ont aimé leurs peuples : ils ſont des amis des dieux. Pendant qu'Achille & Agamemnon, pleins de leurs querelles & de leurs combats, conſervent encore ici leurs peines & leurs défauts naturels ; pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, & qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuiſſantes & vaines ; ces rois juſtes, étant purifiés par la lumière divine dont ils ſont nourris, n'ont plus rien à déſirer pour leur bonheur. Ils regardent avec compaſſion les inquiétudes des mortels ; & les plus grandes affaires qui agitent les hommes ambitieux leur paroiſſent comme des jeux d'enfans : leurs cœurs ſont raſſaſiés de la vérité & de la vertu, qu'ils puiſent dans la ſource. Ils n'ont plus rien à ſouffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes ; plus de déſirs, plus de beſoins, plus de crainte : tout eſt fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

Conſidère, mon fils, cet ancien roi Inachus qui fonda le royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieilleſſe ſi douce & ſi majeſtueuſe : les fleurs naiſſent ſous ſes pas ; ſa démarche légère reſſemble au vol d'un oiſeau ; il tient dans ſa main une lyre d'yvoire ; & dans un tranſport éternel il chante les merveilles des dieux. Il ſort

de ſon cœur & de ſa bouche un parfum exquis ; l'harmonie de ſa lyre & de ſa voix raviroit les hommes & les dieux. Il eſt ainſi récompenſé pour avoir aimé le peuple qu'il aſſembla dans l'enceinte de ſes nouveaux murs, & auquel il donna des loix.

De l'autre côté tu peux voir, entre ces myrtes, Cécrops, égyptien, qui le premier régna dans Athènes, ville conſacrée à la ſage déeſſe dont elle porte le nom. Cécrops apportant des loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grèce la ſource des lettres & des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, & les unit par les liens de la ſociété. Il fut juſte, humain, compatiſſant : il laiſſa les peuples dans l'abondance, & ſa famille dans la médiocrité ; ne voulant point que ſes enfans euſſent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre auſſi dans cette petite vallée Ericthon, qui inventa l'uſage de l'argent pour la monnoie : il le fit en vue de faciliter le commerce entre les iſles de la Grèce ; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, diſoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richeſſes naturelles, qui ſont les véritables ; cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile & de fruits ; ayez des troupeaux innombrables qui vous nourriſſent de leur lait & qui vous couvrent de leur laine : par-là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous ſerez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux ; car la terre eſt inépuiſable, & elle augmente ſa fécondité à proportion du nombre de ſes habitans qui ont ſoin de la cultiver ; elle les paie tous libéralement de leur peine, au lieu

qu'elle ſe rend avare & ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richeſſes qui ſatisfont aux vrais beſoins de l'homme. Pour l'argent monoyé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il eſt néceſſaire ou pour les guerres inévitables qu'on a à ſoutenir au dehors, ou pour le commerce des marchandiſes néceſſaires qui manquent dans votre pays; encore ſeroit-il à ſouhaiter qu'on laiſſât tomber le commerce à l'égard de toutes les choſes qui ne ſervent qu'à entretenir le luxe, la vanité, & la molleſſe.

Le ſage Ericthon diſoit ſouvent : Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un préſent funeſte en vous donnant l'invention de la monnoie. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faſte; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir & qu'à corrompre les mœurs; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuſe ſimplicité qui fait tout le repos & toute la ſûreté de la vie; qu'enfin elle vous fera mépriſer l'agriculture, qui eſt le fondement de la vie humaine, & la ſource de tous les vrais biens : mais les dieux me ſont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin quand Ericthon apperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il ſe retira de douleur ſur une montagne ſauvage, où il vécut pauvre & éloigné des hommes juſqu'à une extrême vieilleſſe, ſans vouloir ſe mêler du gouvernement des villes.

Peu de tems après lui, on vit paroître dans la Grece le fameux Triptoleme, à qui Cérès avoit enſeigné l'art de cultiver les terres, & de les couvrir tous les ans d'une moiſſon dorée. Ce n'eſt pas que les hommes ne connuſſent déja le bled & la maniere de le multiplier en le ſemant,

mais ils ignoroient la perfection du labourage; & Triptoleme, envoyé par Cérès vint, la charrue en main, offrir les dons de la déeſſe à tous les peuples qui auroient aſſez de courage pour vaincre leur pareſſe naturelle & pour s'adonner à un travail aſſidu. Bientôt Triptoleme apprit aux Grecs à fendre la terre, à la fertiliſer en déchirant ſon ſein : bientôt les moiſſonneurs ardens & infatigables firent tomber ſous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épis qui couvroient les campagnes. Les peuples même ſauvages & farouches, qui couroient épars ça & là dans les forêts d'Epire & d'Etolie pour ſe nourrir de glands, adoucirent leurs mœurs & ſe ſoumirent à des loix quand ils eurent appris à faire croître des moiſſons & à ſe nourrir de pain.

Triptoleme fit ſentir aux Grecs le plaiſir qu'il y a à ne devoir ſes richeſſes qu'à ſon travail, & à trouver dans ſon champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode & heureuſe. Cette abondance ſi ſimple & ſi innocente qui eſt attachée à l'agriculture, les fit ſouvenir des ſages conſeils d'Ericthon; & ils mépriſerent l'argent & toutes les richeſſes artificielles, qui ne ſont richeſſes que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaiſirs dangereux, & qui les détournent du travail, où ils trouveroient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile & bien cultivé eſt le vrai tréſor d'une famille aſſez ſage pour vouloir vivre frugalement comme ſes pères ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurés fermes dans ces maximes ſi propres à les rendre puiſſans, libres, heureux, & dignes de l'être par une ſolide vertu! Mais, hélas! ils commencent à admirer les fauſſes richeſſes, ils négligent peu à peu

les vraies, & ils dégénerent de cette merveilleuſe ſimplicité.

O mon fils! tu régneras un jour : alors ſouviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de ſoulager ceux qui s'y appliquent, & de ne point ſouffrir que les hommes vivent ni oiſifs ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe & la molleſſe. Ces deux hommes, qui ont été ſi ſages ſur la terre, ſont ici chéris des dieux. Remarque, mon fils, que leur gloire ſurpaſſe autant celle d'Achille & des autres héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printems eſt au-deſſus de l'hiver glacé, & que la lumière du ſoleil eſt plus éclatante que celle de la lune.

Pendant qu'Arcéſius parloit de la ſorte, il apperçut que Télémaque avoit toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriers, & d'un ruiſſeau bordé de violettes, de roſes, de lis & de pluſieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs reſſembloient à celles d'Iris quand elle deſcend du ciel ſur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des dieux. C'étoit le grand roi Séſoſtris que Télémaque reconnut dans ce beau lieu ; il étoit mille fois plus majeſtueux qu'il ne l'avoit jamais été ſur ſon trône d'Egypte. Des rayons d'une lumière douce ſortoient de ſes yeux, & ceux de Télémaque en étoient éblouis. A le voir, on eût cru qu'il étoit enivré de nectar, tant l'eſprit divin l'avoit mis dans un tranſport au-deſſus de la raiſon humaine, pour récompenſer ſes vertus.

Télémaque dit à Arcéſius : Je reconnois, ô mon père, Séſoſtris, ce ſage roi d'Egypte, que j'y ai vu il n'y a pas long-tems!

Le voilà, répondit Arcéſius ; & tu vois par ſon exemple, combien les dieux ſont magnifiques à récompenſer les bons rois ; mais il faut que

tu ſaches que toute cette félicité n'eſt rien en comparaiſon de celle qui lui étoit deſtinée, ſi une trop grande proſpérité ne lui eût fait oublier les règles de la modération & de la juſtice. La paſſion de rabaiſſer l'orgueil & l'inſolence des Tyriens, l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le deſir d'en faire d'autres; il ſe laiſſa ſéduire par la vaine gloire des conquérans; il ſubjugua, ou, pour mieux dire, il ravagea toute l'Aſie. A ſon retour en Egypte, il trouva que ſon frère s'étoit emparé de la royauté, & avoit altéré, par un gouvernement injuſte, les meilleures loix du pays. Ainſi ſes grandes conquêtes ne ſervirent qu'à troubler ſon royaume. Mais ce qui le rendit inexcuſable, c'eſt qu'il fut enivré de ſa gloire: il fit atteler à un char les plus ſuperbes d'entre les rois qu'il avoit vaincus. Dans la ſuite, il reconnut ſa faute, & eut honte d'avoir été ſi inhumain. Tel fut le fruit de ſes victoires. Voilà ce que les conquérans font contre leurs états & contre eux-mêmes, en voulant uſurper ceux de leurs voiſins. Voilà ce qui fit déchoir un roi d'ailleurs ſi juſte & ſi bienfaiſant; & c'eſt ce qui diminue la gloire que les dieux lui avoient préparée.

Ne vois-tu pas cet autre, ô mon fils! dont la bleſſure paroît ſi éclatante? C'eſt un roi de Carie, nommé Dioclides, qui ſe dévoua pour ſon peuple dans une bataille, parce que l'oracle avoit dit que, dans la guerre des Cariens & des Lyciens, la nation dont le roi périroit ſeroit victorieuſe.

Conſidere cet autre; c'eſt un ſage légiſlateur, qui, ayant donné à ſa nation des loix propres à les rendre bons & heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ces loix pendant ſon abſence: après quoi il partit, s'exila lui-même de ſa patrie, & mourut pauvre dans une terre

étrangère, pour obliger ſon peuple, par ſon ſerment, à garder à jamais des loix ſi utiles.

Cet autre que tu vois eſt Eunéſyme, roi des Pyliens, & un des ancêtres du ſage Neſtor. Dans une peſte qui ravageoit la terre, & qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Achéron, il demanda aux dieux d'appaiſer leur colère, en payant par ſa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les dieux l'exaucèrent, & lui firent trouver ici la vraie royauté, dont toutes celles de la terre ne ſont que de vaines ombres.

Ce vieillard que tu vois couronné de fleurs eſt le fameux Bélus: il régna en Egypte, & il épouſa Anchinoé fille du dieu Nilus, qui cache la ſource de ſes eaux, & qui enrichit les terres qu'il arroſe par ſes inondations. Il eut deux fils; Danaüs, dont tu ſais l'hiſtoire; & Egyptus, qui donna ſon nom à ce beau royaume. Bélus ſe croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit ſon peuple & par l'amour de ſes ſujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pu leur impoſer.

Ces hommes, que tu crois morts, vivent, mon fils; & c'eſt la vie qu'on traîne miſérablement ſur la terre, qui n'eſt qu'une mort: les noms ſeulement ſont changés. Plaiſe aux dieux de te rendre aſſez bon pour mériter cette vie heureuſe, que rien ne peut plus finir ni troubler! Hâte-toi, il en eſt tems, d'aller chercher ton père. Avant que de le trouver, hélas! que tu verras répandre de ſang! mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Heſpérie! ſouviens-toi du ſage Mentor: pourvu que tu les ſuives, ton nom ſera grand parmi tous les peuples & dans tous les ſiècles.

Il dit; & auſſi-tôt il conduiſit Télémaque vers la porte d'ivoire, par où l'on peut ſortir du ténébreux empire de Pluton. Télémaque, les

larmes aux yeux, le quitta ſans pouvoir l'embraſſer ; & ſortant de ces ſombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des alliés, après avoir rejoint ſur le chemin les deux jeunes Crétois qui l'avoient accompagné juſqu'auprès de la caverne, & qui n'eſpéroient plus de le revoir.

*Fin du livre dix-neuvième.*

# LIVRE XX.

*Dans une aſſemblée des chefs, Télémaque fait prévaloir ſon avis pour ne pas ſurprendre Vénuſe, laiſſée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens. Il fait voir ſa ſageſſe à l'occaſion des deux transfuges, dont l'un nommé Acante, avoit entrepris de l'empoiſonner ; l'autre, nommé Dioſcore, offroit aux alliés la tête d'Adraſte. Dans le combat qui s'engage enſuite, Télémaque porte la mort par-tout où il va pour trouver Adraſte ; & ce roi, qui le cherche auſſi, rencontre & tue Piſiſtrate, fils de Neſtor. Philoctète ſurvient ; & dans le tems où il va percer Adraſte, il eſt bleſſé lui-même, & obligé de ſe retirer du combat. Télémaque court aux cris de ſes alliés, dont Adraſte fait un carnage horrible. Il combat cet ennemi & lui donne la vie à des conditions qu'il lui impoſe. Adraſte relevé, veut ſurprendre Télémaque ; celui-ci le ſaiſit une ſeconde fois, & lui ôte la vie.*

CEPENDANT les chefs de l'armée s'aſſemblerent pour délibérer s'il falloit s'emparer de Vénuſe. C'étoit une ville forte qu'Adraſte avoit autrefois

uſurpée ſur ſes voiſins, les Apuliens Peucettes. Ceux-ci étoient entrés contre lui dans la ligue pour demander juſtice ſur cette invaſion. Adraſte, pour les appaiſer, avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens; mais il avoit corrompu par argent, & la garniſon Lucanienne, & celui qui la commandoit : de manière que les Lucaniens avoient moins d'autorité effective que lui dans Vénuſe, & les Apuliens, qui avoient conſenti que la garniſon Lucanienne gardât Vénuſe, avoient été trompés dans cette négociation.

Un citoyen de Vénuſe, nommé Démophante, avoit offert ſecrétement aux alliés de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adraſte avoit mis toutes ſes proviſions de guerre & de bouche dans un château voiſin de Vénuſe, qui ne pouvoit ſe défendre ſi Vénuſe étoit priſe. Philoctète & Neſtor avoient déjà opiné qu'il falloit profiter d'une ſi heureuſe occaſion. Tous les chefs, entraînés par leur autorité, & éblouis par l'utilité d'une ſi facile entrepriſe, applaudiſſoient à ce ſentiment: mais Télémaque à ſon retour, fit ſes derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que ſi jamais un homme a mérité d'être ſurpris & trompé, c'eſt Adraſte, lui qui a ſi ſouvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en ſurprenant Vénuſe vous ne feriez que vous mettre en poſſeſſion d'une ville qui vous appartient, puiſqu'elle eſt aux Apuliens, qui ſont un des peuples de votre ligue. J'avoue. que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raiſon, qu'Adraſte, qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le commandant & la garniſon, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprends, comme vous, que ſi vous preniez Vénuſe, vous

vous ſeriez dès le lendemain maîtres du château où ſont tous les préparatifs de guerre qu'Adraſte y a aſſemblés, & qu'ainſi vous finiriez en deux jours cette guerre ſi formidable. Mais ne vaut-il pas mieux périr, que de vaincre par de tels moyens? Faut-il repouſſer la fraude par la fraude? Sera-t-il dit que tant de rois ligués pour punir l'impie Adraſte de ſes tromperies, ſeront trompeurs comme lui? S'il nous eſt permis de faire comme Adraſte, il n'eſt pas coupable, & nous avons tort de vouloir le punir. Quoi! l'Heſpérie entière, ſoutenue de tant de colonies grecques & des héros revenus du ſiège de Troie, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie & les parjures d'Adraſte, que la perfidie & le parjure?

Vous avez juré, par les choſes les plus ſacrées, que vous laiſſeriez Vénuſe en dépôt dans les mains des Lucaniens. La garniſon Lucanienne, dites-vous, eſt corrompue par l'argent d'Adraſte; je le crois comme vous: mais cette garniſon eſt toujours à la ſolde des Lucaniens; elle n'a point refuſé de leur obéir; elle a gardé au moins en apparence, la neutralité. Adraſte ni les ſiens ne ſont jamais entrés dans Vénuſe: le traité ſubſiſte; votre ſerment n'eſt pas oublié des dieux. Ne gardera-t-on les paroles données, que quand on manquera de prétextes plauſibles pour les violer? Ne ſera-t-on fidèle & religieux pour les ſermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant ſa foi? Si l'amour de la vertu & la crainte des dieux ne vous touchent plus, au moins ſoyez touchés de votre reputation & de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole, & de violer votre ſerment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie! Quel voiſin

ne ſera pas contraint de craindre tout de vous, & de vous déteſter ? Qui pourra déſormais, dans les néceſſités les plus preſſantes, ſe fier à vous ? Quelle ſûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être ſinceres, & qu'il vous importera de perſuader à vos voiſins votre ſincérité ? Sera-ce un traité ſolemnel ? vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un ſerment ? eh ! ne ſaura-t-on pas que vous comptez les dieux pour rien quand vous eſpérez tirer du parjure quelque avantage ? La paix n'aura donc pas plus de ſûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous ſera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée : vous ſerez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voiſins : toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité & de la confiance vous deviendront impoſſibles : vous n'aurez plus de reſſource pour faire croire ce que vous promettrez.

Voici, ajouta Télémaque, un motif encore plus preſſant qui doit vous frapper, s'il vous reſte quelque ſentiment de probité & quelque prévoyance ſur vos intérêts, c'eſt qu'une conduite ſi trompeuſe attaque par le dedans toute votre ligue, & va la ruiner ; votre parjure va faire triompher Adraſte.

A ces paroles toute l'aſſemblée émue lui demanda comment il oſoit dire qu'une action, qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruiner.

Comment leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, ſi une fois vous rompez l'unique lien de la ſociété & de la confiance qui eſt la bonne foi ? Après que vous aurez poſé pour maxime qu'on peut violer les règles de la probité & de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra ſe fier à un

autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole & à le tromper? Où en ſerez-vous? quel eſt celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de ſon voiſin par les ſiens? Que devient une ligue de tant de peuples, lorſqu'ils ſont convenus entr'eux, par une délibération commune, qu'il eſt permis de ſurprendre ſon voiſin, & de violer la foi donnée? Quelle ſera votre défiance mutuelle, votre diviſion, votre ardeur à vous détruire les uns les autres! Adraſte n'aura plus beſoin de vous attaquer; vous vous déchirerez aſſez vous-mêmes; vous juſtifierez ſes perfidies.

O rois ſages & magnanimes! ô vous qui commandez avec tant d'expérience ſur des peuples innombrables, ne dédaignez pas d'écouter les conſeils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuſes extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes; il faudroit vous relever par votre vigilance & par les efforts de votre vertu; car le vrai courage ne ſe laiſſe jamais abattre. Mais ſi vous aviez une fois rompu la barrière de l'honneur & de la bonne foi, cette perte eſt irréparable; vous ne pourriez plus ni rétablir la confiance néceſſaire au ſuccès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes au principe de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriſer. Que craignez-vous? N'avez-vous pas aſſez de courage pour vaincre ſans tromper? Votre vertu, jointe aux forces de tant de peuples, ne vous ſuffit-elle pas? Combattons, mourons s'il le faut, plutôt que de vaincre ſi indignement. Adraſte, l'impie Adraſte, eſt dans nos mains, pourvu que nous ayons horreur d'imiter ſa lâcheté & ſa mauvaiſe foi.

Lorſque Télémaque acheva ce diſcours, il ſentit que la douce perſuaſion avoit coulé de

ſes levres, & avoit paſſé juſqu'au fond des cœurs. Il remarqua un profond ſilence dans l'aſſemblée; chacun penſoit, non à lui ni aux graces de ſes paroles, mais à la force de la vérité qui ſe faiſoit ſentir dans la ſuite de ſon raiſonnement: l'étonnement étoit peint ſur les viſages. Enfin on entendit un murmure ſourd qui ſe répandoit peu-à-peu dans l'aſſemblée: les uns regardoient les autres, & n'oſoient parler les premiers; on attendoit que les chefs de l'armée ſe déclaraſſent, & chacun avoit de la peine à retenir ſes ſentimens. Enfin le grave Neſtor prononça ces paroles:

Digne fils d'Ulyſſe, les dieux vous ont fait parler; & Minerve, qui a tant de fois inſpiré votre père, a mis dans votre cœur le conſeil ſage & généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeuneſſe; je ne conſidére que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu: ſans elle les plus grands avantages ſont de vraies pertes: ſans elle on s'attire bientôt la vengeance de ſes ennemis, la défiance de ſes alliés, l'horreur de tous les gens de bien, & la juſte colère des dieux. Laiſſons donc Vénuſe entre les mains des Lucaniens, & ne ſongeons plus qu'à vaincre Adraſte par notre courage.

Il dit: & toute l'aſſemblée applaudit à ſes ſages paroles; mais, en applaudiſſant, chacun étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulyſſe, & on croyoit voir reluire en lui la ſageſſe de Minerve qui l'inſpiroit.

Il s'éleva bientôt une autre queſtion dans le conſeil des rois, où il n'acquit pas moins de gloire. Adraſte, toujours cruel & perfide, envoya dans le camp un transfuge nommé Acante, qui devoit empoiſoner les plus illuſtres chefs de l'armée: ſur-tout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque, qui étoit

déjà la terreur des Dauniens. Télémaque, qui avoit trop de courage & de candeur pour être enclin à la défiance, reçut sans peine & avec amitié ce malheureux, qui avoit vu Ulysse en Sicile, & qui lui racontoit les aventures de ce héros. Il le nourrissoit, & tâchoit de le consoler dans son malheur; car Acante se plaignoit d'avoir été trompé & traité indignement par Adraste. Mais c'étoit nourrir & réchauffer dans son sein une vipere venimeuse toute prête à faire une blessure mortelle.

On surprit un autre transfuge, nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraste pour lui apprendre l'état du camp des alliés, & pour lui assurer qu'il empoisonneroit le lendemain les principaux rois avec Télémaque dans un festin que celui-ci devoit lui donner. Arion pris, avoua sa trahison. On soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons amis : mais Acante, profondément dissimulé & intrépide, se défendoit avec tant d'art, qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Plusieurs des rois furent d'avis qu'il falloit, dans le doute, sacrifier Acante à la sûreté publique. Il faut, disoient-ils, le faire mourir : la vie d'un seul homme n'est rien quand il s'agit d'assurer celle de tant de rois. Qu'importe qu'un innocent périsse, quand il s'agit de conserver ceux qui représentent les dieux au milieu des hommes ?

Quelle maxime inhumaine ! quelle politique barbare ! répondit Télémaque. Quoi ! vous êtes si prodigues du sang humain, ô vous qui êtes établis les pasteurs des hommes, & qui ne commandez sur eux que pour les conserver, comme un pasteur conserve son troupeau : vous êtes donc des loups cruels, & non pas des pasteurs;

du moins vous n'êtes paſteurs que pour tondre & pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous, on eſt coupable dès qu'on eſt accuſé ; un ſoupçon mérite la mort : les innocens ſont à la merci des envieux & des calomniateurs ; & à meſure que la défiance tyrannique croîtra dans vos cœurs, il faudra auſſi égorger plus de victimes.

Télémaque diſoit ces paroles avec une autorité & une véhémence qui entraînoient les cœurs, & qui couvroient de honte les auteurs d'un ſi lâche conſeil. Enſuite ſe radouciſſant, il leur dit : Pour moi, je n'aime pas aſſez la vie pour vouloir vivre à ce prix ; j'aime mieux qu'Acante ſoit méchant que ſi je l'étois, & qu'il m'arrache la vie par une trahiſon, que ſi, dans le doute, je le faiſois moi-même périr injuſtement. Mais écoutez, ô vous qui, étant établis rois, c'eſt-à-dire, juges des peuples, devez ſavoir juger les hommes avec juſtice, prudence & modération ; laiſſez-moi interroger Acante en votre préſence.

Auſſi-tôt il interroge cet homme ſur ſon commerce avec Arion ; il le preſſe ſur une infinité de circonſtances. Il fait ſemblant pluſieurs fois de le renvoyer à Adraſte comme un transfuge digne d'être puni, pour obſerver s'il auroit peur d'être ainſi renvoyé, ou non : mais le viſage & la voix d'Acante demeurerent tranquilles. Enfin, ne pouvant tirer la vérité du fond de ſon cœur, il lui dit : Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adraſte. A cette demande de ſon anneau, Acante pâlit, il fut embarraſſé. Télémaque dont les yeux étoient toujours attachés ſur lui, l'apperçut : il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adraſte par les mains d'un Lucanien, nommé Polytrope, que vous connoiſſez, & qui paroîtra y aller ſecrettement de votre part. Si nous pouvons dé-

couvrir par cette voie votre intelligence avec Adraſte, on vous fera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels : ſi au contraire vous avouez dès-à-préſent votre faute, on vous la pardonnera, & on ſe contentera de vous envoyer dans une isle de la mer où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout; & Télémaque obtint des rois qu'on lui donneroit la vie, parce qu'il la lui avoit promiſe. On l'envoya dans une des isles Echinades, où il vécut en paix.

Peu de temps après, un Daunien d'une naiſſance obſcure, mais d'un eſprit violent & hardi, nommé Dioſcore, vint la nuit dans le camp des alliés leur offrir d'égorger dans ſa tente le roi Adraſte. Il le pouvoit ; car on eſt maître de la vie des autres quand on ne compte plus pour rien la ſienne. Cet homme ne reſpiroit que la vengeance, parce qu'Adraſte lui avoit enlevé ſa femme qu'il aimoit éperdument, & qui étoit égale en beauté à Vénus même. Il étoit réſolu ou de faire périr Adraſte & de reprendre ſa femme, ou de périr lui-même. Il avoit des intelligences ſecrettes pour entrer la nuit dans la tente du roi, & pour être favoriſé dans cette entrepriſe par pluſieurs capitaines Dauniens : mais il croyoit avoir beſoin que les rois alliés attaquaſſent en même temps le camp d'Adraſte, afin que dans ce trouble il pût plus facilement ſe ſauver & enlever ſa femme. Il étoit content de périr s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le roi.

Auſſi-tôt que Dioſcore eut expliqué aux rois ſon deſſein, tout le monde ſe tourna vers Télémaque, comme pour lui demander une déciſion.

Les dieux, répondit-il, qui nous ont préſervés des traîtres, nous défendent de nous en ſervir;

Quand même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison, notre seul intérêt suffiroit pour la rejetter : dès que nous l'aurons autorisée par notre exemple, nous mériterons qu'elle se tourne contre nous ; dès ce moment qui d'entre nous sera en sûreté ? Adraste pourra bien éviter le coup qui le menace, & le faire retomber sur les rois alliés : la guerre ne sera plus une guerre ; la sagesse et la vertu ne seront d'aucun usage ; on ne verra plus que perfidie, trahison & assassinats. Nous en ressentirons nous-mêmes les funestes suites ; & nous le mériterons, puisque nous aurons autorisé le plus grand des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adraste. J'avoue que ce roi ne le mérite pas ; mais toute l'Hespérie & toute la Grece, qui ont les yeux sur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimés. Nous nous devons à nous-mêmes, enfin nous devons aux dieux justes, cette horreur de la perfidie.

Aussi-tôt on envoya Dioscore à Adraste, qui frémit du péril où il avoit été, & qui ne pouvoit assez s'étonner de la générosité de ses ennemis ; car les méchans ne peuvent comprendre la pure vertu. Adraste admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, & n'osoit le louer. Cette action noble des alliés rappelloit un honteux souvenir de toutes ses tromperies & de toutes ses cruautés. Il cherchoit à rabaisser la générosité de ses ennemis, & étoit honteux de paroître ingrat, pendant qu'il leur devoit la vie : mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher. Adraste, qui vit que la réputation des alliés augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit pressé de faire contre eux quelque action éclatante : comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher

de remporter quelque grand avantage ſur eux par les armes, & il ſe hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'aurore ouvroit au ſoleil les portes de l'orient, dans un chemin ſemé de roſes, que le jeune Télémaque, prévenant par ſes ſoins la vigilance des plus vieux capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux ſommeil, & mit en mouvement tous les officiers. Son caſque, couvert de crins flottans, brilloit déjà ſur ſa tête, & ſa cuiraſſe ſur ſon dos éblouiſſoit les yeux de toute l'armée: l'ouvrage de Vulcain avoit, outre ſa beauté naturelle, l'éclat de l'égide qui y étoit cachée. Il tenoit ſa lance d'une main, de l'autre il montroit les divers poſtes qu'il falloit occuper.

Minerve avoit mis dans ſes yeux un feu divin, & ſur ſon viſage une majeſté fière qui promettoit déjà la victoire. Il marchoit; & tous les rois, oubliant leur âge & leur dignité, ſe ſentoient entraînés par une force ſupérieure qui leur faiſoit ſuivre ſes pas. La foible jalouſie ne peut plus entrer dans les cœurs: tout céde à celui que Minerve conduit inviſiblement par la main. Son action n'avoit rien d'impétueux ni de précipité: il étoit doux, tranquille, patient, toujours prêt à écouter les autres & à profiter de leurs conſeils, mais actif, prévoyant, attentif aux beſoins les plus éloignés, arrangeant toutes choſes à propos, ne s'embarraſſant de rien, & n'embarraſſant point les autres, excuſant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultés, ne demandant jamais rien de trop à perſonne, inſpirant par-tout la liberté & la confiance.

Donnoit-il un ordre; c'étoit dans les termes les plus ſimples & les plus clairs: il le répétoit pour mieux inſtruire celui qui devoit l'exécuter. Il voyoit dans ſes yeux s'il l'avoit bien compris:

il lui faiſoit enſuite expliquer familierement comment il avoit compris ſes paroles, & le principal but de ſon entrepriſe. Quand il avoit ainſi éprouvé le bon ſens de celui qu'il envoyoit, & qu'il l'avoit fait entrer dans ſes vues, il ne le faiſoit partir qu'après lui avoir donné quelques marques d'eſtime & de confiance pour l'encourager. Ainſi tous ceux qu'il envoyoit étoient pleins d'ardeur pour lui plaire & pour réuſſir: mais ils n'étoient point gênés par la crainte qu'il leur imputeroit les mauvais ſuccès; car il excuſoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaiſe volonté.

L'horiſon paroiſſoit rouge & enflammé par les premiers rayons du ſoleil, & la mer étoit pleine des feux du jour naiſſant: toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux & de charriots en mouvement; c'étoit un bruit confus, ſemblable à celui des flots en courroux quand Neptune excite au fond de ſes abîmes les noires tempêtes. Ainſi Mars commençoit, par le bruit des armes & par l'appareil frémiſſant de la guerre, à ſemer la rage dans tous les cœurs. La campagne étoit pleine de piques hériſſées ſemblables aux épis qui couvrent les ſillons fertiles dans le tems des moiſſons. Déjà s'élevoit un nuage de pouſſière qui déroboit peu-à-peu aux yeux des hommes la terre & le ciel. La confuſion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable mort, s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient jettés, que Télémaque, levant les yeux & les mains vers le ciel prononça ces paroles:

O Jupiter, père des dieux & des hommes, vous voyez de notre côté la juſtice & la paix que nous n'avons point eu honte de rechercher. C'eſt à regret que nous combattons; nous voudrions épargner le ſang des hommes: nous ne

haïssons point cet ennemi même, quoiqu'il soit cruel, perfide & sacrilege. Voyez, & décidez entre lui & nous: s'il faut mourir nos vies sont dans vos mains; s'il faut délivrer l'Hesperie & abattre le tyran, ce sera votre puissance & la sagesse de Minerve votre fille qui nous donneront la victoire; la gloire vous en sera due. C'est vous qui, la balance en main, réglez le sort des combats: nous combattons pour vous; & puisque vous êtes juste, Adraste est plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cause est victorieuse, avant la fin du jour le sang d'une hécatombe entière ruissellera sur vos autels.

Il dit, & à l'instant, il pousse ses coursiers fougueux & écumans dans les rangs les plus pressés des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre, Locrien, couvert d'une peau de lion qu'il avoit tué dans la Cilicie pendant qu'il y avoit voyagé: il étoit armé, comme Hercule, d'une massue énorme; sa taille & sa force le rendoient semblable aux géans. Dès qu'il vit Télémaque, il mépriſa sa jeunesse & la beauté de son visage. C'est bien à toi, dit-il, jeune efféminé, à nous disputer la gloire des combats! va, enfant, va parmi les ombres chercher ton père. En disant ces paroles, il leve sa massue noueuse, pesante, armée de pointes de fer; elle paroît comme un mât de navire; chacun craint le coup de sa chûte. Elle menace la tête du fils d'Ulysse: mais il se détourne du coup, & se lance sur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La massue, en tombant, brise une roue d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Périandre à la gorge; le sang qui coule à gros bouillons de sa large plaie étouffe sa voix: ses chevaux fougueux, ne sentant plus sa main défaillante, & les rênes flottant sur

leur cou, l'emportent çà & là : il tombe de deſſus ſon char, les yeux fermés à la lumière, & la pâle mort étant déjà peinte ſur ſon viſage défiguré. Télémaque eut pitié de lui ; il donna auſſi-tôt ſon corps à ſes domeſtiques, & garda comme une marque de ſa victoire la peau du lion avec ſa maſſue.

Enſuite il cherche Adraſte dans la mêlée, mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combattans : Hilée, qui avoit attelé à ſon char deux courſiers ſemblables à ceux du ſoleil, & nourris dans les vaſtes prairies qu'arroſe l'Aufide : Démoléon, qui, dans la Sicile avoit autrefois preſque égalé Eryx dans les combats du ceſte : Crantor, qui avoit été hôte & ami d'Hercule lorſque ce fils de Jupiter, paſſant par l'Heſpérie, y ôta la vie à l'infâme Cacus : Ménécrate, qui reſſembloit, diſoit-on, à Pollux, dans la lutte : Hipocoon, Salapien, qui imitoit l'adreſſe & la bonne grace de Caſtor pour mener un cheval : le fameux chaſſeur Eurymede, toujours teint du ſang des ours & des ſangliers qu'il tuoit dans les ſommets couverts de neige du froid Appenin, qui avoit été, diſoit-on, ſi cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des flèches : Nicoſtrate, vainqueur d'un géant qui vomiſſoit le feu dans les rochers du mont Gargan : Eléanthe, qui devoit épouſer la jeune Pholoé, fille du fleuve Liris. Elle avoit été promiſe par ſon père à celui qui la délivreroit d'un ſerpent aîlé qui étoit né ſur les bords du fleuve, & qui devoit la dévorer dans peu de jours, ſuivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme par un excès d'amour, ſe dévoua pour tuer le monſtre ; il réuſſit : mais il ne put goûter le fruit de ſa victoire ; & pendant que Pholoé, ſe préparant à un doux hyménée, attendoit impatiemment Eléanthe, elle

apprit

apprit qu'il avoit ſuivi Adraſte dans les combats, & que la Parque avoit tranché cruellement ſes jours. Elle remplit de ſes gémiſſemens les bois & les montagnes qui ſont auprès du fleuve, elle noya ſes yeux de larmes, arracha ſes beaux cheveux ; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, & accuſa le ciel d'injuſtice. Comme elle ne ceſſoit de pleurer nuit & jour, les dieux, touchés de ſes regrets, & par les prières du fleuve, mirent fin à ſa douleur. A force de verſer des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine, qui, coulant dans le ſein du fleuve, va joindre ſes eaux à celles du dieu ſon père : mais l'eau de cette fontaine eſt encore amère ; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, & ſur ſes triſtes bords on ne trouve d'autre ombrage que celui des cyprès.

Cependant Adraſte, qui apprit que Télémaque répandoit de tous côtés la terreur, le cherchoit avec empreſſement. Il eſpéroit de vaincre facilement le fils d'Ulyſſe dans un âge encore ſi tendre, & il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adreſſe & d'une audace extraordinaire, auxquels il avoit promis de grandes récompenſes, s'ils pouvoient, dans le combat, faire périr Télémaque de quelque manière que ce pût être. S'il l'eût rencontré dans ce moment du combat, ſans doute ces trente hommes, environnant le char de Télémaque pendant qu'Adraſte l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine de le tuer ; mais Minerve les fit égarer.

Adraſte crut voir & entendre Télémaque dans un endroit de la plaine enfoncé, au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combattans ; il court, il vole, il veut ſe raſſaſier de ſang : mais, au lieu de Télémaque, il apperçoit le

vieux Neſtor, qui d'une main tremblante, jettoit au haſard quelques traits inutiles. Adraſte, dans ſa fureur, veut le percer; mais une troupe de Pyliens ſe jetta autour de Neſtor.

Alors une nuée de traits obſcurcit l'air & couvrit tous les combattans; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans & le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée: la terre gémiſſoit ſous un monceau de corps morts; des ruiſſeaux de ſang couloient de toutes parts. Bellone & Mars, avec les Furies infernales, vêtues de robes toutes dégoûtantes de ſang, repaiſſoient leurs yeux cruels de ce ſpectacle, & renouvelloient ſans ceſſe la rage dans les cœurs. Ces divinités ennemies des hommes repouſſoient loin des deux partis la pitié généreuſe, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus, dans cet amas confus d'hommes acharnés les uns contre les autres, que maſſacre, vengeance, déſeſpoir & fureur brutale: la ſage & invincible Pallas elle-même l'ayant vu, frémit & recula d'horreur.

Cependant Philoctete, marchant à pas lents, & tenant dans ſes mains les fleches d'Hercule, s'avançoit au ſecours de Neſtor. Adraſte n'ayant pu atteindre le divin vieillard, avoit lancé ſes traits ſur pluſieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la pouſſière. Déja il avoit abattu Euſilas, ſi léger à la courſe qu'à peine il imprimoit la trace de ſes pas dans le ſable, & qui dévançoit dans ſon pays les plus rapides flots de l'Eurotas & de l'Alphée. A ſes pieds étoient tombés Entyphron, plus beau qu'Hylas, auſſi ardent chaſſeur qu'Hippolyte; Ptérélas, qui avoit ſuivi Neſtor au ſiége de Troie, & qu'Achille même avoit aimé à cauſe de ſon courage & de ſa force; Ariſtogiton, qui, s'étant baigné dans les ondes du fleuve Achéloüs, avoit reçu ſecrétement de

ce dieu la vertu de prendre toutes ſortes de formes. En effet, il étoit ſi ſouple & ſi prompt dans tous ſes mouvemens, qu'il échappoit aux mains les plus fortes : mais Adraſte, d'un coup de lance, le rendit immobile, & ſon ame s'enfuit d'abord avec ſon ſang.

Neſtor, qui voyoit tomber ſes plus vaillans capitaines ſous la main du cruel Adraſte, comme les épis dorés tombent pendant la moiſſon, ſous la faux tranchante d'un infatigable moiſſonneur, oublioit le danger où il expoſoit inutilement ſa vieilleſſe. Sa ſageſſe l'avoit quitté : il ne ſongeoit plus qu'à ſuivre des yeux Piſiſtrate, ſon fils, qui, de ſon côté, ſoutenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de ſon père. Mais le moment fatal étoit venu, où Piſiſtrate devoit faire ſentir à Neſtor combien on eſt ſouvent malheureux d'avoir trop vécu.

Piſiſtrate porta un coup de lance ſi violent contre Adraſte, que le Daunien devoit ſuccomber ; mais il l'évita : & pendant que Piſiſtrate, ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit ſa lance, Adraſte le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencèrent à ſortir avec un ruiſſeau de ſang : ſon teint ſe flétrit comme une fleur que la main d'une nymphe a cueillie dans les prés : ſes yeux étoient déjà preſque éteints & ſa voix défaillante. Alcée, ſon gouverneur, qui étoit auprès de lui, le ſoutint comme il alloit tomber, & n'eût le temps que de le mener entre les bras de ſon père. Là il voulut parler & donner les dernières marques de ſa tendreſſe ; mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philoctète répandoit autour de lui le carnage & l'horreur pour repouſſer les efforts d'Adraſte, Neſtor tenoit ſerré entre ſes bras le corps de ſon fils : il rempliſſoit l'air de

ſes cris, & ne pouvoit ſouffrir la lumière. Malheureux, diſoit-il, d'avoir été père & d'avoir vécu ſi long-temps ! Hélas ! cruelles deſtinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie, ou à la chaſſe du ſanglier de Calydon, ou au voyage de Colchos, ou au premier ſiége de Troie ? Je ſerois mort avec gloire & ſans amertume : maintenant je traîne une vieilleſſe douloureuſe, mépriſée & impuiſſante ; je ne vis plus que pour les maux, & je n'ai plus de ſentiment que pour la triſteſſe. O mon fils ! ô mon cher fils Piſiſtrate ! quand je perdis ton frere Antiloque, je t'avois pour me conſoler ; je ne t'ai plus, rien ne me conſolera : tout eſt fini pour moi. L'eſpérance, ſeul adouciſſement des peines des hommes, n'eſt plus un bien qui me regarde. Antiloque, Piſiſtrate, ô chers enfans ! Je crois que c'eſt aujourd'hui que je vous perds tous deux ; la mort de l'un rouvre la plaie que l'autre avoit faite au fond de mon cœur. Je ne vous verrai plus ! Qui fermera mes yeux ? qui recueillera mes cendres ? O cher Piſiſtrate ! tu es mort, comme ton frère, en homme courageux ; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En diſant ces paroles il voulut ſe percer lui-même d'un dard qu'il tenoit ; mais on arrêta ſa main, on lui arracha le corps de ſon fils : & comme cet infortuné vieillard tomboit en défaillance, on le porta dans ſa tente, où ayant un peu repris ſes forces, il voulut retourner au combat ; mais on le retint malgré lui.

Cependant Adraſte & Philoctete ſe cherchoient ; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion & d'un léopard qui cherchent à ſe dechirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arroſe le Caïſtre. Les menaces, la fureur guerriere & la cruelle vengeance éclatent dans leurs yeux farouches ; ils portent une mort certaine

par-tout où ils lancent leurs traits: tous les combattans les regardent avec effroi. Déja ils ſe voient l'un l'autre, & Philoctete tient en main une de ces fleches terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ſes mains, & dont les bleſſures ſont irrémédiables: mais Mars, qui favoriſoit le cruel & intrépide Adraſte, ne put ſouffrir qu'il périt ſi-tôt; il vouloit, par lui, prolonger les horreurs de la guerre & multiplier le carnage. Adraſte étoit encore dû à la juſtice des dieux, pour punir les hommes & pour verſer leur ſang.

Dans le moment où Philoctete veut l'attaquer, il eſt bleſſé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque, jeune Lucanien, plus beau que le fameux Nirée, dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au ſiége de Troie. A peine Philoctete eut reçu le coup, qu'il tira la fleche contre Amphimaque; elle lui perça le cœur. Auſſitôt ſes beaux yeux noirs s'éteignirent, & furent couvert des ténébres de la mort: ſa bouche, plus vermeille que les roſes dont l'aurore naiſſante ſeme l'horiſon, ſe flétrit; une pâleur affreuſe ternit ſes joues; ce viſage ſi tendre & ſi délicat, tout-à-coup ſe défigura. Philoctete lui-même en eut pitié. Tous les combattans gémirent en voyant ce jeune homme tomber dans ſon ſang où il ſe rouloit, & ſes cheveux, auſſi beaux que ceux d'Apollon traînés dans la pouſſiere.

Philoctete, ayant vaincu Amphimaque, fut contraint de ſe retirer du combat, il perdoit ſon ſang & ſes forces: ſon ancienne bleſſure même, dans l'effort du combat, ſembloit prête à ſe rouvrir & à renouveller ſes douleurs; car les enfans d'Eſculape, avec leur ſcience divine, n'avoient pu le guerir entièrement. Le voilà prêt

à tomber ſur un monceau de corps ſanglans qui l'environnent. Archidamas, le plus fier & le plus adroit de tous les Œbaliens qu'il avoit menés avec lui pour fonder Pétilie, l'enleve du combat dans le moment où Adraſte l'auroit ſans peine abattu à ſes pieds. Adraſte ne trouve plus rien qui oſe lui réſiſter ni retarder la victoire. Tout tombe, tout s'enfuit ; c'eſt un torrent qui ayant ſurmonté ſes bords, entraîne par ſes vagues furieuſes, les moiſſons, les troupeaux, les bergers & les villages.

Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs ; & il vit le déſordre des ſiens qui fuyoient devant Adraſte, comme une troupe de cerfs timides traverſe les vaſtes campagnes, les bois, les montagnes & les fleuves mêmes les plus rapides, quand ils ſont pourſuivis par des chaſſeurs.

Télémaque gémit ; l'indignation paroît dans ſes yeux : il quitte les lieux où il avoit combattu long-temps avec tant de danger & de gloire. Il court pour ſoutenir les ſiens ; il s'avance tout couvert du ſang d'une multitude d'ennemis qu'il a étendus ſur la pouſſiere. De loin il pouſſe un cri qui ſe fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne ſais quoi de terrible dans ſa voix, dont les montagnes voiſines retentirent. Jamais Mars dans la Thrace n'a fait entendre plus fortement ſa cruelle voix quand il appelle les furies infernales, la guerre & la mort. Le cri de Télémaque, porte le courage & l'audace dans le cœur des ſiens : il glace d'épouvante les ennemis ; Adraſte même a honte de ſe ſentir troublé. Je ne ſais combien de funeſtes préſages le font frémir, & ce qui l'anime eſt plutôt un déſeſpoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ſes genoux tremblans commencerent à ſe dérober ſous lui ; trois fois il recula ſans

ſonger à ce qu'il faiſoit : une pâleur de défaillance & une ſueur froide ſe répandoient dans tous ſes membres ; ſa voix enrouée & héſitante ne pouvoit achever aucune parole ; ſes yeux, pleins d'un feu ſombre & étincelant, paroiſſoient ſortir de ſa tête : on le voyoit, comme Oreſte, agité par les furies ; tous ſes mouvemens étoient convulſifs. Alors il commença à croire qu'il y a des dieux ; il s'imagina les voir irrités, & entendre une voix ſourde qui ſort du fond de l'abîme pour l'appeller dans le noir Tartare : tout lui faiſoit ſentir une main céleſte & inviſible ſuſpendue ſur ſa tête, qui alloit s'appeſantir pour le frapper ; l'eſpérance étoit éteinte au fond de ſon cœur : ſon audace ſe diſſipoit comme la lumiere du jour diſparoît quand le ſoleil ſe couche dans le ſein des ondes, & que la terre s'enveloppe des ondes de la nuit.

L'impie Adraſte, trop long-temps ſouffert ſur la terre, ſi les hommes n'euſſent eu beſoin d'un tel châtiment, l'impie Adraſte touchoit enfin à ſa derniere heure. Il court forcené au-devant de ſon inévitable deſtin ; l'horreur, les cuiſans remords, la conſternation, la fureur, la rage, le déſeſpoir, marchent avec lui. A peine voit-il Télémaque, qu'il croit voir l'averne qui s'ouvre, & les tourbillons de flammes qui ſortent du noir Phlégéton, prêtes à le dévorer. Il s'écrie ; & ſa bouche demeure ouverte, ſans qu'il puiſſe prononcer aucune parole : tel qu'un homme dormant qui, dans un ſonge affreux, ouvre la bouche & fait des efforts pour parler ; mais la parole lui manque toujours, & il la cherche en vain. D'une main tremblante & précipitée Adraſte lance ſon dard contre Télémaque. Celui-ci, intrépide, comme l'ami des dieux, ſe couvre de ſon bouclier ; il ſemble que la victoire,

le couvrant de ſes ailes, tient déjà une couronne ſuſpendue au-deſſus de ſa tête : le courage doux & paiſible reluit dans ſes yeux ; on le prendroit pour Minerve même, tant il paroît ſage & meſuré au milieu des plus grands périls. Le dard lancé par Adraſte eſt repouſſé par le bouclier. Alors Adraſte ſe hâte de tirer ſon épée pour ôter au fils d'Ulyſſe l'avantage de lancer ſon dard à ſon tour. Télémaque, voyant Adraſte l'épée à la main, ſe hâte de la mettre auſſi, & laiſſe ſon dard inutile.

Quand on les vit ainſi tous deux combattre de près, tous les autres combattans, en ſilence, mirent bas les armes pour les regarder attentivement ; & on attendit de leur combat la deſtinée de toute la guerre. Les deux glaives, brillans comme les éclairs d'où partent les foudres, ſe croiſent pluſieurs fois, & portent des coups inutiles ſur les armes polies qui en retentiſſent. Les deux combattans s'allongent, ſe replient, s'abaiſſent, ſe relevent tout-à-coup, & enfin ſe ſaiſiſſent. Le lierre, en naiſſant au pied d'un ormeau, ne ſerre pas plus étroitement le tronc dur & noueux par ſes rameaux entrelacés juſqu'aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattans ſe ſerrent l'un l'autre. Adraſte n'avoit encore rien perdu de ſa force : Télémaque n'avoit pas encore toute la ſienne. Adraſte fait pluſieurs efforts pour ſurprendre ſon ennemi & pour l'ébranler. Il tâche de ſaiſir l'épée du jeune Grec ; mais en vain : dans le moment où il la cherche, Télémaque l'enleve de terre & le renverſe ſur le ſable. Alors cet impie, qui avoit toujours mépriſé les dieux, montre une lâche crainte de la mort : il a honte de demander la vie, & il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la deſire. Il tâche d'émouvoir la compaſſion de Télémaque : Fils d'Ulyſſe,

lui dit-il, enfin c'eſt maintenant que je connois les juſtes dieux ; ils me puniſſent comme je l'ai mérité : il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité; je la vois, elle me condamne. Mais qu'un roi malheureux vous faſſe ſouvenir de votre père qui eſt loin d'Ithaque, & qu'il touche votre cœur.

Télémaque, qui le tenant ſous ſes genoux, avoit le glaive déja levé pour lui percer la gorge, répondit auſſitôt : Je n'ai voulu que la victoire & la paix des nations que je ſuis venu ſecourir : je n'aime point à répandre le ſang. Vivez donc, Adraſte ; mais vivez pour réparer vos fautes : rendez tout ce que vous avez uſurpé ; rétabliſſez le calme & la juſtice ſur la côte de la grande Heſpérie que vous avez ſouillée par tant de maſſacres & de trahiſons : vivez, & devenez un autre homme. Apprenez par votre chûte, que les dieux ſont juſtes, que les méchans ſont malheureux, qu'ils ſe trompent en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité & dans le menſonge; qu'enfin rien n'eſt ſi doux ni ſi heureux que la ſimple & conſtante vertu. Donnez-nous pour otages votre fils Métrodore, avec douze des principaux de votre nation.

A ces paroles, Télémaque laiſſe relever Adraſte, & lui tend la main, ſans ſe défier de ſa mauvaiſe foi. Mais auſſi-tôt Adraſte lui lance un ſecond dard fort court qu'il tenoit caché : le dard étoit ſi aigu, & lancé avec tant d'adreſſe, qu'il eût percé les armes de Télémaque ſi elles n'euſſent été divines. En même tems Adraſte ſe jette derrière un arbre pour éviter la pourſuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : Dauniens vous le voyez, la victoire eſt à nous ; l'impie ne ſe ſauve que par la trahiſon. Celui qui ne craint point les dieux, craint la mort : au contraire, celui qui les craint, ne craint qu'eux.

En disant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, & fait signe aux siens, qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adraste. Adraste craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas, & veut renverser les Crétois qui se présentent à son passage; mais tout-à-coup Télémaque, prompt comme la foudre que la main du père des dieux lance du haut Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi: il le saisit d'une main victorieuse, il le renverse comme un cruel aquilon abat les tendres moissons qui dorent la campagne: il ne l'écoute plus, quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur; il lui enfonce son glaive, & le précipite dans les flammes du noir Tartare, digne châtiment de ses crimes.

*Fin du livre vingtième.*

# LIVRE XXI.

*Adraste étant mort, les Dauniens tendent les mains aux alliés en signe de paix, & leur demandent un roi de leur nation. Nestor, inconsolable d'avoir perdu son fils, s'absente de l'assemblée des chefs, où plusieurs opinent qu'il faut partager le pays des vaincus, & céder à Télémaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre, Télémaque fait voir que l'intérêt commun des alliés est de choisir Polydamas pour roi des Dauniens, & de leur laisser leurs terres. Il persuade ensuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomede, survenu fortuitement. Les troubles étant ainsi finis, tous se séparent pour s'en retourner chacun dans son pays.*

A PEINE Adraste fut mort que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite & la perte

de leur chef, ſe réjouirent de leur délivrance: ils tendirent les mains aux alliés en ſigne de paix & de réconciliation. Métrodore, fils d'Adraſte, que ſon père avoit nourri dans des maximes de diſſimulation, d'injuſtice & d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un eſclave, complice de ſes infamies & de ſes cruautés, qu'il avoit affranchi & comblé de biens, & auquel il ſe confia dans ſa fuite, ne ſongea qu'à le trahir pour ſon propre intérêt: il le tua par derrière pendant qu'il fuyoit, lui coupa la tête, & la porta dans le camp des alliés, eſpérant une grande récompenſe d'un crime qui finiſſoit la guerre. Mais on eut horreur de ce ſcélérat, & on le fit mourir. Télémaque ayant vu la tête de Métrodore, qui étoit un jeune homme d'une merveilleuſe beauté, & d'un naturel excellent, que les plaiſirs & les mauvais exemples avoient corrompu, ne put retenir ſes larmes. Hélas! s'écria-t-il, voilà ce que fait le poiſon de la proſpérité pour un jeune prince: plus il a d'élévation & de vivacité, plus il s'éloigne de tous les ſentimens de vertu. Et maintenant je ſerois peut-être de même, ſi les malheurs où je ſuis né, grace aux dieux, & les inſtructions de Mentor, ne m'avoient appris à me modérer.

Le Dauniens aſſemblés, demanderent, comme l'unique condition de paix, qu'on leur permît de faire un roi de leur nation, qui pût effacer par ſes vertus l'opprobre dont l'impie Adraſte avoit couvert la royauté. Ils remercioient les dieux d'avoir frappé le tyran: ils venoient en foule baiſer la main de Télémaque, qui avoit été trempée dans le ſang de ce monſtre; & leur défaite étoit pour eux comme un triomphe. Ainſi tomba en un moment, ſans aucune reſſource, cette puiſſance qui menaçoit toutes les autres dans l'Heſpérie, & qui faiſoit trembler

tant de peuples. Semblable à ces terreins qui paroiſſent fermes & immobiles, mais que l'on ſappe peu-à-peu par-deſſous : long-tems on ſe moque du foible travail qui en attaque les fondemens ; rien ne paroît affoibli, tout eſt uni, rien ne s'ébranle ; cependant tous les ſoutiens ſont détruits peu-à-peu, juſqu'au moment où tout-à-coup le terrein s'abaiſſe & ouvre un abîme. Ainſi une puiſſance injuſte & trompeuſe, quelque proſpérité qu'elle ſe procure par ſes violences, creuſe elle-même un précipice ſous ſes pieds. La fraude & l'inhumanité ſappent peu-à-peu tous les plus ſolides fondemens de l'autorité légitime : on l'admire, on la craint, on tremble devant elle, juſqu'au moment où elle n'eſt déjà plus ; elle tombe de ſon propre poids, & rien ne peut la relever, parce qu'elle a détruit de ſes propres mains les vrais ſoutiens de la bonne foi & de la juſtice, qui attirent l'amour & la confiance.

Les chefs de l'armée s'aſſemblerent dès le lendemain pour accorder un roi aux Dauniens. On prenoit plaiſir à voir les deux camps confondus par une amitié ſi ineſpérée, & les deux armées qui n'en faiſoient plus qu'une. Le ſage Neſtor ne put ſe trouver dans ce conſeil, parce que la douleur, jointe à la vieilleſſe, avoit flétri ſon cœur, comme la pluie abat & fait languir le ſoir une fleur qui étoit le matin, pendant la naiſſance de l'aurore, la gloire & l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir ; loin d'eux s'enfuyoit le doux ſommeil, qui charme les plus cuiſantes peines ; l'eſpérance qui eſt la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui ; toute nourriture étoit amère à cet infortuné vieillard ; la lumière même lui étoit odieuſe : ſon ame ne demandoit plus qu'à quitter ſon corps, & qu'à ſe plonger dans l'éternelle nuit de l'empire

pire de Pluton. Tous ſes amis lui parloient en vain ; ſon cœur en défaillance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade eſt dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondoit que par des gémiſſemens & des ſanglots. De tems en tems on l'entendoit dire : O Piſiſtrate, Piſiſtrate ! Piſiſtrate, mon fils, tu m'appelles ! Je te ſuis, Piſiſtrate ; tu me rendras la mort douce. O mon cher fils ! je ne déſire plus pour tout bien que de te revoir ſur les rives du Styx. Il paſſoit des heures entières ſans prononcer aucune parole, mais gémiſſant, levant vers le ciel les mains & les yeux noyés de larmes.

Cependant les princes aſſemblés attendoient Télémaque qui étoit auprès du corps de Piſiſtrate : il répandoit ſur ſon corps des fleurs à pleines mains ; il y ajoutoit des parfums exquis, & verſoit des larmes amères. O mon cher compagnon, lui diſoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir ſuivi à Sparte, de t'avoir retrouvé ſur les bords de la grande Heſpérie : je te dois mille & mille ſoins : je t'aimois ; tu m'aimois auſſi. J'ai connu ta valeur, elle auroit ſurpaſſé celle de pluſieurs Grecs fameux. Hélas ! elle t'a fait mourir avec gloire, mais elle a dérobé au monde une vertu naiſſante qui eût égalé celle de ton père : oui, ta ſageſſe & ton éloquence, dans un âge mûr, auroient été ſemblables à celles de ce vieillard, l'admiration de toute la Grèce. Tu avois déjà cette douce inſinuation à laquelle on ne pouvoit réſiſter quand tu parlois ; ces manières naïves de raconter, cette ſage modération qui eſt un charme pour appaiſer les eſprits irrités, cette autorité qui vient de la prudence & de la force des bons conſeils. Quand tu parlois, tous prêtoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver

que tu avois raiſon ; ta parole ſimple & ſans faſte couloit dans les cœurs, comme la roſée ſur l'herbe naiſſante. Hélas ! tant de biens que nous poſſédions il y a quelques heures, nous ſont enlevés à jamais. Piſiſtrate, que j'ai embraſſé ce matin, n'eſt plus ; il ne nous en reſte qu'un douloureux ſouvenir. Au moins ſi tu avois fermé les yeux de Neſtor, & non pas que nous euſſions fermé les tiens, il ne verroit pas ce qu'il voit, il ne ſeroit pas le plus malheureux de tous les pères.

Après ces paroles, Télémaque fit laver la plaie ſanglante qui étoit dans le côté de Piſiſtrate ; il le fit étendre ſur un lit de pourpre, où, la tête penchée avec la pâleur de la mort, il reſſembloit à un jeune arbre qui ayant couvert la terre de ſon ombre, & pouſſé vers le ciel ſes rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la cognée d'un bûcheron : il ne tient plus à ſa racine ni à la terre, mère féconde qui nourrit ſes tiges dans ſon ſein ; il languit ; ſa verdure s'efface ; il ne peut plus ſe ſoutenir, il tombe : ſes rameaux, qui cachoient le ciel, traînent ſur la pouſſière, flétris & deſſéchés ; il n'eſt plus qu'un tronc abattu & dépouillé de toutes ſes graces. Ainſi Piſiſtrate, en proie à la mort, étoit déjà emporté par ceux qui devoient le mettre dans le bûcher fatal. Déjà la flamme montoit vers le ciel. Une troupe de Pyliens, les yeux baiſſés & pleins de larmes, leurs armes renverſées, le conduiſoit lentement. Le corps eſt bientôt brûlé : les cendres ſont miſes dans une urne d'or ; & Télémaque, qui prend ſoin de tout, confie cette urne comme un grand tréſor à Callimaque, qui avoit été le gouverneur de Piſiſtrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres, triſtes, mais précieux reſtes de celui que vous avez aimé ; gardez-les pour ſon père. Mais attendez à les lui donner quand il aura aſſez de force

pour les demander : ce qui irrite la douleur en un temps, l'adoucit en un autre.

Enſuite Télémaque entra dans l'aſſemblée des rois ligués, où chacun garda le ſilence pour l'écouter dès qu'on l'apperçut : il en rougit, & on on ne pouvoit le faire parler. Les louanges qu'on lui donna, par des acclamations publiques, ſur tout ce qu'il venoit de faire, augmentèrent ſa honte ; il auroit voulu pouvoir ſe cacher ; ce fut la première fois qu'il parut embarraſſé & incertain. Enfin il demanda comme une grace qu'on ne lui donnât plus aucune louange : Ce n'eſt pas, dit-il, que je ne les aime, ſur-tout quand elles ſont données par de ſi bons juges de la vertu ; mais c'eſt que je crains de les aimer trop : elles corrompent les hommes, elles les rempliſſent d'eux-mêmes, elles les rendent vains & préſomptueux. Il faut les mériter & les fuir : les meilleures louanges reſſemblent aux fauſſes. Les plus méchans de tous les hommes, qui ſont les tyrans, ſont ceux qui ſe ſont fait le plus louer par des flatteurs. Quel plaiſir y a-t-il à être loué comme eux ? Les bonnes louanges ſont celles que vous me donnerez en mon abſence, ſi je ſuis aſſez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire auſſi que je veux être modeſte & craindre la vanité : épargnez-moi donc ſi vous m'eſtimez, & ne me louez pas comme un homme amoureux des louanges.

Après avoir parlé ainſi, Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever juſques au ciel ; &, par un air d'indifférence, il arrêta bientôt les éloges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant : ainſi les louanges finirent, mais l'admiration augmenta, tout le monde ſachant la tendreſſe qu'il avoit témoignée à Piſiſtrate, & les ſoins

qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs : toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de ſon cœur, que de tous les prodiges de ſageſſe & de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il eſt ſage, il eſt vaillant, ſe diſoient-ils en ſecret les uns aux autres; il eſt l'ami des dieux, & le vrai héros de notre âge; il eſt au-deſſus de l'humanité : mais tout cela n'eſt que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il eſt humain, il eſt bon, il eſt ami fidèle & tendre, il eſt compatiſſant, libéral, bienfaiſant, & tout entier à ceux qu'il doit aimer; il eſt les délices de ceux qui vivent avec lui; il s'eſt défait de ſa hauteur, de ſon indifférence & de ſa fierté : voilà ce qui nous attendrit pour lui, & qui nous rend ſenſibles à toutes ſes vertus; voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces diſcours furent-ils finis, qu'on ſe hâta de parler de la néceſſité de donner un roi aux Dauniens. La plupart des princes qui étoient dans le conſeil opinoient qu'il falloit partager entr'eux ce pays comme une terre conquiſe. On offrit à Télémaque, pour ſa part, la fertile contrée d'Arpi, qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux préſens de Bacchus, & les fruits toujours verds de l'olivier conſacré à Minerve. Cette terre, lui diſoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ſes cabanes, les rochers affreux de Dulichie, & les bois ſauvages de Zacinthe. Ne cherchez plus ni votre père, qui doit être péri dans les flots au promontoire de Capharée par la vengeance de Nauplius & par la colère de Neptune; ni votre mère, que ſes amans poſſedent depuis votre départ; ni votre patrie, dont la terre n'eſt point favoriſée du ciel comme celle que nous vous offrons.

Il écoutoit patiemment ces diſcours : mais les rochers de Thrace & de Theſſalie ne ſont pas plus ſourds ni plus inſenſibles aux plaintes des amans déſeſpérés, que Télémaque l'étoit à ces offres. Pour moi, répondit-il, je ne ſuis touché ni des richeſſes, ni des délices : qu'importe de poſſéder une plus grande étendue de terre, & de commander à un plus grand nombre d'hommes ? on n'en a que plus d'embarras & moins de liberté : la vie eſt aſſez pleine de malheurs pour les hommes les plus ſages & les plus modérés, ſans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes, indociles, inquiets, injuſtes, trompeurs & ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de ſoi-même, n'y regardant que ſa propre autorité, ſes plaiſirs & ſa gloire, on eſt impie, on eſt tyran, on eſt le fléau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que, ſelon les vraies règles, pour leur propre bien, on eſt moins leur maître que leur tuteur ; on n'en a que la peine, qui eſt infinie ; & on eſt bien éloigné de vouloir étendre plus loin ſon autorité. Le berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en expoſant ſa vie, qui veille nuit & jour pour le conduire dans de bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ſes moutons, & d'enlever ceux du voiſin ; ce ſeroit augmenter ſa peine. Quoique je n'aie jamais gouverné, ajoutoit Télémaque, j'ai appris par les loix, & par les hommes ſages qui les ont faites, combien il eſt pénible de conduire les villes & les royaumes. Je ſuis donc content de ma pauvre Ithaque, quoiqu'elle ſoit petite & pauvre : j'aurai aſſez de gloire, pourvu que j'y regne avec juſtice, piété & courage ; encore même n'y régnerai-je que trop tôt. Plaiſe aux dieux que mon père,

échappé à la fureur des vagues, y puiſſe régner juſqu'à la plus extrême vieilleſſe, & que je puiſſe apprendre long-tems ſous lui comment il faut vaincre ſes paſſions pour ſavoir modérer celles de tout un peuple!

Enſuite Télémaque dit: Ecoutez, ô princes aſſemblés ici, ce que je crois devoir vous dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Daniens un roi juſte, il les conduira avec juſtice, il leur apprendra combien il eſt utile de conſerver la bonne foi, & de n'uſurper jamais le bien de ſes voiſins: c'eſt ce qu'ils n'ont jamais pu comprendre ſous l'impie Adraſte. Tandis qu'ils ſeront conduits par un roi ſage & modéré, vous n'aurez rien à craindre d'eux; ils vous devront ce bon roi que vous leur aurez donné; ils vous devront la paix & la proſpérité dont ils jouiront: ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront ſans ceſſe; & le roi & le peuple, ſeront l'ouvrage de vos mains. Si, au contraire, vous voulez partager leur pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis: ce peuple pouſſé au déſeſpoir, recommencera la guerre, il combattra juſtement pour ſa liberté; & les dieux, ennemis de la tyrannie, combattront avec lui. Si les dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous ſerez confondus, & vos proſpérités ſe diſſiperont comme la fumée; le conſeil & la ſageſſe ſeront ôtés à vos chefs, le courage à vos armées, & l'abondance à vos terres. Vous vous flatterez; vous ſerez téméraires dans vos entrepriſes; vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité; vous tomberez tout-à-coup; & l'on dira de vous: Sont-ce donc là ces peuples floriſſans qui devoient faire la loi à toute la terre? & maintenant ils fuient devant leurs ennemis; ils ſont le jouet des nations, qui les foulent aux pieds: voilà ce que les dieux

ont fait; voilà ce que méritent les peuples injuſtes, ſuperbes & inhumains. De plus, conſidérez que, ſi vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réuniſſez contre vous tous les peuples voiſins: votre ligue, formée pour défendre la liberté commune de l'Heſpérie contre l'uſurpateur Adraſte, deviendra odieuſe; & c'eſt vous-mêmes que tous les peuples accuſeront avec raiſon de vouloir uſurper la tyrannie univerſelle.

Mais je ſuppoſe que vous ſoyez victorieux & des Dauniens & de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira: voici comment.

Conſidérez que cette entrepriſe vous déſunira tous: comme elle n'eſt point fondée ſur la juſtice, vous n'aurez point de règle pour borner entre vous les prétentions de chacun; chacun voudra que ſa part de la conquête ſoit proportionnée à ſa puiſſance; nul d'entre vous n'aura aſſez d'autorité ſur les autres pour faire paiſiblement ce partage: voilà la ſource d'une guerre dont vos petits enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas mieux être juſte & modéré, que de ſuivre ſon ambition avec tant de périls, & au travers de tant de malheurs inévitables! La paix profonde, les plaiſirs doux & innocens qui l'accompagnent, l'heureuſe abondance, l'amitié de ſes voiſins, la gloire qui eſt inſéparable de la juſtice, l'autorité qu'on acquiert en ſe rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne ſont-ce pas des biens plus déſirables que la folle vanité d'une conquête injuſte? O princes! ô rois! vous voyez que je vous parle ſans intérêt: écoutez donc celui qui vous aime aſſez pour vous contredire & pour vous déplaire, en vous repréſentant la vérité.

Il faut que Télémaque parlât ainſi, avec une autorité qu'on n'avoit jamais vue en nul

autre, & que tous les princes étonnés & en ſuſpens admiroient la ſageſſe de ſes conſeils, on entendit un bruit confus qui ſe répandit dans tout le camp, & qui vint juſqu'au lieu où ſe tenoit l'aſſemblée. Un étranger, dit-on, eſt venu aborder ſur ſes côtes avec une troupe d'hommes armés. Cet inconnu eſt d'une haute mine, tout paroît héroïque en lui: on voit aiſément qu'il a long-temps ſouffert, & que ſon grand courage l'a mis au-deſſus de toutes ſes ſouffrances. D'abord des peuples du pays qui gardent la côte ont voulu le repouſſer comme un ennemi qui vient faire une irruption: mais, après avoir tiré ſon épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il ſauroit ſe défendre ſi on l'attaquoit; mais qu'il ne demandoit que la paix & l'hoſpitalité. Auſſitôt il a préſenté un rameau d'olivier comme ſuppliant. On l'a écouté, il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent cette côte de l'Heſpérie; & on l'amene ici pour le faire parler aux rois aſſemblés.

A peine ce diſcours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majeſté qui ſurprit toute l'aſſemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le dieu Mars quand il raſſemble ſur les montagnes de la Thrace ſes troupes ſanguinaires. Il commença à parler ainſi:

O vous, paſteurs des peuples, qui êtes ſans doute aſſemblés ici, ou pour défendre la patrie contre ſes ennemis, ou pour faire fleurir les plus juſtes loix, écoutez un homme que la fortune a perſécuté. Faſſent les dieux que vous n'éprouviez jamais de ſemblables malheurs! Je ſuis Diomede, roi d'Etolie, qui bleſſai Venus au ſiége de Troie. La vengeance de cette déeſſe me pourſuit dans tout l'univers. Neptune, qui ne peut rien refuſer à la divine fille de la mer,

m'a livré à la rage des vents & des flots, qui ont briſé pluſieurs fois mes vaiſſaux contre les écueils. L'inexorable Vénus m'a ôté toute eſpérance de revoir mon royaume, ma famille, & cette douce lumière d'un pays où j'ai commencé de voir le jour en naiſſant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens, après tant de naufrages, chercher ſur ces rives inconnues un peu de repos & une retraite aſſurée. Si vous craignez les dieux, & ſur-tout Jupiter qui a ſoin des étrangers; ſi vous êtes ſenſibles à la compaſſion, ne me refuſez pas, dans ces vaſtes pays, quelque coin de terre infertile, quelques déſerts, quelques ſables, ou quelques rochers eſcarpés, pour y fonder, avec mes compagnons, une ville, qui ſoit du moins une triſte image de notre patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'eſpace qui vous ſoit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance; vos ennemis ſeront les nôtres; nous entrerons dans tous vos intérêts: nous ne demandons que la liberté de vivre ſelon nos loix.

Pendant que Diomède parloit ainſi, Télémaque ayant les yeux attachés ſur lui, montra ſur ſon viſage toutes les différentes paſſions. Quand Diomède commença à parler de ſes longs malheurs, il eſpéra que cet homme ſi majeſtueux ſeroit ſon père. Auſſi-tôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Diomède, le viſage de Télémaque ſe flétrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur ſouffle cruel. Enſuite les paroles de Diomède, qui ſe plaignoit de la longue colere d'une divinité, l'attendrirent par le ſouvenir des mêmes diſgraces ſouffertes par ſon père & par lui: des larmes mêlées & de douleur & de joie coulèrent ſur ſes joues, & il ſe jetta tout-à-coup ſur Diomède pour l'embraſſer.

Je ſuis, dit-il, le fils d'Ulyſſe que vous avez connu, & qui ne vous fut pas inutile quand vous prîtes les chevaux fameux de Rhéſus. Les dieux l'ont traité ſans pitié comme vous. Si les oracles de l'Erebe ne ſont pas trompeurs, il vit encore; mais, hélas! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher, je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui. Jugez par mes malheurs de la compaſſion que j'ai pour les autres. L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'eſt qu'on ſait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne ſois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomède, (car malgré les miſeres qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été aſſez mal élevé pour ignorer quelle eſt votre gloire dans les combats), je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille, vous procurer quelque ſecours. Ces princes que vous voyez ſont humains; ils ſavent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire ſolide, ſans l'humanité. Le malheur ajoute un nouveau luſtre à la gloire des grands hommes: il leur manque quelque choſe, quand ils n'ont jamais été malheureux; il manque dans leur vie des exemples de patience & de fermeté: la vertu ſouffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laiſſez-nous donc le ſoin de vous conſoler puiſque les dieux vous menent à nous, c'eſt un préſent qu'ils nous font; & nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomède, étonné, le regardoit fixement, & ſentoit ſon cœur tout ému. Ils s'embraſſoient, comme s'ils avoient été long-temps liés d'une amitié étroite. O digne fils du ſage Ulyſſe! diſoit Diomede, je reconnois en vous la douceur de ſon viſage, la grace de ſes diſcours, la force de ſon éloquence, la

noblesse de ses sentimens, la sagesse de ses pensées.

Cependant Philoctete embrasse aussi le grand fils de Tydée; ils se racontent leurs tristes aventures. Ensuite Philoctete lui dit : Sans doute vous serez bien aise de revoir le sage Nestor: il vient de perdre Pisistrate, le dernier de ses enfans; il ne lui reste plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mène vers le tombeau. Venez le consoler, un ami malheureux est plus propre qu'un autre à soulager son cœur. Ils allerent aussitôt dans la tente de Nestor, qui reconnut à peine Diomède, tant la tristesse abattoit son esprit & ses sens. D'abord Diomède pleura avec lui, & leur entrevue fut pour le vieillard un redoublement de douleur : mais peu-a-peu la présence de cet ami appaisa son cœur. On reconnut aisément que ses maux étoient un peu suspendus, par le plaisir de raconter ce qu'il avoit souffert, & d'entendre à son tour ce qui étoit arrivé à Diomède.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les rois assemblés avec Télémaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Télémaque leur conseilloit de donner à Diomède le pays d'Arpi, & de choisir pour roi des Daunieus Polydamas, qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux capitaine, qu'Adraste, par jalousie, n'avoit jamais voulu employer, de peur qu'on n'attribuât à cet homme habile les succès dont il espéroit d'avoir seul toute la gloire. Polydamas l'avoit souvent averti en particulier qu'il exposoit trop sa vie & le salut de son état dans cette guerre contre tant de nations conjurées; il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite & plus modérée avec ses voisins. Mais les hommes qui haïssent la vérité, haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire; ils ne sont touchés ni de

leur ſincérité, ni de leur zele, ni de leur déſintéreſſement. Une proſpérité trompeuſe endurciſſoit le cœur d'Adraſte contre les plus ſalutaires conſeils; en ne les ſuivant pas, il triomphoit tous les jours de ſes ennemis : la hauteur, la mauvaiſe foi, la violence, mettoient toujours la victoire dans ſon parti. Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit ſi long-temps menacé n'arrivoient point : Adraſte ſe moquoit d'une ſageſſe timide qui prévoit toujours des inconvéniens; Polydamas lui étoit inſupportable; il l'éloigna de toutes les charges; il le laiſſa languir dans la ſolitude & dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette diſgrace; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux ſur la vanité des grandes fortunes : il devint ſage à ſes dépens; il ſe réjouit d'avoir été malheureux; il apprit peu-à-peu à ſouffrir, à vivre de peu, à ſe nourrir tranquillement de la vérité, à cultiver en lui les vertus ſecrettes qui ſont encore plus eſtimables que les éclatantes, enfin à ſe paſſer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan, dans un déſert où un rocher en demi-voûte lui ſervoit de toit. Un ruiſſeau, qui tomboit de la montage, appaiſoit ſa ſoif; quelques arbres lui donnoient leurs fruits : il avoit deux eſclaves qui cultivoient un petit champ; il travailloit lui-même avec eux de ſes propres mains : la terre le payoit de ſes peines avec uſure, & ne le laiſſoit manquer de rien. Il avoit non ſeulement des fruits & des légumes en abondance, mais encore toutes ſortes de fleurs odoriférantes. Là, il déploroit le malheur des peuples que l'ambition inſenſée d'un roi entraîne à leur perte. Là, il attendoit chaque jour que les dieux juſtes, quoique patiens, fiſſent tomber Adraſte. Plus ſa proſpérité croiſſoit, plus il croyoit voir de près

près sa chûte irrémédiable : car l'imprudence heureuse dans ses fautes, & la puissance montée jusqu'au dernier excès d'autorité absolue, sont les avant-coureurs du renversement des rois & des royaumes. Quand il apprit la défaite & la mort d'Adraste, il ne témoigna aucune joie, ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce tyran ; il gémit seulement, par la crainte de voir les Dauniens dans la servitude.

Voilà l'homme que Télémaque proposa pour faire régner. Il y avoit déjà quelque tems qu'il connoissoit son courage & sa vertu ; car Télémaque, selon les conseils de Mentor, ne cessoit de s'informer par-tout des qualités bonnes & mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque emploi considérable, non-seulement dans les nations alliées qui servoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin étoit de découvrir & d'examiner partout les hommes qui avoient quelque talent, ou une vertu particulière.

Les princes alliés eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la royauté. Nous avons éprouvé, disoienr-ils, combien un roi des Dauniens, quand il aime la guerre, & qu'il sait la faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand capitaine, & il peut nous jetter dans de grands périls. Mais Télémaque leur répondit : Polydamas, il est vrai, sait la guerre ; mais il aime la paix : & voilà les deux choses qu'il faut souhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers & les difficultés de la guerre, est bien plus capable de l'éviter qu'un autre qui n'en a aucune expérience. Il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille ; il a condamné les entreprises d'Adraste ; il en a prévu les suites funestes. Un prince foible, ignorant & sans expérience,

eſt plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connoîtra & qui décidera tout par lui-même. Le prince foible & ignorant ne verra que par les yeux d'un favori paſſionné, ou d'un miniſtre flatteur, inquiet & ambitieux : ainſi ce prince aveuglé s'engagera à la guerre ſans la vouloir faire. Vous ne pourrez jamais vous aſſurer de lui, car il ne pourra jamais être sûr de lui-même: il vous manquera de parole; il vous réduira bientôt à cette extrêmité, qu'il faudra, ou que vous le faſſiez périr, ou qu'il vous accable. N'eſt-il pas plus utile, plus sûr, & en même-temps plus juſte & plus noble, de répondre fidélement à la confiance des Dauniens, & de leur donner un roi digne de commander ?

Toute l'aſſemblée fut perſuadée par ce diſcours. On alla propoſer Polydamas aux Dauniens, qui attendoient une réponſe avec impatience. Quand ils entendirent le nom de Polydamas, ils répondirent : Nous reconnoiſſons bien maintenant que les princes alliés veulent agir de bonne foi avec nous, & faire une paix éternelle, puiſqu'ils veulent nous donner pour roi un homme ſi vertueux, & ſi capable de nous gouverner. Si on nous eût propoſé un homme lâche, efféminé, & mal inſtruit, nous aurions cru qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre & qu'à corrompre la forme de notre Gouvernement; nous aurions conſervé en ſecret un vif reſſentiment d'une conduite ſi dure & ſi artificieuſe : mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliés, ſans doute, n'attendent de nous rien que de juſte & de noble, puiſqu'ils nous accordent un roi qui eſt incapable de faire rien contre la liberté & contre la gloire de notre nation : auſſi pouvons nous proteſter, à la face des juſtes dieux, que les fleuves remonteront vers leurs ſources avant que nous ceſſions d'aimer

des rois si bienfaisans. Puissent nos derniers neveux se ressouvenir du bienfait que nous recevons aujourd'hui, & renouveller de génération en génération, la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Hesperie.

Télémaque leur proposa ensuite de donner à Diomede les campagnes d'Arpi pour y fonder une colonie. Ce nouveau peuple, leur disoit-il, vous devra son établissement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer; que la terre est trop vaste pour eux; qu'il faut bien avoir des voisins, & qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obligés de leur établissement. Soyez touchés du malheur d'un roi qui ne peut retourner dans son pays. Polydamas & Diomede étant unis par les liens de la justice & de la vertu, qui sont les seuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, & vous rendront redoutables à tous les peuples voisins qui penseroient à s'agrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre terre & à votre nation un roi capable d'en élever la gloire jusqu'au ciel; donnez aussi, puisque nous vous le demandons, une terre qui vous est inutile, à un roi qui est digne de toutes sortes de secours.

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuser à Télémaque, puisque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour roi. Aussitôt ils partirent pour l'aller chercher dans son désert, & pour le faire régner sur eux. Avant que de partir, ils donnerent les fertiles plaines d'Arpi à Diomede pour y fonder un nouveau royaume. Les alliés en furent ravis, parce que cette colonie des Grecs pourroit secourir puissamment le parti des alliés, si jamais les Dauniens vouloient renouveller les usurpations dont Adraste avoit donné le mauvais exemple.

Tous les princes ne ſongerent plus qu'à ſe ſéparer. Télémaque, les larmes aux yeux, partit avec ſa troupe après avoir embraſſé tendrement le vaillant Diomede, le ſage & inconſolable Neſtor, & le fameux Philoctete, digne héritier des fleches d'Hercule.

*Fin du Livre vingt-unième.*

---

# LIVRE XXII.

*Télémaque, arrivant à Salente, eſt ſurpris de voir la campagne ſi bien cultivée, & de trouver ſi peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raiſons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un état de fleurir & lui propoſe pour modèle la conduite & le gouvernement d'Idoménée. Télémaque ouvre enſuite ſon cœur à Mentor ſur ſon inclination pour Antiope, fille de ce roi, & ſur ſon deſſein de l'épouſer. Mentor en loue avec lui les bonnes qualités, l'aſſure que les dieux la lui deſtinent; mais que préſentement il ne doit ſonger qu'à partir pour Ithaque, & qu'à délivrer Pénélope des pourſuites de ſes prétendans.*

LE jeune fils d'Ulyſſe brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente, & de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il eſpéroit que ſon père ſeroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laiſſée preſque inculte & déſerte, cultivée comme un jardin, & pleine d'ouvriers diligens: il reconnut l'ouvrage de la ſageſſe de Mentor. Enſuite, entrant dans la ville, il remarqua qu'il y avoit moins d'artiſans pour les délices de la vie, &

beaucoup moins de magnificence. Télémaque en fut choqué ; car il aimoit naturellement toutes les choſes qui ont de l'éclat & de la politeſſe, mais d'autres penſées occuperent alors ſon eſprit. Il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor : auſſi-tôt ſon cœur fut ému de joie & de tendreſſe. Malgré tous les ſuccès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraſte, il craignoit que Mentor ne fût pas content de lui ; & à meſure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor pour voir s'il n'avoit rien à ſe reprocher.

D'abord Idoménée embraſſa Télémaque comme ſon propre fils ; enſuite Télémaque ſe jetta au cou de Mentor, & l'arroſa de ſes larmes. Mentor lui dit : je ſuis content de vous : vous avez fait de grandes fautes ; mais elles vous ont ſervi à vous connoître & à vous défier de vous-même. Souvent on tire plus de fruits de ſes fautes que de ſes belles actions : les grandes actions enflent le cœur, & inſpirent une préſomption dangereuſe ; les fautes font rentrer l'homme en lui-même, & lui rendent la ſageſſe qu'il avoit perdue dans les bons ſuccès. Ce qui vous reſte à faire, c'eſt de louer les dieux, & de ne pas vouloir que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choſes ; mais, avouez la vérité, ce n'eſt guere vous par qui elles ont été faites. N'eſt-il pas vrai qu'elles vous ſont venues comme quelque choſe d'étranger qui étoit mis en vous ? N'étiez-vous pas capable de les gâter, & par votre promptitude, & par votre imprudence ? Ne ſentez-vous pas que Minerve vous a comme transformé en un autre homme au-deſſus de vous-même, pour faire par vous ce que vous avez fait ? elle a tenu tous vos défauts en ſuſpens, comme Neptune, quand il appaiſe les tempêtes, ſuſpend les flots irrités.

Pendant qu'Idoménée interrogeoit avec curio-

ſité les Crétois qui étoient revenus de la guerre ; Télémaque écoutoit ainſi les ſages conſeils de Mentor ; enſuite il regardoit de tous côtés avec étonnement, & lui diſoit : Voici un changement dont je ne comprends pas bien la raiſon ; eſt-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon abſence ? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par-tout avant mon départ ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses ; les habits ſont ſimples ; les bâtimens qu'on y fait ſont moins vaſtes & moins ornés ; les arts languiſſent ; la ville eſt devenue une ſolitude.

Mentor lui répondit en ſouriant : Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville ? Oui, reprit Télémaque ; j'ai vu par-tout le labourage en honneur, & les champs défrichés. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une ville ſuperbe en marbre, en or & en argent, avec une campagne négligée & ſtérile ; ou une campagne cultivée & fertile, avec une ville médiocre & modeſte dans ſes mœurs ? Une grande ville fort peuplée d'artiſans occupés à amollir les mœurs par les délices de la vie, quand elle eſt entourée d'un royaume pauvre & mal cultivé, reſſemble à un monſtre dont la tête eſt d'une groſſeur énorme, & dont tout le corps exténué & privé de nourriture n'a aucune proportion avec cette tête. C'eſt le nombre du peuple, & l'abondance des alimens, qui ſont la vraie force & la vraie richeſſe d'un royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable & infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de ſon pays : tout ſon pays n'eſt plus qu'une ſeule ville, Salente n'en eſt que le centre. Nous avons tranſporté de la ville dans la campagne les hommes qui manquoient à la campagne, & qui étoient ſuperflus

dans la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples ſe multiplient, plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail; cette multiplication ſi douce & ſi paiſible augmente plus ſon royaume qu'une conquête. On n'a rejetté de cette ville que les arts ſuperflus qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais beſoins, & qui corrompent les riches en les jettant dans le faſte & dans la molleſſe: mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux arts ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainſi Idoménée eſt beaucoup plus puiſſant qu'il ne l'étoit, quand vous admiriez ſa magnificence. Cet éclat éblouiſſant cachoit une foibleſſe & une misère qui euſſent bientôt renverſé ſon empire: maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, & il les nourrit plus facilement. Ces hommes, accoutumés au travail, à la peine, & au mépris de la vie, par l'amour des bonnes loix, ſont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet état, que vous croyez déchu, ſera la merveille de l'Heſpérie.

Souvenez-vous, ô Télémaque, qu'il y a dans le gouvernement des peuples deux choſes pernicieuſes auxquelles on n'apporte preſque jamais aucun remede: la première eſt une autorité injuſte & trop violente dans les rois; la ſeconde eſt le luxe, qui corrompt les mœurs.

Quand les rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres loix que leurs volontés abſolues, & qu'ils ne mettent plus de frein à leurs paſſions, ils peuvent tout: mais à force de tout pouvoir, ils ſappent les fondemens de leur puiſſance; ils n'ont plus de règle certaine ni de maxime de gouvernement; chacun à l'envi les flatte; ils n'ont plus de peuples; il ne leur reſte que

des eſclaves, dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité ? qui donnera des bornes à ce torrent ? Tout céde ; les ſages s'enfuient, ſe cachent & gémiſſent. Il n'y a qu'une révolution ſoudaine & violente qui puiſſe ramener dans ſon cours naturel cette puiſſance débordée : ſouvent même le coup qui pourroit la modérer l'abat ſans reſſource. Rien ne menace tant d'une chûte funeſte, qu'une autorité qu'on pouſſe trop loin. Elle eſt ſemblable à un arc trop tendu, qui ſe rompt enfin tout-à-coup ſi on ne le relâche : mais qui eſt-ce qui oſera le relâcher ? Idoménée étoit gâté juſqu'au fond du cœur par cette autorité ſi flatteuſe : il avoit été renverſé de ſon trône ; mais il n'avoit pas été détrompé. Il a fallu que les dieux nous aient envoyés ici pour le déſabuſer de cette puiſſance aveugle & outrée qui ne convient point à des hommes ; encore a-t-il fallu des eſpèces de miracles pour lui ouvrir les yeux.

L'autre mal, preſque incurable, eſt le luxe. Comme la trop grande autorité empoiſonne les rois, le luxe empoiſonne toute une nation. On dit que ce luxe ſert à nourrir les pauvres aux dépens des riches ; comme ſi les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, ſans amollir les riches par des raffinemens de voluptés. Toute une nation s'accoutume à regarder comme les néceſſités de la vie, les choſes ſuperflues : ce ſont tous les jours de nouvelles néceſſités qu'on invente, & on ne peut plus ſe paſſer des choſes qu'on ne connoiſſoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, & politeſſe de la nation. Ce vice, qui en attire une infinité d'autres, eſt loué comme une vertu ; il répand ſa contagion depuis les rois juſqu'aux derniers de la lie du

peuple. Les proches parens du roi veulent imiter ſa magnificence ; les grands, celle des parens du roi ; les gens médiocres veulent égaler les grands : car qui eſt-ce qui ſe fait juſtice ? Les petits veulent paſſer pour médiocres : tout le monde fait plus qu'il ne peut ; les uns par faſte, & pour ſe prévaloir de leurs richeſſes ; les autres par mauvaiſe honte, & pour cacher leur pauvreté. Ceux même qui ſont aſſez ſages pour condamner un ſi grand déſordre, ne le ſont pas aſſez pour oſer lever la tête les premiers, & pour donner des exemples contraires. Toute une nation ſe ruine ; toutes les conditions ſe confondent. La paſſion d'acquérir du bien pour ſoutenir une vaine dépenſe, corrompt les ames les plus pures : il n'eſt plus queſtion que d'être riche ; la pauvreté eſt une infamie. Soyez ſavant, habile, vertueux ; inſtruiſez les hommes, gagnez des batailles, ſauvez la patrie, ſacrifiez tous vos intérêts, vous êtes mépriſé, ſi vos talens ne ſont relevés par le faſte. Ceux même qui n'ont pas de bien, veulent paroître en avoir ; ils dépenſent comme s'ils en avoient : on emprunte, on uſe de mille artifices indignes pour parvenir. Mais qui remédiera à ces maux ? Il faut changer le goût & les habitudes de toute une nation ; il faut lui donner de nouvelles loix. Qui pourra l'entreprendre, ſi ce n'eſt un roi philoſophe qui ſache, par l'exemple de ſa propre modération, faire honte à tous ceux qui aiment une dépenſe faſtueuſe, & encourager les ſages, qui ſeront bien-aiſes d'être autoriſés dans une honnête frugalité ?

Télémaque, écoutant ce diſcours, étoit comme un homme qui revient d'un profond ſommeil : il ſentoit la vérité de ces paroles, & elles ſe gravoient dans ſon cœur, comme un ſavant ſculpteur imprime les traits qu'il veut ſur le mar-

ſont les ſuites malheureuſes de ſes fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal ſemble encore les pourſuivre longtemps ; il leur reſte de mauvaiſes habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées, & des préventions preſque incurables. Heureux ceux qui ne ſe ſont jamais égarés ! ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les dieux, ô Télémaque, vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeuneſſe, & que vous n'avez jamais été livré aux ſéductions d'une trop grande proſpérité.

Idoménée, continuoit Mentor, eſt ſage & éclairé, mais il s'applique trop au détail, & ne médite pas aſſez le gros de ſes affaires pour former des plans. L'habileté d'un roi qui eſt au-deſſus des hommes ne conſiſte pas à faire tout par lui-même : c'eſt une vanité groſſière que d'eſpérer d'en venir à bout, ou de vouloir perſuader au monde qu'on en eſt capable. Un roi doit gouverner en choiſiſſant & en conduiſant ceux qui gouvernent ſous lui : il ne faut pas qu'il faſſe le détail, car c'eſt faire la fonction de ceux qui ont à travailler ſous lui ; il doit ſeulement s'en faire rendre compte, & en ſavoir aſſez pour entrer dans ce compte avec diſcernement. C'eſt merveilleuſement gouverner, que de choiſir & d'appliquer ſelon leurs talens les gens qui gouvernent. Le ſuprême & le parfait gouvernement conſiſte à gouverner ceux qui gouvernent : il faut les obſerver, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les rabaiſſer, les changer de place, & les tenir toujours dans la main. Vouloir examiner tout par ſoi-même, c'eſt défiance, c'eſt petiteſſe ; c'eſt ſe livrer à une jalouſie pour les détails qui conſument le temps & la liberté d'eſprit

avec ce génie borné au détail, on n'eſt propre qu'à exécuter ſous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Télémaque, le gouvernement d'un royaume demande une certaine harmonie comme la muſique, & de juſtes proportions comme l'architecture.

Si vous voulez que je me ſerve encore de la comparaiſon de ces arts, je vous ferai entendre comment les hommes qui gouvernent par le détail ſont médiocres. Celui qui, dans un concert, ne chante que certaines choſes, quoiqu'il les chante parfaitement, n'eſt qu'un chanteur : celui qui conduit tout le concert, & qui en regle à la fois toutes les parties, eſt le ſeul maître de muſique. Tout de même celui qui taille les colonnes ou qui élève un côté du bâtiment, n'eſt qu'un maçon : mais celui qui a penſé tout l'édifice, & qui en a toutes les proportions dans ſa tête, eſt le ſeul architecte. Ainſi ceux qui travaillent, qui expédient, qui font le plus d'affaires, ſont ceux qui gouvernent le moins ; ils ne ſont que les ouvriers ſubalternes. Le vrai génie qui conduit l'état eſt celui qui, ne faiſant rien, fait tout faire, qui penſe, qui invente, qui pénétre dans l'avenir, qui retourne dans le paſſé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui ſe roidit ſans ceſſe pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau ; qui eſt attentif nuit & jour pour ne laiſſer rien au haſard.

Croyez-vous, Télémaque, qu'un grand peintre travaille aſſidument depuis le matin juſqu'au ſoir pour expédier plus promptement ſes ouvrages ? Non : cette gêne & ce travail ſervile éteindroient tout le feu de ſon imagination ; il ne travailleroit plus de génie : il faut que tout ſe faſſe irréguliérement & par ſaillies, ſuivant que ſon goût le mene & que ſon eſprit l'excite.

Croyez-vous qu'il passe son temps à broyer des couleurs & à préparer des pinceaux ? Non ; c'est l'occupation de ses élèves. Il se reserve le soin de penser ; il ne songe qu'à faire des traits hardis qui donnent de la noblesse, de la vie & de la passion à ses figures. Il a dans sa tête les pensées & les sentimens des héros qu'il veut représenter ; il se transporte dans les siecles & dans toutes les circonstances où ils ont été : à cette espèce d'enthousiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne, que tout soit vrai, correct, & proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télémaque, qu'il faille moins d'élévation de génie & d'efforts de pensées pour faire un grand roi ; que pour faire un bon peintre ? Concluez donc que l'occupation d'un roi doit être de penser, de former de grands projets, & de choisir les hommes propres à les exécuter sous lui.

Télémaque lui répondit : il me semble que je comprends tout ce que vous me dites ; mais, si les choses alloient ainsi, un roi seroit souvent trompé, n'entrant point par lui-même dans le détail. C'est vous-même qui vous trompez, répartir Mentor : ce qui empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connoissance générale du gouvernement. Les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, & qui n'ont point de vrai discernement des esprits, vont toujours comme à tâtons ; c'est un hasard quand ils ne se trompent pas : ils ne savent pas même précisément ce qu'ils cherchent ni à quoi ils doivent tendre ; ils ne savent que se défier, & se défient plutôt des honnêtes gens qui les contredisent, que des trompeurs qui les flattent. Au contraire, ceux qui ont des principes pour le gouvernement, & qui se connoissent en hommes, savent ce qu'ils doivent chercher en eux, & les

moyens d'y parvenir : ils reconnoiſſent aſſez, du moins en gros, ſi les gens dont ils ſe ſervent ſont des inſtrumens propres à leurs deſſeins, & s'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils ſe propoſent. D'ailleurs, comme ils ne ſe jettent pas dans des détails accablans, ils ont l'eſprit plus libre pour enviſager d'une ſeule vue le gros de l'ouvrage, & pour obſerver s'il s'avance vers la fin principale. S'ils ſont trompés, du moins ils ne le ſont guere dans l'eſſentiel. Ils ſont outre cela au-deſſus des petites jalouſies qui marquent un eſprit borné & une ame baſſe : ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puiſqu'il faut s'y ſervir des hommes, qui ſont ſi ſouvent trompeurs. On perd plus dans l'irréſolution où jette la défiance, qu'on ne perdroit à ſe laiſſer un peu tromper. On eſt trop heureux quand on n'eſt trompé que dans les choſes médiocres ; les grandes ne laiſſent pas de s'acheminer, & c'eſt la ſeule choſe dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer ſévérement la tromperie quand on la découvre : mais il faut compter ſur quelque tromperie, ſi on ne veut point être véritablement trompé. Un artiſan dans ſa boutique voit tout de ſes propres yeux, & fait tout de ſes propres mains : mais un roi, dans un grand état, ne peut tout faire ni tout voir. Il ne doit faire que les choſes que nul autre ne peut faire ſous lui : il ne doit voir que ce qui entre dans la déciſion des choſes importantes.

Enfin Mentor dit à Télémaque : Les dieux vous aiment & vous préparent un règne plein de ſageſſe. Tout ce que vous voyez ici eſt fait moins pour la gloire d'Idoménée que pour votre inſtruction. Tous les ſages établiſſemens que vous admirez dans Salente, ne ſont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque, ſi

vous répondez par vos vertus à votre haute deſtinée. Il eſt temps que nous ſongions à partir d'ici, Idoménée tient un vaiſſeau prêt pour notre retour.

Auſſitôt Télémaque ouvrit ſon cœur à ſon ami, mais avec quelque peine, ſur un attachement qui lui faiſoit regretter Salente. Vous me blâmerez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des inclinations dans les lieux où je paſſe : mais mon cœur me feroit de continuels reproches, ſi je vous cachois que j'aime Antiope, fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'eſt point une paſſion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'isle de Calypſo : j'ai bien reconnu la profondeur de la plaie que l'amour m'avoit faite auprès d'Eucharis ; je ne puis encore prononcer ſon nom ſans être troublé ; le temps & l'abſence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeſte m'apprend à me défier de moi-même. Mais pour Antiope, ce que je reſſens n'a rien de ſemblable : ce n'eſt point amour paſſionné ; c'eſt goût, c'eſt eſtime, c'eſt perſuaſion que je ſerois heureux ſi je paſſois ma vie avec elle. Si jamais les dieux me rendent mon père, & qu'ils me permettent de choiſir une femme, Antiope ſera mon épouſe. Ce qui me touche en elle, c'eſt ſon ſilence, ſa modeſtie, ſa retraite, ſon travail aſſidu, ſon induſtrie pour les ouvrages de laine & de broderie, ſon application à conduire toute la maiſon de ſon père depuis que ſa mère eſt morte, ſon mépris des vaines parures, l'oubli ou l'ignorance même qui paroît en elle de ſa beauté. Quand Idoménée lui ordonne de mener les danſes des jeunes Crétoiſes au ſon des flûtes, on la prendroit pour la riante Vénus, tant elle eſt accompagnée de Graces. Quand il la mène avec lui à la chaſſe dans les forêts, elle paroît ma-

jeſtueuſe & adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ſes nymphes : elle ſeule ne le ſait pas, & tout le monde l'admire. Quand elle entre dans les temples des dieux, & qu'elle porte ſur ſa tête les choſes ſacrées dans les corbeilles, on croiroit qu'elle eſt elle-même la divinité qui habite dans les temples. Avec quelle crainte & quelle religion la voyons-nous offrir des ſacrifices & détourner la colère des dieux, quand il faut expier quelque faute ou détourner quelque funeſte préſage ! Enfin, quand on la voit avec une troupe de femmes, tenant en ſa main une aiguille d'or, on croit que c'eſt Minerve même qui a pris ſur la terre une forme humaine, & qui inſpire aux hommes les beaux arts : elle anime les autres à travailler ; elle leur adoucit le travail & l'ennui par les charmes de ſa voix, lorſqu'elle chante toutes les merveilleuſes hiſtoires des dieux : elle ſurpaſſe la plus exquiſe peinture par la délicateſſe de ſes broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle ! il n'aura à craindre que de la perdre & de lui ſurvivre.

Je prends ici, mon cher Mentor, les dieux à témoin que je ſuis prêt à partir : j'aimerai Antiope tant que je vivrai ; mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour à Ithaque. Si un autre la devoit poſſéder, je paſſerois le reſte de mes jours avec triſteſſe & amertume, mais enfin je la quitterai, quoique je ſache que l'abſence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler ni parler à ſon père, de mon amour : car je ne dois en parler qu'à vous ſeul, juſqu'à ce qu'Ulyſſe, remonté ſur ſon trône, m'ait déclaré qu'il y conſent. Vous pouvez reconnoître par-là, mon cher Mentor, combien cet attachement eſt différent de la paſſion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit : O Télémaque, je conviens de cette différence ! Antiope eſt douce, ſimple, ſage ; ſes mains ne mépriſent point le travail ; elle prévoit de loin, elle pourvoit à tout ; elle ſait ſe taire, & agir de ſuite ſans empreſſement ; elle eſt à toute heure occupée ; elle ne s'embarraſſe jamais, parce qu'elle fait chaque choſe à propos : le bon ordre de la maiſon de ſon père eſt ſa gloire ; elle en eſt plus ornée que de ſa beauté. Quoiqu'elle ait ſoin de tout, & qu'elle ſoit chargée de corriger, de refuſer, d'épargner (choſes qui font haïr preſque toutes les femmes), elle s'eſt rendue aimable à toute la maiſon : c'eſt qu'on ne trouve en elle ni paſſion, ni entêtement, ni légéreté, ni humeur, comme dans les autres femmes : d'un ſeul regard elle ſe fait entendre ; & on craint de lui déplaire : elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter ; elle reprend avec bonté ; & en reprenant elle encourage. Le cœur de ſon père ſe repoſe ſur elle, comme un voyageur abattu par les ardeurs du ſoleil ſe repoſe à l'ombre ſur l'herbe tendre. Vous avez raiſon, Télémaque ; Antiope eſt un tréſor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son eſprit, non plus que ſon corps, ne ſe pare jamais de vains ornemens : ſon imagination, quoique vive, eſt retenue par ſa diſcrétion : elle ne parle que pour la néceſſité ; & ſi elle ouvre ſa bouche, la douce perſuaſion & les graces naïves coulent de ſes levres. Dès-qu'elle parle, tout le monde ſe tait, & elle en rougit : peu s'en faut qu'elle ne ſupprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle s'apperçoit qu'on l'écoute ſi attentivement. A peine l'avons-nous entendue parler.

Vous ſouvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que ſon père la fit venir ? elle parut les

yeux baiſſés, couverte d'un grand voile; & elle ne parla que pour modérer la colere d'Idoménée, qui vouloit faire punir rigoureuſement un de ſes eſclaves : d'abord elle entra dans ſa peine, puis elle le calma ; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuſer ce malheureux ; & ſans faire ſentir au roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inſpira des ſentimens de juſtice & de compaſſion. Thétis, quand elle flatte le vieux Nérée, n'appaiſe pas avec plus de douceur les flots irrités. Ainſi Antiope, ſans prendre aucune autorité, & ſans ſe prévaloir de ſes charmes, maniera un jour le cœur de ſon époux, comme elle touche maintenant ſa lyre, quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque, votre amour pour elle eſt juſte, les dieux vous la deſtinent : vous l'aimez d'un amour raiſonnable ; il faut attendre qu'Ulyſſe vous la donne. Je vous loue de n'avoir point voulu lui découvrir vos ſentimens : mais ſachez que ſi vous euſſiez pris quelques détours pour lui apprendre vos deſſeins, elle les auroit rejettés, & auroit ceſſé de vous eſtimer. Elle ne ſe promettra jamais à perſonne ; elle ſe laiſſera donner par ſon père : elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les dieux, & qui rempliſſe toutes les bienſéances. Avez-vous obſervé comme moi, qu'elle ſe montre encore moins & qu'elle baiſſe plus les yeux depuis votre retour ? Elle ſait tout ce qui vous eſt arrivé d'heureux dans la guerre ; elle n'ignore ni votre naiſſance, ni vos aventures, ni tout ce que les dieux ont mis en vous ; c'eſt ce qui la rend ſi modeſte & ſi reſervée. Allons, Télémaque, allons vers Ithaque ; il ne me reſte plus qu'à vous faire trouver votre père, & qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouse digne de l'âge d'or : fut-elle bergère dans la froide

Algide, au lieu qu'elle eſt fille du roi de Salente; vous ſerez trop heureux de la poſſéder.

*Fin du livre vingt-deuxième.*

# LIVRE XXIII.

*Idoménée, craignant le départ de ſes deux hôtes, propoſe à Mentor pluſieurs affaires embarraſſantes, l'aſſurant qu'il ne pourra les régler ſans ſon ſecours. Mentor lui explique comment il doit ſe comporter, & tient ferme pour ramener Télémaque. Idoménée eſſaie encore de les retenir en excitant la paſſion de ce dernier pour Antiope : il les engage dans une partie de chaſſe, où il veut que ſa fille ſe trouve. Elle y ſeroit déchirée par un ſanglier, ſans Télémaque qui la ſauve. Il ſent enſuite beaucoup de répugnance à la quitter, & à prendre congé du roi ſon père : mais, encouragé par Mentor, il ſurmonte ſa peine, & s'embarque pour ſa patrie.*

IDOMÉNÉE, qui craignoit le départ de Télémaque & de Mentor, ne ſongeoit qu'à le retarder. Il repréſenta à Mentor qu'il ne pouvoit régler ſans lui un différend qui s'étoit élevé entre Diophanes, prêtre de Jupiter conſervateur, & Héliodore, prêtre d'Apollon, ſur les préſages qu'on tire du vol des oiſeaux & des entrailles des victimes.

Pourquoi, lui dit Mentor, vous mêlez-vous des choſes ſacrées ? Laiſſez-en la déciſion aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens oracles, & qui ſont inſpirés pour être les interprètes des dieux; employez ſeulement votre autorité à étouffer ces diſputes dès leur

naiſſance. Ne montrez ni partialité ni prévention ; contentez-vous d'appuyer la déciſion, quand elle ſera faite : ſouvenez-vous qu'un roi doit être ſoumis à la religion, & qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler ; la religion vient des dieux, elle eſt au-deſſus des rois. Si les rois ſe mêlent de la religion, au lieu de la protéger ils la mettent en ſervitude. Les rois ſont ſi puiſſans, & les autres hommes ſont ſi foibles, que tout ſera en péril d'être altéré au gré des rois, ſi on les fait entrer dans les queſtions qui regardent les choſes ſacrées. Laiſſez donc en pleine liberté la déciſion aux amis des dieux ; & bornez-vous à réprimer ceux qui n'obéiront pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Enſuite Idoménée ſe plaignit de l'embarras où il étoit ſur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le preſſoit de juger.

Décidez, lui répondit Mentor, toutes les queſtions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de juriſprudence, & à interpréter les loix : mais ne vous chargez jamais de juger les cauſes particulières, elles viendroient toutes en foule vous aſſiéger ; vous ſeriez l'unique juge de tout votre peuple, tous les autres juges qui ſont ſous vous deviendroient inutiles ; vous ſeriez accablé, & les petites affaires vous déroberoient aux grandes, ſans que vous puſſiez ſuffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jetter dans cet embarras ; renvoyez les affaires des particuliers aux juges ordinaires : ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous ſoulager ; vous ferez alors les véritables fonctions de roi.

On me preſſe encore, diſoit Idoménée, de faire certains mariages. Les perſonnes d'une naiſſance diſtinguée qui m'ont ſuivi dans toutes

les guerres, & qui ont perdu de très-grands biens en me ſervant, voudroient trouver une eſpece de récompenſe en épouſant certaines filles riches : je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établiſſemens.

Il eſt vrai, répondit Mentor, qu'il ne vous en coûteroit qu'un mot : mais ce mot lui-même vous coûteroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux pères & aux mères la liberté & la conſolation de choiſir leurs gendres, & par conſéquent leurs héritiers ? ce ſeroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux eſclavage ; vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domeſtiques de vos citoyens. Les mariages ont aſſez d'épines, ſans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des ſerviteurs fideles à récompenſer donnez leur des terres incultes, ajoutez-y des rangs & des honneurs proportionnés à leur condition & à leurs ſervices ; ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris par vos épargnes ſur les fonds deſtinés à votre dépenſe : mais ne payez jamais vos dettes en ſacrifiant les filles riches malgré leurs parens.

Idoménée paſſa bientôt de cette queſtion à une autre. Les Sybarites, diſoit-il, ſe plaignent de ce que nous avons uſurpé des terres qui leur appartiennent, & de ce que nous les avons données, comme des champs à défricher, aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici : céderai-je à ces peuples ? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions ſur nous.

Il n'eſt pas juſte, répondit Mentor, de croire les Sybarites dans leur propre cauſe : mais il n'eſt pas juſte auſſi de vous croire dans la vôtre. Qui croirons-nous donc ? répartit Idoménée. Il ne faut croire, pourſuivit Mentor, aucune des deux parties : mais il faut prendre pour arbitre un peuple voiſin qui ne ſoit ſuſ-

pect d'aucun côté; tels ſont les Sipentins : ils n'ont aucun intérêt contraire au vôtre.

Mais ſuis-je obligé, répondit Idoménée, à croire quelque arbitre? ne ſuis-je pas roi ? Un ſouverain eſt-il obligé à ſe ſoumettre à des étrangers ſur l'étendue de ſa domination?

Mentor reprit ainſi le diſcours : Puiſque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit eſt bon : d'un autre côte, les Sybarites ne relâchent rien ; ils ſoutiennent que leur droit eſt certain. Dans cette oppoſition de ſentimens, il faut qu'un arbitre choiſi par les parties vous accommode, ou que le ſort des armes décide; il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une république où il n'y eût ni magiſtrats ni juges, & où chaque famille ſe crût en droit de ſe faire par violence juſtice à elle-même ſur toutes ſes prétentions contre ſes voiſins, vous déploreriez le malheur d'une telle nation, & vous auriez horreur de cet affreux déſordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui eſt la république univerſelle, ſi chaque peuple, qui n'y eſt que comme une grande famille, ſe croit en plein droit de ſe faire par violence juſtice à ſoi-même ſur toutes ſes prétentions contre les autres peuples voiſins ? Un particulier qui poſſede un champ, comme l'héritage de ſes ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des loix & par le jugement d'un magiſtrat: il ſeroit très-ſévérement puni comme un ſéditieux, s'il vouloit conſerver par la force ce que la juſtice lui a donné. Croyez-vous que les rois puiſſent employer d'abord la violence pour ſoutenir leurs prétentions, ſans avoir tenté toutes les voies de douceur & d'humanité? La juſtice n'eſt-elle pas encore

plus ſacrée & plus inviolable pour les rois par rapport à des pays entiers, que pour les familles par rapport à quelques champs labourés ? Sera-t-on injuſte & raviſſeur, quand on ne prend que quelques arpens de terre ? ſera-t-on juſte, ſera-t-on héros, quand on prend des provinces ? Si on ſe prévient, ſi on ſe flatte, ſi on s'aveugle dans les petits intérêts des particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de ſe flatter & de s'aveugler ſur les grands intérêts d'état ? Se croira-t-on ſoi-même, dans une matière où l'on a tant de raiſons de ſe défier de ſoi ? Ne craindra-t-on pas de ſe tromper dans des cas où l'erreur d'un ſeul homme a des conſéquences affreuſes ? L'erreur d'un roi qui ſe flatte ſur ſes prétentions cauſe ſouvent des ravages, des famines, des maſſacres, des pertes, des dépravations de mœurs, dont les funeſtes effets s'étendent juſques dans les ſiècles les plus reculés. Un roi, qui aſſemble toujours tant de flatteurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flatté en ces occaſions ? S'il convient de quelque arbitre pour terminer le différend, il montre ſon équité, ſa bonne foi, ſa modération ; il publie les ſolides raiſons ſur leſquelles ſa cauſe eſt fondée. L'arbitre choiſi eſt un médiateur amiable, & non un juge de rigueur. On ne ſe ſoumet pas aveuglément à ſes déciſions, mais on a pour lui une grande déférence : il ne prononce pas une ſentence en juge ſouverain ; mais il fait des propoſitions, & par ſes conſeils on ſacrifie quelque choſe pour conſerver la paix. Si la guerre vient malgré tous les ſoins qu'un roi prend pour conſerver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de ſa conſcience, l'eſtime de ſes voiſins, & la juſte protection des dieux. Idoménée, touché de ce diſcours, conſentit que les Sipentins fuſſent médiateurs entre lui & les Sybarites.

Alors

Alors le roi, voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, eſſaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Télémaque aimoit Antiope, & il eſpéra de le prendre par cette paſſion. Dans cette vue, il la fit chanter pluſieurs fois pendant des feſtins. Elle le fit pour ne pas déſobéir à ſon père, mais avec tant de modeſtie & de triſteſſe, qu'on voyoit bien la peine qu'elle ſouffroit en obéiſſant. Idoménée alla juſqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée ſur les Dauniens & ſur Adraſte: mais elle ne put ſe réſoudre à chanter les louanges de Télémaque; elle s'en défendit avec reſpect, & ſon père n'oſa la contraindre. Sa voix douce & touchante pénétroit le cœur du jeune fils d'Ulyſſe: il étoit tout ému. Idoménée, qui avoit les yeux attachés ſur lui, jouiſſoit du plaiſir de remarquer ſon trouble. Mais Télémaque ne faiſoit pas ſemblant d'appercevoir les deſſeins du roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occaſions d'être fort touché, mais la raiſon étoit en lui au-deſſus du ſentiment; & ce n'étoit plus ce même Télémaque qu'une paſſion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'iſle de Calypſo. Pendant qu'Antiope chantoit, il gardoit un profond ſilence; dès-qu'elle avoit fini, il ſe hâtoit de tourner la converſation ſur quelque autre matière.

Le roi, ne pouvant par cette voie réuſſir dans ſon deſſein, prit enfin la réſolution de faire une grande chaſſe dont il voulut donner le plaiſir à ſa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller: mais il fallut exécuter l'ordre de ſon père. Elle monte un cheval écumant, fougueux, & ſemblable à ceux que Caſtor domptoit pour les combats; elle le conduit ſans peine: une troupe de jeunes filles la ſuit avec ardeur; elle paroît au milieu d'elles, comme Diane dans

les forêts. Le roi la voit, & il ne peut ſe laſſer de la voir ; en la voyant il oublie tous ſes malheurs paſſés. Télémaque la voit auſſi, & il eſt encore plus touché de la modeſtie d'Antiope, que de ſon adreſſe & de toutes ſes graces.

Les chiens pourſuivoient un ſanglier d'une grandeur énorme, & furieux comme celui de Calydon: ſes longues ſoies étoient dures & hériſſées comme des dards; ſes yeux étincelans étoient pleins de ſang & de feu; ſon ſoufle ſe faiſoit entendre de loin, comme le bruit ſourd des vents ſéditieux, quand Eole les rappelle dans ſon antre pour appaiſer les tempêtes; ſes défenſes, longues & crochues comme la faux tranchante des moiſſonneurs, coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui oſoient en approcher étoient déchirés : les plus hardis chaſſeurs, en le pourſuivant, craignoient de l'atteindre.

Antiope, légere à la courſe comme les vents, ne craignit point de l'attaquer de près : elle lui lance un trait qui le perce au-deſſus de l'épaule. Le ſang de l'animal farouche ruiſſelle, & le rend plus furieux : il ſe tourne vers celle qui l'a bleſſé. Auſſi-tôt le cheval d'Antiope, malgré ſa fierté, frémit & recule: le ſanglier monſtrueux s'élance contre lui, ſemblable aux peſantes machines qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le courſier chancelle, & eſt abattu. Antiope ſe voit par terre, hors d'état d'éviter le coup fatal de la défenſe du ſanglier animé contr'elle. Mais Télémaque attentif au danger d'Antiope, étoit déjà deſcendu de cheval. Plus prompt que les éclairs, il ſe jette entre le cheval abattu & le ſanglier qui revient pour venger ſon ſang; il tient dans ſes mains un long dard, & l'enfonce preſque tout entier dans le flanc de l'horrible animal, qui tombe plein de rage,

A l'inſtant Télémaque en coupe la hure, qui fait encore peur quand on la voit de près, & qui étonne tous les chaſſeurs : il la préſente à Antiope. Elle en rougit ; elle conſulte des yeux ſon père, qui après avoir été ſaiſi de frayeur, eſt tranſporté de joie de la voir hors du péril, & lui fait ſigne qu'elle doit accepter ce don. En le prenant, elle dit à Télémaque : Je reçois de vous avec reconnoiſſance un autre don plus grand, car je vous dois la vie. A peine eut-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit : elle baiſſa les yeux : & Télémaque, qui vit ſon embarras, n'oſa lui dire que ces paroles : Heureux le fils d'Ulyſſe d'avoir conſervé une vie ſi précieuſe ! mais plus heureux encore s'il pouvoit paſſer la ſienne auprès de vous ! Antiope, ſans lui répondre, rentra bruſquement dans la troupe de ſes jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée auroit dès ce moment promis ſa fille à Télémaque : mais il eſpéra d'enflammer davantage ſa paſſion en le laiſſant dans l'incertitude, & crut même le retenir encore à Salente par le déſir d'aſſurer ſon mariage. Idoménée raiſonnoit ainſi en lui-même : mais les dieux ſe jouent de la ſageſſe des hommes. Ce qui devoit retenir Télémaque fut préciſément ce qui le preſſa de partir : ce qu'il commençoit à ſentir le mit dans une juſte défiance de lui-même.

Mentor redoubla ſes ſoins pour inſpirer à Télémaque un déſir impatient de s'en retourner à Ithaque, & il preſſa en même temps Idoménée de le laiſſer partir. Le vaiſſeau étoit déjà prêt ; car Mentor, qui régloit tous les momens de la vie de Télémaque pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit en chaque lieu qu'autant qu'il le falloit pour exercer ſa vertu, & pour lui faire acquérir de l'expérience ; Mentor

avoit eu ſoin de faire préparer ce vaiſſeau dès l'arrivée de Télémaque.

Mais Idoménée, qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une triſteſſe mortelle & dans une déſolation à faire pitié, lorſqu'il vit que ſes deux hôtes, dont il avoit tiré tant de ſecours, alloient l'abandonner. Il ſe renfermoit dans les lieux les plus ſecrets de ſa maiſon : là, il ſoulageoit ſon cœur en pouſſant des gémiſſemens & en verſant des larmes ; il oublioit le beſoin de ſe nourrir ; le ſommeil n'adouciſſoit plus ſes cuiſantes peines ; il ſe deſſéchoit, il ſe conſumoit par ſes inquiétdes. Semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ſes rameaux épais, & dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliés où la ſeve coule pour ſa nourriture ; cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde ſe plaît à nourrir dans ſon ſein, & que la hache du laboureur a toujours reſpecté, ne laiſſe pas de languir ſans qu'on puiſſe découvrir la cauſe de ſon mal ; il ſe flétrit, il ſe dépouille de ſes feuilles qui font ſa gloire ; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorche entr'ouverte, & des branches ſeches : tel parut Idoménée dans ſa douleur.

Télémaque, attendri, n'oſoit lui parler : il craignoit le jour du départ ; il cherchoit des prétextes pour le retarder ; & il ſeroit demeuré long-temps dans cette incertitude ſi Mentor ne lui eût dit : Je ſuis bien-aiſe de vous voir ſi changé. Vous étiez né dur & hautain ; votre cœur ne ſe laiſſoit toucher que de vos commodités & de vos intérêts : mais vous êtes enfin devenu homme, & vous commencez, par l'expérience de vos maux, à compatir à ceux des autres. Sans cette compaſſion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hom-

mes : mais il ne faut pas la pouſſer trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je parlerois volontiers à Idoménée pour le faire conſentir à votre départ, & je vous épargnerois l'embarras d'une converſation ſi fâcheuſe ; mais je ne veux point que la mauvaiſe honte & la timidité dominent votre cœur : il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage & la fermeté avec une amitié tendre & ſenſible : il faut craindre d'affliger les hommes ſans néceſſité ; il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, & adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il eſt impoſſible de leur épargner entiérement. C'eſt pour chercher cet adouciſſement, répondit Télémaque, que j'aimerois mieux qu'Idoménée apprît notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit auſſitôt : Vous vous trompez, mon cher Télémaque ; vous êtes né comme les enfans des rois nourris dans la pourpre, qui veulent que tout ſe faſſe à leur mode, & que toute la nature obéiſſe à leur volonté, mais qui n'ont pas la force de réſiſter à perſonne en face. Ce n'eſt pas qu'ils ſe ſoucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger ; mais c'eſt pour leur propre commodité ; ils ne veulent point voir autour d'eux des viſages triſtes & mécontens. Les peines & les miſères des hommes ne les touchent point ; pourvu qu'elles ne ſoient pas ſous leurs yeux, s'ils en entendent parler, ce diſcours les importune & les attriſte : pour leur plaire, il faut toujours leur dire que tout va bien ; &, pendant qu'ils ſont dans leurs plaiſirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puiſſe interrompre leurs joies. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, réſiſter aux prétentions & aux paſſions injuſtes d'un homme importun ? ils en

donneront toujours la commiſſion à quelqu'autre perſonne. Plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté dans ces occaſions, ils ſe laiſſeroient arracher les graces les plus injuſtes; ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de ſavoir décider contre le ſentiment de ceux avec qui ils ont affaire tous les jours. Cette foibleſſe qu'on ſent en eux, fait que chacun ne ſonge qu'à s'en prévaloir: on les preſſe, on les importune, on les accable; & on réuſſit en les accablant. D'abord on les flatte & on les encenſe pour s'inſinuer; mais dès qu'on eſt dans leur confiance, & qu'on eſt auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les mène loin, on leur impoſe le joug: ils en gémiſſent, ils veulent ſouvent le ſecouer; mais ils le portent toute leur vie. Ils ſont jaloux de ne point paroître gouvernés, & ils le ſont toujours: ils ne peuvent même ſe paſſer de l'être; car ils ſont ſemblables à ces foibles tiges de vigne, qui n'ayant par elles-mêmes aucun ſoutien, rampent toujours autour du tronc de quelqu'arbre

Je ne ſouffrirai point, ô Télémaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécille pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre juſqu'à n'oſer parler à Idoménée, vous ne ſerez plus touché de ſes peines dès-que vous ſerez ſorti de Salente: ce n'eſt point ſa douleur qui vous attendrit, c'eſt ſa préſence qui vous embarraſſe. Allez parler vous-même à Idoménée; apprenez dans cette occaſion à être tendre & ferme tout enſemble: montrez-lui votre douleur de le quitter; mais montrez-lui auſſi d'un ton déciſif la néceſſité de votre départ.

Télémaque n'oſoit ni réſiſter à Mentor ni aller trouver Idoménée; il étoit honteux de ſa crainte, & n'avoit pas le courage de la ſurmonter: il

héſitoit ; il faiſoit deux pas, & revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raiſon de différer. Mais le ſeul regard de Mentor lui ôtoit la parole, & faiſoit diſparoître tous ſes beaux prétextes. Eſt-ce donc là, diſoit Mentor, en ſouriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grande Heſpérie, ce fils du ſage Ulyſſe, qui doit être, après lui, l'oracle de la Grèce ? il n'oſe dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder ſon retour dans ſa patrie pour revoir ſon père ! O peuple d'Ithaque ! combien ſeriez-vous malheureux un jour ſi vous aviez un roi que la mauvaiſe honte domine, & qui ſacrifie les plus grands intérêts à ſes foibleſſes ſur les plus petites choſes ! Voyez, Télémaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats, & le courage dans les affaires : vous n'avez point craint les armes d'Adraſte, & vous craignez la triſteſſe d'Idoménée ! Voilà ce qui déshonore les princes qui ont fait les plus grandes actions : après avoir paru des héros dans la guerre, ils ſe montrent les derniers des hommes dans les actions communes où d'autres ſe ſoutiennent avec vigueur.

Télémaque, ſentant la vérité de ces paroles, & piqué de ce reproche, partit bruſquement ſans s'écouter lui-même ; mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idoménée étoit aſſis, ſes yeux baiſſés, languiſſans & abattus de triſteſſe, qu'ils ſe craignirent l'un l'autre : ils n'oſoient ſe regarder. Ils s'entendoient ſans ſe rien dire, & chacun craignoit que l'autre ne rompît le ſilence ; ils ſe mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée, preſſé d'un excès de douleur, s'écria : A quoi ſert de rechercher la vertu, ſi elle récompenſe ſi mal ceux qui l'aiment ! Après m'avoir montré ma foibleſſe, on m'abandonne ! hé bien ! je vais retomber dans

tous mes malheurs : qu'on ne me parle plus de bien gouverner, non, je ne puis le faire; je ſuis las des hommes : Où voulez-vous aller, Télémaque ? Votre père n'eſt plus ; vous le cherchez inutilement ; Ithaque eſt en proie à vos ennemis ; ils vous feront périr ſi vous y retournez : quelqu'un d'entr'eux aura épouſé votre mère. Demeurez ici, vous ſerez mon gendre & mon héritier ; vous régnerez après moi : pendant ma vie même, vous aurez ici un pouvoir abſolu ; ma confiance en vous ſera ſans bornes. Que ſi vous êtes inſenſible à tous ces avantages, du moins laiſſez-moi, Mentor, qui eſt toute ma reſſource. Parlez, répondez-moi ; n'endurciſſez pas votre cœur ; ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi ! vous ne dites rien ! Ah ! je comprends combien les dieux me ſont cruels ; je le ſens encore plus rigoureuſement qu'en Crète, lorſque je perçai mon propre fils.

Enfin Télémaque lui répondit d'une voix troublée & timide : Je ne ſuis point à moi ; les deſtinées me rappellent dans ma patrie. Mentor, qui a la ſageſſe des dieux, m'ordonne en leur nom de partir. Que voulez-vous que je faſſe ? Renoncerai-je à mon père, à ma mère, à ma patrie, qui me doit être encore plus chère qu'eux ? Étant né pour être roi, je ne ſuis pas deſtiné à une vie douce & tranquille, ni à ſuivre mes inclinations. Votre royaume eſt plus riche & plus puiſſant que celui de mon père : mais je dois préférer ce que les dieux me deſtinent à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux ſi j'avois Antiope pour épouſe, ſans eſpérance de votre royaume ; mais, pour m'en rendre digne, il faut que j'aille où mes devoirs m'appellent, & que ce ſoit mon père qui vous la demande pour moi. Ne m'avez-

vous pas promis de me renvoyer à Ithaque ? n'eſt-ce pas ſur cette promeſſe que j'ai combattu pour vous contre Adraſte avec les alliés ? Il eſt tems que je ſonge à réparer mes malheurs domeſtiques. Les dieux, qui m'ont donné à Mentor, ont auſſi donné Mentor au fils d'Ulyſſe pour lui faire remplir ſes deſtinées. Voulez-vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reſte ? Je n'ai plus ni biens, ni retraite, ni père, ni mère, ni patrie aſſurée : il ne me reſte qu'un homme ſage & vertueux, qui eſt le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même ſi je puis y renoncer, & conſentir qu'il m'abandonne ! Non, je mourrois plutôt. Arrachez-moi la vie ; la vie n'eſt rien : mais ne m'arrachez pas Mentor.

A meſure que Télémaque parloit, ſa voix devenoit plus forte, & ſa timidité diſparoiſſoit. Idoménée ne ſavoit que répondre, & ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulyſſe lui diſoit. Lorſqu'il ne pouvoit plus parler ; du moins, il tâchoit par ſes regards & par ſes geſtes de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor, qui lui dit ces graves paroles :

Ne vous affligez point : nous vous quittons ; mais la ſageſſe qui préſide aux conſeils des dieux demeurera ſur vous : croyez ſeulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyés ici pour ſauver votre royaume, & pour vous ramener de vos égaremens. Philoclès, que nous vous avons rendu, vous ſervira fidèlement : la crainte des dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compaſſion pour les miſérables, ſeront toujours dans ſon cœur. Ecoutez-le, ſervez-vous de lui avec confiance & ſans jalouſie. Le plus grand ſervice que vous puiſſiez en tirer, eſt de l'obliger à vous dire tous vos défauts ſans adouciſſement. Voilà en

quoi consiste le plus grand courage d'un bon roi, que de chercher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourvu que vous ayez ce courage, notre absence ne vous nuira point, & vous vivrez heureux: mais si la flatterie, qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre cœur pour vous mettre en défiance contre les conseils désintéressés, vous êtes perdu. Ne vous laissez point abattre à la douleur, mais efforcez-vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous soulager & pour n'abuser jamais de votre confiance; je puis vous répondre de lui: les dieux vous l'ont donné comme ils m'ont donné à Télémaque. Chacun doit suivre courageusement sa destinée: il est inutile de s'affliger. Si jamais vous avez besoin de mon secours, après que j'aurai rendu Télémaque à son père & à son pays, je reviendrai vous voir. Que pourrais-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible! Je ne cherche ni biens ni autorité sur la terre! je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice & la vertu. Pourrois-je oublier jamais la confiance & l'amitié que vous m'avez témoignées!

A ces mots Idoménée, fut tout-à-coup changé; il sentit son cœur appaisé, comme Neptune de son trident appaise les flots en courroux & les plus noires tempêtes: il restoit seulement en lui une douleur douce & paisible; c'étoit plutôt une tristesse & un sentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'espérance du secours des dieux, commencèrent à renaître au-dedans de lui.

Hé bien! dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre; & ne point se décourager! Du moins souvenez-vous d'Idoménée quand vous serez arrivé à Ithaque, où votre sagesse vous

comblera de prospérité. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, & que vous y avez laissé un roi malheureux qui n'espere qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus; je n'ai garde de résister aux dieux qui m'avoient prêté un si grand trésor. Allez aussi, Mentor, le plus grand & le plus sage de tous les hommes (si toutefois l'humanité peut faire ce que j'ai vu en vous, & si vous n'êtes pas une divinité sous une forme empruntée pour instruire les hommes foibles & ignorans); allez, conduisez le fils d'Ulysse, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adraste. Allez tous deux: je n'ose plus parler; pardonnez mes soupirs. Allez, vivez, soyez heureux ensemble: il ne me reste plus rien au monde que le souvenir de vous avoir possédés ici. O beaux jours! trop heureux jours! jours dont je n'ai pas assez connu le prix! jours trop rapidement écoulés! vous ne reviendrez jamais! jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voient!

Mentor prit ce moment pour le départ; il embrassa Philoclès, qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour se retirer de celle d'Idoménée; mais Idoménée prenant le chemin du port, se mit entre Mentor & Télémaque: il les regardoit, il gémissoit, il commençoit des paroles entrecoupées, & n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus sur le rivage couvert de matelots: on tend les cordages, on leve les voiles, le vent favorable se leve. Télémaque & Mentor, les larmes aux yeux, prennent congé du roi, qui les tient long-temps serrés entre ses bras, & qui les suit des yeux aussi loin qu'il le peut.

*Fin du livre vingt-troisième.*

# LIVRE XXIV.

*Pendant leur navigation, Télémaque ſe fait expliquer par Mentor pluſieurs difficultés ſur la manière de bien gouverner les peuples, entre autre celle de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, & n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le calme de la mer les oblige à relâcher dans une isle où Ulyſſe venoit d'aborder. Télémaque l'y voit, & lui parle ſans le reconnoître : mais, après l'avoir vu embarquer, il ſent un trouble ſecret dont il ne peut concevoir la cauſe. Mentor la lui explique, le conſole, l'aſſure qu'il rejoindra bientôt ſon père, & éprouve ſa pitié & ſa patience en retardant ſon départ pour faire un ſacrifice à Minerve. Enfin la déeſſe Minerve, cachée ſous la figure de Mentor, reprend ſa forme & ſe fait connoître. Elle donne à Télémaque ſes dernières inſtructions, & diſparoit. Après quoi Télémaque arrive à Ithaque, & retrouve Ulyſſe ſon père chez le fidèle Eumée.*

DÉJA les voiles s'enflent, on leve les ancres, la terre semble s'enfuir. Le pilote expérimenté apperçoit de loin les montagnes de Leucate, dont la tête ſe cache dans un tourbillon de frimats glacés, & les monts Acrocérauniens, qui montrent encore un front orgueilleux au ciel après avoir été ſi ſouvent écraſés par la foudre.

Pendant cette navigation, Télémaque diſoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement, que vous m'avez expliquées. D'abord elles me paroiſſoient comme

un

un ſonge ; mais peu-à-peu elles ſe démêlent dans mon eſprit, & s'y préſentent clairement, comme tous les objets paroiſſent ſombres & en confuſion le matin aux premières lueurs de l'aurore, mais qui enſuite ſemblent ſortir comme d'un chaos, quand la lumière, qui croît inſenſiblement, les diſtingue & leur rend, pour ainſi dire, leurs figures & leurs couleurs naturelles. Je ſuis très-perſuadé que le point eſſentiel du gouvernement eſt de bien diſcerner les différens caractères d'eſprits, pour les choiſir & les appliquer ſelon leurs talens : mais il me reſte à ſavoir comment on peut ſe connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit : Il faut étudier les hommes pour les connoître ; & pour les connoître il en faut voir, & traiter avec eux. Les rois doivent converſer avec leurs ſujets, les faire parler, les conſulter, les éprouver par de petits emplois dont ils leur faſſent rendre compte, pour voir s'ils ſont capables des plus hautes fonctions. Comment eſt-ce, mon cher Télémaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux ? c'eſt à force d'en voir & de remarquer leurs défauts & leurs perfections avec des gens expérimentés. Tout de même, parlez ſouvent des bonnes & des mauvaiſes qualités des hommes avec d'autres hommes ſages & vertueux, qui aient long-temps étudié leurs caractères ; vous apprendrez inſenſiblement comme ils ſont faits, & ce qu'il eſt permis d'en attendre. Qui eſt-ce qui vous a appris à connoître les bons & les mauvais poëtes ? c'eſt la fréquente lecture, & la réflexion avec des gens qui avoient le goût de la poéſie Qui eſt-ce qui vous a acquis le diſcernement ſur la muſique ? c'eſt la même application à obſerver les bons muſiciens. Comment peut-on eſpérer de bien gouverner les hommes, ſi on ne les connoit

pas ! & comment les connoîtra-t-on, ſi l'on ne vit pas avec eux ? Ce n'eſt pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part & d'autre que des choſes indifférentes & préparées avec art : il eſt queſtion de les voir en particulier, de tirer du fond de leur cœur toutes les reſſources ſecrettes qui y ſont, de les tâter de tous côtés, de les ſonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes, il faut commencer par ſavoir ce qu'ils doivent être ; il faut ſavoir ce que c'eſt que le vrai & ſolide mérite, pour diſcerner ceux qui en ont d'avec ceux qui n'en ont pas.

On ne ceſſe de parler de vertu & de mérite, ſans ſavoir ce que c'eſt préciſément que le mérite & la vertu. Ce ne ſont que de beaux noms, que des termes vagues pour la plupart des hommes, qui ſe font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de juſtice, de raiſon & de vertu, pour connoître ceux qui ſont raiſonnables & vertueux. Il faut ſavoir les maximes d'un bon & ſage gouvernement, pour connoître les hommes qui ont ces maximes, & ceux qui s'en éloignent par une fauſſe ſubtilité. En un mot, pour meſurer pluſieurs corps, il faut avoir une meſure fixe : pour juger, il faut tout de même avoir des principes conſtans auxquels tous nos jugemens ſe réduiſent. Il faut ſavoir préciſément quel eſt le but de la vie humaine, & quelle fin on doit ſe propoſer en gouvernant les hommes. Ce but unique & eſſentiel eſt de ne vouloir jamais l'autorité & la grandeur pour ſoi ; car cette recherche ambitieuſe n'iroit qu'à ſatisfaire un orgueil tyrannique : mais on doit ſe ſacrifier dans les peines infinies du gouvernement, pour rendre les hommes bons & heureux. Autrement on marche à tâtons & au haſard pendant toute

la vie : on va comme un navire en pleine mer, qui n'a point de pilote, qui ne consulte point les astres, & à qui toutes les côtes voisines sont inconnues ; il ne peut faire que naufrage.

Souvent les princes, faute de savoir en quoi consiste la vraie vertu, ne savent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes. La vraie vertu a pour eux quelque chose d'âpre ; elle leur paroît trop austère & indépendante ; elle les effraie & les aigrit : ils se tournent vers la flatterie. Dès-lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincérité ni de vertu ; dès-lors ils courent après un vain fantôme de fausse gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu sur la terre ; car les bons connoissent bien les méchans, mais les méchans ne connoissent point les bons, & ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels princes ne savent que se défier de tout le monde également : ils se cachent, ils se renferment ; ils sont jaloux sur les moindres choses ; ils craignent les hommes, & se font craindre d'eux. Ils fuient la lumière ; ils n'osent paroître dans leur naturel. Quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être ; car la curiosité maligne de leurs sujets pénètre & devine tout ; mais ils ne connoissent personne. Les gens intéressés qui les obsedent, sont ravis de les voir inaccessibles. Un roi inaccessible aux hommes l'est aussi à la vérité : on noircit par d'infâmes rapports & on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces sortes de rois passent leur vie dans une grandeur sauvage & farouche, où craignant sans cesse d'être trompés, ils le sont toujours inévitablement, & méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions & tous leurs pré-

ouï dire tant de fois ? On eſt ſouvent, répondit Mentor, dans la néceſſité de s'en ſervir. Dans une nation agitée & en déſordre, on trouve ſouvent des gens injuſtes & artificieux qui ſont déjà en autorité : ils ont des emplois importans qu'on ne peut leur ôter ; ils ont acquis la confiance de certaines perſonnes puiſſantes qu'on a beſoin de ménager : il faut les ménager eux-mêmes, ces hommes ſcélérats, parce qu'on les craint, & qu'ils peuvent tout bouleverſer. Il faut bien s'en ſervir pour un tems : mais il faut auſſi avoir en vue de les rendre peu-à-peu inutiles. Pour la vraie & intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais ; car ils peuvent en abuſer, & vous tenir enſuite malgré vous par votre ſecret ; chaîne plus difficile à rompre que toutes les chaînes de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations paſſagères ; traitez-les bien ; engagez-les par leurs paſſions mêmes à vous être fidèles, car vous ne les tiendrez que par-là : mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus ſecrettes. Ayez toujours un reſſort prêt pour les remuer à votre gré : mais ne leur donnez jamais la clef de votre cœur ni de vos affaires. Quand votre état devient paiſible, réglé, conduit par des hommes ſages & droits dont vous êtes sûr, peu-à-peu les méchans dont vous étiez contraint de vous ſervir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas ceſſer de les bien traiter ; car il n'eſt jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans : mais, en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il eſt néceſſaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité ; il faut néanmoins relever peu-à-peu l'autorité, & réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement ſi on les laiſſoit faire. Après tout, c'eſt un mal que le bien ſe faſſe par les méchans ; & quoique ce

mêmes ſemblerent retenir leurs haleines; toute la mer devint unie comme une glace; les voiles abattues ne pouvoient plus animer le vaiſſeau; l'effort des rameurs déjà fatigués étoit inutile: il fallut aborder en cette iſle, qui étoit plutôt un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre tems moins calme, on auroit pu y aborder ſans un grand péril.

Ces Phéaciens, qui attendoient le vent, ne paroiſſoient pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avance vers eux ſur ces rivages eſcarpés. Auſſitôt il demande au premier homme qu'il rencontre s'il n'a point vu Ulyſſe, roi d'Ithaque, dans la maiſon du roi Alcinoüs.

Celui auquel il s'étoit adreſſé par haſard n'étoit pas Phéacien; c'étoit un étranger inconnu qui avoit un air majeſtueux, mais triſte & abattu: il paroiſſoit rêveur, & à peine écouta-t-il d'abord la queſtion de Télémaque; mais enfin il lui répondit: Ulyſſe, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le roi Alcinoüs, comme en un lieu où l'on craint Jupiter, & où l'on exerce l'hoſpitalité: mais il n'y eſt plus, & vous l'y chercheriez inutilement; il eſt parti pour revoir Ithaque, ſi les dieux appaiſés ſouffrent enfin qu'il puiſſe jamais ſaluer ſes dieux pénates.

A peine cet étranger eut prononcé triſtement ces paroles, qu'il ſe jetta dans un petit bois épais ſur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, & paroiſſant affligé de ne pouvoir partir.

Télémaque le regardoit fixement; plus il le regardoit, plus il étoit ému & étonné. Cet inconnu, diſoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, & qui eſt plein d'amertume. Je plains les

malheureux depuis que je le ſuis ; & je ſens que mon cœur s'intéreſſe pour cet homme, ſans ſavoir pourquoi. Il m'a aſſez mal reçu ; à peine a-t-il daigné m'écouter & me répondre : je ne puis ceſſer néanmoins de ſouhaiter la fin de ſes maux.

Mentor, ſouriant, répondit : Voilà à quoi ſervent les malheurs de la vie ; ils rendent les princes modérés & ſenſibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poiſon des proſpérités, ils ſe croient des dieux, ils veulent que les montagnes s'applaniſſent pour les contenter ; ils comptent pour rien les hommes, ils veulent ſe jouer de la nature entière. Quand ils entendent parler de ſouffrances, ils ne ſavent ce que c'eſt ; c'eſt un ſonge pour eux : ils n'ont jamais vu la diſtance du bien & du mal. L'infortune ſeule peut leur donner de l'humanité, & changer leur cœur de rocher en un cœur humain : alors ils ſentent qu'ils ſont hommes, & qu'ils doivent ménager les autres hommes qui leur reſſemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il eſt comme vous, errant ſur ce rivage, combien devrez-vous avoir plus de compaſſion pour le peuple d'Ithaque lorſque vous le verrez un jour ſouffrir ? Ce peuple que les dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un berger, ſera peut-être malheureux par votre ambition, ou par votre faſte, ou par votre imprudence ; car les peuples ne ſouffrent que par les fautes des rois, qui devroient veiller pour les empêcher de ſouffrir.

Pendant que Mentor parloit ainſi, Télémaque étoit plongé dans la triſteſſe & dans le chagrin ; il lui répondit enfin avec un peu d'émotion : Si toutes ces choſes ſont vraies, l'état d'un roi eſt bien malheureux. Il eſt l'eſclave de

tous ceux auxquels il paroît commander ; il n'eſt pas tant fait pour leur commander, qu'il eſt fait pour eux ; il ſe doit tout entier à eux ; il eſt chargé de tous leurs beſoins ; il eſt l'homme de tout le peuple & de chacun en particulier : il faut qu'il s'accommode à leurs foibleſſes, qu'il les corrige en père, qu'il les rende ſages & heureux. L'autorité qu'il paroît avoir n'eſt point la ſienne ; il ne peut rien faire ni pour ſa gloire ni pour ſon plaiſir ; ſon autorité eſt celle des loix, il faut qu'il leur obéiſſe pour en donner l'exemple à ſes ſujets. A proprement parler, il n'eſt que le défenſeur des loix pour les faire régner ; il faut qu'il veille & qu'il travaille pour les maintenir : il eſt l'homme le moins libre & le moins tranquille de ſon royaume ; c'eſt un eſclave qui ſacrifie ſon repos & ſa liberté pour la liberté & la félicité publiques.

Il eſt vrai, répondit Mentor, que le roi n'eſt roi que pour avoir ſoin de ſon peuple comme un berger de ſon troupeau, ou comme un père de ſa famille ; mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il ſoit malheureux d'avoir du bien à faire à tant de gens ? Il corrige les méchans par des punitions ; il encourage les bons par des récompenſes : il repréſente les dieux en conduiſant ainſi à la vertu tout le genre humain. N'a-il-pas aſſez de gloire à faire garder les loix ? Celle de ſe mettre au-deſſus des loix eſt une gloire fauſſe, qui n'inſpire que de l'horreur & du mépris. S'il eſt méchant, il ne peut être que malheureux, car il ne ſauroit trouver aucune paix dans ſes paſſions & dans ſa vanité : s'il eſt bon, il doit goûter le plus pur & le plus ſolide de tous les plaiſirs à travailler pour la vertu, & attendre des dieux une éternelle récompenſe.

Télémaque, agité au-dedans par une peine

ſecrette, ſembloit n'avoir jamais compris ces maximes, quoiqu'il en fût rempli, & qu'il les eût lui-même enſeignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit, contre ſes véritables ſentimens, un eſprit de contradiction & de ſubtilité pour rejetter les vérités que Mentor lui expliquoit : il oppoſoit à ces raiſons l'ingratitude des hommes. Quoi ! diſoit-il, prendre tant de peines pour ſe faire aimer des hommes qui ne vous aimeront peut-être jamais, & pour faire du bien à des méchans qui ſe ſerviront de vos bienfaits pour vous nuire !

Mentor lui répondoit patiemment : Il faut compter ſur l'ingratitude des hommes, & ne laiſſer pas de leur faire du bien : il faut les ſervir moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on fait n'eſt jamais perdu : ſi les hommes l'oublient, les dieux s'en ſouviennent & le récompenſent. De plus, ſi la multitude eſt ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui ſont touchés de votre vertu. La multitude même, quoique changeante & capricieuſe, ne laiſſe pas de faire tôt ou tard une eſpèce de juſtice à la véritable vertu.

Mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes ? ne travaillez point uniquement à les rendre puiſſans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaiſirs ; cette gloire, cette abondance & ces délices les corrompent ; ils n'en ſeront que plus méchans, & par conſéquent plus ingrats : c'eſt leur faire un préſent funeſte ; c'eſt leur offrir un poiſon délicieux. Mais appliquez-vous à redreſſer leurs mœurs, à leur inſpirer la juſtice, la ſincérité, la crainte des dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le déſintéreſſement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur

donnerez le véritable bien, qui eſt la vertu : & la vertu, ſi elle eſt ſolide, les attachera toujours à celui qui la leur aura inſpirée. Ainſi, en leur donnant les véritables biens, vous vous ferez du bien à vous-même, & vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il s'étonner que les hommes ſoient ingrats pour des princes qui ne les ont jamais exercés qu'à l'injuſtice, qu'à l'ambition ſans bornes, qu'à la jalouſie contre leurs voiſins, qu'à l'inhumanité, qu'à la hauteur, qu'à la mauvaiſe foi ? Le prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Si au contraire il travailloit par ſes exemples & par ſon autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de ſon travail dans leurs vertus ; ou du moins ils trouveroient dans la ſienne & dans l'amitié des dieux, de quoi ſe conſoler de tous les mécomptes.

A peine ce diſcours fut-il achevé, que Télémaque s'avança avec empreſſement vers les Phéaciens du vaiſſeau qui étoit arrêté ſur le rivage. Il s'adreſſa à un vieillard d'entr'eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, & s'il n'avoient point vu Ulyſſe. Le vieillard répondit :

Nous venons de notre iſle, qui eſt celle des Phéaciens ; nous allons chercher des marchandiſes vers l'Epire. Ulyſſe, comme on vous l'a déja dit, a paſſé dans notre patrie, mais il en eſt parti. Quel eſt, ajouta auſſi-tôt Télémaque, cet homme ſi triſte qui cherche les lieux les plus déſerts en attendant que votre vaiſſeau parte ? C'eſt répondit le vieillard, un étranger qui nous eſt inconnu : mais on dit qu'il ſe nomme Cléomenes ; qu'il eſt né en Phrygie ; qu'un oracle avoit prédit à ſa mère, avant ſa naiſſance, qu'il ſeroit roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans ſa patrie ; & que s'il y demeuroit, la colère

des dieux ſe feroit ſentir aux Phyrgiens par une cruelle peſte. Dès qu'il fut né, ſes parens le donnerent à des matelots qui le porterent dans l'iſle de Lesbos. Il y fut nourri en ſecret aux dépens de ſa patrie, qui avoit un ſi grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuſte, agréable, & adroit à tous les exercices du corps ; il s'appliqua même avec beaucoup de goût & de génie aux ſciences & aux beaux arts : mais on ne put le ſouffrir dans aucun pays. La prédiction faite ſur lui devint célebre ; on le reconnut bientôt par-tout où il alla ; par-tout les rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadêmes. Ainſi il eſt errant depuis ſa jeuneſſe, & il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui ſoit libre de s'arrêter. Il a ſouvent paſſé chez des peuples fort éloignés du ſien ; mais à peine eſt-il arrivé dans une ville, qu'on y découvre ſa naiſſance & l'oracle qui le regarde. Il a beau ſe cacher, & choiſir en chaque lieu quelque genre de vie obſcure : ſes talens éclatent toujours, dit-on, malgré lui, & pour la guerre, & pour les lettres, & pour les affaires les plus importantes ; il ſe préſente toujours en chaque pays quelque occaſion imprévue qui l'entraîne, & qui le fait connoître au public. C'eſt ſon mérite qui fait ſon malheur ; il le fait craindre & l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa deſtinée eſt d'être eſtimé, aimé, admiré par-tout, mais rejetté de toutes les terres connues. Il n'eſt plus jeune, & cependant il n'a pu encore trouver aucune côte, ni de l'Aſie ni de la Grece, où l'on ait voulu le laiſſer vivre en quelque repos. Il paroît ſans ambition, & il ne cherche aucune fortune : il ſe trouveroit trop heureux que l'oracle ne lui eût jamais promis la royauté. Il ne lui reſte aucune eſpérance de revoir jamais ſa patrie ;

car

car il ſait qu'il ne pourroit porter que le deuil & les larmes dans toutes les familles. La royauté même pour laquelle il ſouffre ne lui paroît point déſirable ; il court malgré lui après elle, par une triſte fatalité, de royaume en royaume, & elle ſemble fuir devant lui pour ſe jouer de ce malheureux juſqu'à ſa vieilleſſe : funeſte préſent des dieux qui troublent tous ſes plus beaux jours, & qui ne lui cauſe que des peines, dans l'âge où l'homme infirme n'a plus beſoin que de repos ! Il s'en va, dit-il, chercher vers la Trace quelque peuple ſauvage & ſans loix qu'il puiſſe aſſembler, policer & gouverner pendant quelques années ; après quoi, l'oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les royaumes les plus floriſſans ; il compte de ſe retirer alors dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime paſſionnément. C'eſt un homme ſage & modéré, qui craint les dieux, qui connoît bien les hommes, & qui ſait vivre en paix avec eux, ſans les eſtimer. Voilà ce qu'on raconte de cet étranger dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette converſation, Télémaque tournoit ſouvent ſes yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée. Le vent ſoulevoit les flots qui venoient battre les rochers, les blanchiſſant de leur écume. Dans ce moment le vieillard dit à Télémaque : Il faut que je parte ; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En diſant ces mots, il court au rivage : on s'embarque ; on n'entend que des cris confus ſur le rivage, par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu qu'on nommoit Cléomenes avoit erré quelque tems dans le milieu de l'iſle, montant ſur le ſommet de tous les rochers, &

conſidérant de-là l'eſpace immenſe des mers avec une triſteſſe profonde.

Télémaque ne l'avoit point perdu de vue, & il ne ceſſoit d'obſerver ſes pas. Son cœur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, deſtiné aux plus grandes choſes, & ſervant de jouet à une rigoureuſe fortune, loin de ſa patrie. Au moins, diſoi-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque: mais ce Cléomenes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui adouciſſoit la peine de Télémaque. Enfin cet homme, voyant ſon vaiſſeau prêt, étoit deſcendu de ces rochers eſcarpés avec autant de viteſſe & d'agilité qu'Appollon, dans les forêts de Lycie, ayant noué ſes cheveux blonds, paſſe au travers des précipices pour aller percer de ſes fleches les cerfs & les ſangliers. Déjà cet inconnu eſt dans le vaiſſeau, qui fend l'onde amère & qui s'éloigne de la terre.

Alors une impreſſion ſecrette de douleur ſaiſit le cœur de Télémaque: il s'afflige ſans ſavoir pourquoi; les larmes coulent de ſes yeux, & rien ne lui eſt ſi doux que de pleurer. En même tems il apperçoit ſur le rivage tous les mariniers de Salente couchés ſur l'herbe, & profondément endormis. Ils étoient las & abattus: le doux ſommeil s'étoit inſinué dans leurs membres, & tous les humides pavots de la nuit avoient été répandus ſur eux en plein jour par la puiſſance de Minerve. Télémaque eſt étonné de voir cet aſſoupiſſement univerſel des Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été ſi attentifs & ſi diligens à profiter du vent favorable: mais il eſt encore plus occupé à regarder le vaiſſeau Phéacien prêt à diſparoître au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller: un étonnement & un trouble ſecret tiennent

ſes yeux attachés vers ce vaiſſeau déjà parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchiſſent un peu dans l'onde azurée. Il n'écoute pas même Mentor qui lui parle, & il eſt tout hors de lui-même, dans un tranſport ſemblable à celui des Ménades lorſqu'elles tiennent le thyrſe en main, & qu'elles font retentir de leurs cris inſenſés les rives de l'Hebre & les montagnes de Rhodopes & d'Iſmare.

Enfin il revient un peu de cette eſpèce d'enchantement; ſes larmes recommencent à couler de ſes yeux. Alors Mentor lui dit: Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer; la cauſe de votre douleur, qui vous eſt inconnue, ne l'eſt pas à Mentor: c'eſt la nature qui parle, & qui ſe fait ſentir: c'eſt-elle qui attendrit votre cœur. L'inconnu qui vous a donné une ſi vive émotion eſt le grand Ulyſſe: ce qu'un vieillard Phéacien vous a raconté de lui ſous le nom de Cléomenes n'eſt qu'une fiction pour cacher plus ſûrement le retour de votre père dans ſon royaume. Il s'en va droit à Ithaque; déja il eſt bien près du port, & il revoit enfin ces lieux ſi long-temps déſirés. Vos yeux l'ont vu, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais ſans le connoître: bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, & il vous connoîtra; mais maintenant les dieux ne pouvoient permettre votre reconnoiſſance hors d'Ithaque. Son cœur n'a pas été moins ému que le vôtre; il eſt trop ſage pour ſe découvrir à nul mortel, dans un lieu où il pourroit être expoſé à des trahiſons, & aux inſultes des cruels amans de Pénélope. Ulyſſe votre père eſt le plus ſage de tous les hommes; ſon cœur eſt comme un puits profond, on ne ſauroit y puiſer ſon ſecret. Il aime la vérité, & ne dit jamais rien qui la bleſſe: mais il ne la dit que pour le beſoin; & la

ſageſſe, comme un ſceau, tient toujours ſes levres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t-il été ému en vous parlant! combien s'eſt-il fait de violence pour ne point ſe découvrir! que n'a-t-il pas ſouffert en vous voyant! Voilà ce qui le rendoit triſte & abattu.

Pendant ce diſcours, Télémaque, attendri & troublé, ne pouvoit retenir un torrent de larmes; les ſanglots l'empêchèrent même long-temps de répondre; enfin il s'écria: Hélas! mon cher Mentor, je ſentois bien dans cet inconnu je ne ſais quoi qui m'attiroit à lui & qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas dit, avant ſon départ, que c'étoit Ulyſſe, puiſque vous le connoiſſiez? Pourquoi l'avez-vous laiſſé partir ſans lui parler, & ſans faire ſemblant de le connoître? Quel eſt donc ce myſtere? Serai-je toujours malheureux? les dieux irrités veulent-ils me tenir comme Tantale altéré, qu'une eau trompeuſe amuſe, s'enfuyant de ſes levres avides! Ulyſſe! Ulyſſe! m'avez-vous échappé pour jamais? Peut-être ne le verrai-je plus! Peut-être que les amans de Pénélope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient! Au moins, ſi je le ſuivois, je mourrois avec lui! O Ulyſſe, ô Ulyſſe! ſi la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil, (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie) je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un ſort auſſi funeſte qu'Agamemnon à Mycenes. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur? Maintenant je l'embraſſerois, je ſerois déjà avec lui dans le port d'Ithaque; nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en ſouriant: Voyez, mon cher Télémaque, comment les hommes

ſont faits : vous voilà tout déſolé parce que vous avez vu votre père ſans le reconnoître. Que n'euſſiez-vous pas donné hier pour être aſſuré qu'il n'étoit pas mort ? aujourd'hui vous en êtes aſſuré par vos propres yeux ; & cette aſſurance, qui devroit vous combler de joie, vous laiſſe dans l'amertume. Ainſi le cœur malade des mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus déſiré, dès qu'il le poſſéde ; & il eſt ingénieux, pour ſe tourmenter ſur ce qu'il ne poſſéde pas encore.

C'eſt pour exercer votre patience, que les dieux vous tiennent ainſi en ſuſpens. Vous regardez ce tems comme perdu ; ſachez que c'eſt le plus utile de votre vie, car il vous exerce dans la plus néceſſaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient, pour devenir maître de ſoi & des autres : l'impatience, qui paroît une force & une vigueur de l'ame, n'eſt qu'une foibleſſe & une impuiſſance de ſouffrir la peine. Celui qui ne ſait pas attendre & ſouffrir, eſt comme celui qui ne ſait pas ſe taire ſur un ſecret : l'un & l'autre manquent de fermeté pour ſe retenir, comme un homme qui court dans un chariot, & qui n'a pas la main aſſez ferme pour arrêter, quand il le faut, ſes courſiers fougueux ; ils n'obéiſſent plus au frein, ils ſe précipitent ; & l'homme foible auquel ils échappent, eſt briſé dans ſa chûte. Ainſi l'homme impatient eſt entraîné par ſes deſirs indomptés & farouches dans un abîme de malheurs : plus ſa puiſſance eſt grande, plus ſon impatience lui eſt funeſte : il n'attend rien ; il ne ſe donne le tems de rien meſurer ; il force toutes choſes pour ſe contenter ; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il ſoit mûr ; il briſe les portes, plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre ; il veut moiſſonner quand

le ſage laboureur ſeme : tout ce qu'il fait à la hâte & à contre-temps eſt mal fait, & ne peut avoir de durée non plus que ſes déſirs volages. Tels ſont les projets inſenſés d'un homme qui croit pouvoir tout, & qui ſe livre à ſes déſirs impatiens pour abuſer de ſa puiſſance. C'eſt pour vous apprendre à être patient, mon cher Télémaque, que les dieux exercent tant votre patience, & ſemblent ſe jouer de vous dans la vie errante où ils vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous eſpérez ſe montrent à vous, & s'enfuient comme un ſonge léger que le réveil fait diſparoître, pour vous apprendre que les choſes même qu'on croit tenir dans ſes mains échappent dans l'inſtant. Les plus ſages leçons d'Ulyſſe ne vous ſeront pas auſſi utiles, que ſa longue abſence & les peines que vous ſouffrez en le cherchant.

Enſuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une dernière épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur preſſer les matelots pour hâter le départ, Mentor l'arrêta tout-à-coup, & l'engagea à faire ſur le rivage un grand ſacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Mentor veut. On dreſſe deux autels de gazon; l'encens fume, le ſang des victimes coule. Télémaque pouſſe des ſoupirs tendres vers le ciel, & reconnoit la puiſſante protection de la déeſſe.

A peine le ſacrifice eſt-il achevé, qu'il ſuit Mentor dans les routes ſombres d'un petit bois voiſin. Là, il apperçoit tout-à-coup que le viſage de ſon ami prend une nouvelle forme : les rides de ſon front s'effacent, comme les ombres diſparoiſſent quand l'aurore, de ſes doigts de roſe, ouvre les portes de l'orient, & enflamme tout l'horizon; ſes yeux creux & auſteres ſe changent

en des yeux bleus d'une couleur céléſte & pleins d'une flamme divine; ſa barbe griſe & négligée diſparoît; des traits nobles & fiers, mêlés de douceur & de grace, ſe montrent aux yeux de Télémaque ébloui. Il reconnoît un viſage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre & nouvellement écloſe au ſoleil: on y voit la blancheur des lis mêlée de roſes naiſſantes. Sur ce viſage fleurit une éternelle jeuneſſe avec une majeſté ſimple & négligée: une odeur d'ambroiſie ſe répand de ſes cheveux flottans: ſes habits éclatent comme les vives couleurs dont le ſoleil, en ſe levant, peint les ſombres voûtes du ciel & les nuages qu'il vient dorer. Cette divinité ne touche point du pied à terre; elle coule légérement dans l'air comme un oiſeau le fend de ſes aîles. Elle tient de ſa puiſſante main une lance brillante, capable de faire trembler les villes & les nations les plus guerrieres, Mars même en ſeroit effrayé. Sa voix eſt douce & modérée, mais forte & inſinuante: toutes ſes paroles ſont des traits de feu qui percent le cœur de Télémaque, & qui lui font reſſentir je ne ſais quelle douleur délicieuſe: ſur ſon caſque paroît l'oiſeau triſte d'Athenes, & ſur ſa poitrine brille la redoutable égide. A ces marques, Télémaque reconnoît Minerve.

O déeſſe, dit-il, c'eſt donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulyſſe pour l'amour de ſon père! . . . Il vouloit en dire davantage; mais la voix lui manqua, ſes levres s'efforcoient en vain d'exprimer les penſées qui ſortoient avec impétuoſité du fond de ſon cœur: la divinité préſente l'accabloit, & il étoit comme un homme qui, dans un ſonge eſt oppreſſé juſqu'à perdre la reſpiration, & qui, par l'agitation pénible de ſes levres, ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles : Fils d'Ulyſſe, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai inſtruit aucun mortel avec autant de ſoin que vous ; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres ſanglantes, & de tous les maux qui peuvent éprouver le cœur de l'homme. Je vous ai montré, par des expériences ſenſibles, les vraies & les fauſſes maximes par leſquelles on peut régner. Vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs : car quel eſt l'homme qui peut gouverner ſagement s'il n'a jamais ſouffert, & s'il n'a jamais profité des ſouffrances où ſes fautes l'ont précipité ?

Vous avez rempli, comme votre pére, les terres & les mers de vos triſtes aventures, allez, vous êtes maintenant digne de marcher ſur ſes pas. Il ne vous reſte plus qu'un court & facile trajet juſques à Ithaque, où il arrive dans ce moment : combattez avec lui, & obéiſſez-lui comme le moindre de ſes ſujets ; donnez-en l'exemple aux autres. Il vous donnera pour épouſe Antiope, & vous ſerez heureux avec elle pour avoir moins cherché la beauté que la ſageſſe & la vertu.

Lorſque vous régnerez, mettez toute votre gloire à renouveller l'âge d'or : écoutez tout le monde ; croyez peu de gens ; gardez-vous bien de vous croire trop vous-même : craignez de vous tromper ; mais ne craignez jamais de laiſſer voir aux autres que vous avez été trompé.

Aimez les peuples ; n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte eſt néceſſaire quand l'amour manque : mais il faut toujours l'employer à regret, comme les remèdes violens & les plus dangereux.

Conſidérez toujours de loin toutes les ſuites de ce que vous voudrez entreprendre ; prévoyez

les plus terribles inconvéniens ; & ſachez que le vrai courage conſiſte à enviſager tous les périls, & à les mépriſer quand ils deviennent néceſſaires. Celui qui ne veut pas les voir n'a pas aſſez de courage pour en ſupporter tranquillement la vue : celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, & qui tente les autres ſans s'émouvoir, eſt le ſeul ſage & magnanime.

Fuyez la molleſſe, le faſte, la profuſion ; mettez votre gloire dans la ſimplicité : que vos vertus & vos bonnes actions ſoient les ornemens de votre perſonne & de votre palais ; qu'elles ſoient la garde qui vous environne ; & que tout le monde apprenne de vous en quoi conſiſte le vrai bonheur.

N'oubliez jamais que les rois ne régnent point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples. Les biens qu'ils font s'étendent juſques dans les ſiecles les plus éloignés : les maux qu'ils font ſe multiplient de génération en génération juſqu'à la poſtérité la plus reculée. Un mauvais régne fait quelquefois la calamité de pluſieurs ſiecles.

Sur-tout ſoyez en garde contre votre humeur ; c'eſt un ennemi que vous porterez par-tout avec vous juſqu'à la mort ; il entrera dans vos conſeils, & vous trahira ſi vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occaſions les plus importantes ; elle donne des inclinations & des averſions d'enfant, au préjudice des plus grands intérêts ; elle fait décider les plus grandes affaires par les plus petites raiſons ; elle obſcurcit tous les talens, rabaiſſe le courage, rend un homme inégal, foible, vil & inſupportable. Défiez-vous de cet ennemi.

Craignez les dieux, ô Télémaque, cette crainte eſt le plus grand tréſor du cœur de l'homme :

avec elle vous viendront la ſageſſe, la juſtice, la paix, la joie, les plaiſirs purs, la vraie liberté, la douce abondance & la gloire ſans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulyſſe : mais ma ſageſſe ne vous quittera point, pourvu que vous ſentiez toujours que vous ne pouvez rien ſans elle. Il eſt temps que vous appreniez à marcher tout ſeul. Je ne me ſuis ſéparée de vous en Egypte & à Salente, que pour vous accoutumer à être privé de cette douceur, comme on ſèvre les enfans lorſqu'il eſt temps de leur ôter le lait pour leur donner des alimens ſolides.

A peine la déeſſe eut achevé ce diſcours, qu'elle s'éleva dans les airs, & s'enveloppa d'un nuage d'or & d'azur, où elle diſparut. Télémaque, ſoupirant, étonné & hors de lui-même, ſe proſterna à terre, levant les mains au ciel : puis il alla éveiller ſes compagnons, ſe hâta de partir, arriva à Ithaque, & reconnut ſon père chez le fidèle Eumée.

*Fin du vingt-quatrième & dernier Livre.*

# ODE.

I.

MONTAGNES * de qui l'audace
Va porter jusqu'aux Cieux
Un front d'éternelle glace;
Soutien du séjour des Dieux,
Dessus vos têtes chenues,
Je cueille au-dessus des nues
Toutes les fleurs du Printems.
A mes pieds, contre la terre,
J'entends gronder le tonnerre
Et tomber mille torrens.

II.

Semblables aux monts de Thrace
Qu'un Géant audacieux
Sur les autres monts entasse
Pour escalader les cieux,
Vos sommets sont des campagne
Qui portent d'autres montagnes;
Et s'élevant par degrès,
De leurs orgueilleuses têtes
Vont affronter les tempêtes
De tous les Vents conjurés.

* Montagnes d'Auvergne où il étoit alors.

III.

Dès que la vermeille Aurore
De ses feux étincelans
Toutes ces montagnes dore,
Les tendres agneaux bêlans
Errent dans les pâturages;
Bientôt les sombres bocages,
Plantés le long des ruisseaux,
Et que les Zéphyrs agitent,
Bergers et troupeaux invitent
A dormir au bruit des eaux.

IV.

Mais dans ce rude paysage
Où tout est capricieux
Et d'une beauté sauvage,
Rien ne rappelle à mes yeux
Les bords que mon fleuve arrose;
Fleuve où jamais le vent n'ose
Les moindres flots soulever;
Où le ciel serein nous donne
Le Printems après l'Automne,
Sans laisser place à l'Hiver.

V.

Solitude *, où la rivière
Ne laisse entendre autre bruit

* Carcénac, petite Abbaye ſur la Dordogne, qu'il avoit alors.

Que

Que celui d'une onde claire
Qui tombe, écume et s'enfuit;
Où deux isles fortunées,
De rameaux verds couronnées,
Font pour le charme des yeux
Tout ce que le cœur desire;
Que ne puis-je, sur ma lyre,
Te chanter du chant des Dieux!

VI.

De Zéphyr la douce haleine
Qui reverdit nos buissons,
Fait sur le dos de la plaine
Flotter les jaunes moissons
Dont Cérès remplit nos granges;
Bacchus lui-même, aux vendanges,
Vient empourprer le raisin,
Et du penchant des collines,
Sur les campagnes voisines,
Verse des fleuves de vin.

VII.

Je vois au bout des campagnes
Pleines de sillons dorés,
S'enfuir vallons et montagnes
Dans les lointains azurés,
Dont la bizarre figure
Est un jeu de la nature.
Sur les rives du canal,
Comme en un miroir fidelle

L'horison se renouvelle,
Et se peint dans ce crystal.

VIII.

Avec les fruits de l'Automne
Sont les parfums du Printems,
Et la vigne se couronne
De mille festons pendans;
Ce fleuve aimant les prairies
Qui dans les isles fleuries
Ornent ses canaux divers,
Par des eaux ici dormantes,
Là rapides et bruyantes,
En baigne les tapis verds.

IX.

Dansant sur les violettes,
Le Berger mêle sa voix
Avec le son des musettes,
Des flûtes et des hauts-bois.
Oiseaux, par votre ramage,
Tous soucis dans ce bocage
De tous cœurs sont effacés;
Colombes et tourterelles,
Tendres, plaintives, fidelles,
Vous seules y gémissez.

X.

Une herbe tendre et fleurie
M'offre des lits de gazon;

Une douce rêverie
Tient mes sens et ma raison :
A ces charmes je me livre,
De ce nectar je m'enivre,
Et les Dieux en sont jaloux.
De la Cour flatteurs mensonges
Vous ressemblez à mes songes,
Trompeurs comme eux mais moins doux.

XI.

A l'abri des noirs orages,
Qui vont foudroyer les Grands,
Je trouve sous ces feuillages
Un asyle en tous les tems :
Là, pour commencer à vivre,
Je puise seul et sans livre
La profonde vérité ;
Puis la Fable avec l'Histoire
Viennent peindre à ma mémoire
L'ingénue antiquité.

XII.

Des Grecs je vois le plus sage *,
Jouet d'un indigne sort,
Tranquille dans son naufrage,
Et circonspect dans le port.
Vainqueur des vents en furie,
Pour sa sauvage Patrie,
Bravant les flots nuit et jour.

* Ulysse.

O ! combien de mon bocage
Le calme, le frais, l'ombrage,
Méritent mieux mon amour !

XIII.

Je goûte loin des alarmes,
Des Muses l'heureux loisir ;
Rien n'expose au bruit des armes
Mon silence et mon plaisir.
Mon cœur content de ma lyre,
A nul autre honneur n'aspire
Qu'à chanter un si doux bien.
Loin, loin, trompeuse fortune,
Et toi, faveur importune ;
Le monde entier ne m'est rien.

XIV.

En quelque climat que j'erre,
Plus que tous les autres lieux,
Cet heureux coin de la terre
Me plaît et rit à mes yeux :
Là, pour couronner ma vie,
La main d'une Parque amie
Filera mes plus beaux jours ;
Là, reposera ma cendre,
Là, Tyrcis * viendra répandre
Les pleurs dus à nos amours.

---

* M. l'Abbé de Langeron.

*FIN.*

# AVERTISSEMENT.

*APrès les aventures de Télémaque, on ne peut rien lire de plus tendre, ni de mieux touché que celles d'Aristonoüs. Il semble que la nature elle même ait dicté ces deux charmans Ouvrages; et comme le même esprit et la même simplicité y regnent également partout, on sera sans doute bien aise de les trouver joints ensemble, quoiqu'ils ne soient pas de la même main.*

# LES AVENTURES D'ARISTONOUS.

SOPHRONIME ayant perdu les biens de ſes Ancêtres par des naufrages, & par d'autres malheurs, s'en conſoloit par ſa vertu dans l'Iſle de Délos. Là il chantoit ſur une Lyre d'or les merveilles du Dieu qu'on y adore : il cultivoit les muſes, dont il étoit aimé ; il recherchoit curieuſement tous les ſecrets de la nature, le cours des aſtres & des cieux, l'ordre des élémens, la ſtructure de l'Univers, qu'il meſuroit de ſon compas, la vertu des plantes, la conformation des animaux, mais ſur-tout il s'étudioit lui-même, & s'appliquoit à orner ſon ame par la vertu : ainſi la fortune en voulant l'abattre l'avoit élevé à la véritable gloire, qui eſt celle de la ſageſſe.

Pendant qu'il vivoit heureux ſans bien dans cette retraite, il apperçoit un jour ſur le rivage de la mer un vieillard vénérable, qui lui étoit inconnu : c'étoit un étranger, qui venoit d'aborder dans l'Isle. Ce vieillard admiroit les bords de la mer dans laquelle il ſavoit que cette Isle avoit été autrefois flottante ; il conſidéroit cette côte où s'élevoient au-deſſus des ſables & des rochers, de petites collines toujours couvertes d'un gazon naiſſant & fleuri ; il ne pouvoit aſſez regarder les fontaines pures, & les ruiſſeaux rapides, qui arroſoient cette délicieuſe campagne ; il s'avançoit vers les bocages ſacrés

qui environnoient le temple du Dieu : il étoit étonné de voir cette verdure que les Aquilons n'oſent jamais ternir, & il conſidéroit déja le Temple d'un marbre de Paros, plus blanc que la neige, environné de hautes colomnes de jaſpe. Sophronime n'étoit pas moins attentif à conſidérer ce vieillard ; ſa barbe blanche tomboit ſur ſa poitrine, ſon viſage ridé n'avoit rien de difforme, il étoit encore exempt des injures d'une vieilleſſe caduque, ſes yeux montroient une douce vivacité, ſa taille étoit haute & majeſtueuſe, mais un peu courbe, & un bâton d'yvoire le ſoutenoit : ô étranger, lui dit Sophronime, que cherchez-vous dans cette Isle, qui paroît vous être inconnue ? ſi c'eſt le Temple du Dieu, vous le voyez de loin, & je m'offre de vous y conduire, car je crains les Dieux ; & j'ai appris ce que Jupiter veut qu'on faſſe pour ſecourir les étrangers.

J'accepte, répondit ce Vieillatd, l'offre que vous me faites, avec tant de marques de bonté ; je prie les Dieux de récompenſer vôtre amour pour les Etrangers, allons vers le Temple. Dans le chemin il raconta à Sophronime le ſujet de ſon voyage ; je m'appelle, dit-il, Ariſtonoüs, natif de Clazomene Ville d'Ionie ſituée ſur cette côte agréable, qui s'avance dans la mer, & ſemble s'aller joindre à l'Iſle de Chio, fortunée patrie d'Homere : je nâquis de parens pauvres, quoique nobles ; mon père nommé Polyſtrate, qui étoit déja chargé d'une nombreuſe famille ne voulut point m'élever, il me fit expoſer par un de ſes amis de Teos. Une vieille femme d'Erythrée, qui avoit du bien auprès du lieu où l'on m'expoſa, me nourrit de lait de chevre dans ſa maiſon ; mais comme elle étoit pauvre, dès que je fus en âge de ſervir, elle me vendit à un Marchand d'Eſclaves qui me mena dans

la Lycie. Ce Marchand me revendit à Patare à un homme riche, & vertueux nommé Alcine; & Alcine eut ſoin de moi dans ma jeuneſſe: je lui parus docile, modéré, ſincere, affectionné & appliqué à toutes les choſes honnêtes dont on voulut m'inſtruire: il me dévoua aux arts qu'Apollon favoriſe, il me fit apprendre la muſique, les exercices du corps, & ſur-tout l'art de guérir les plaies des hommes. J'acquis bientôt une aſſez grande réputation dans cet art, qui eſt ſi néceſſaire, & Apollon qui m'inſpira, me découvrit des ſecrets merveilleux. Alcine qui m'aimoit de plus en plus, & qui étoit ravi de voir le ſuccès de ſes ſoins pour moi, m'affranchit, & m'envoya à Polycrate Tyran de Samos, qui dans ſon incroyable felicité, craignoit toujours que la fortune, après l'avoir ſi long-temps flatté, ne le trahît cruellement. Il aimoit la vie qui étoit pour lui pleine de délices, il craignoit de la perdre, & vouloit prévenir les moindres apparences de maux: ainſi il étoit toujours environné des hommes les plus célèbres dans la médecine. Polycrate fut ravi que je vouluſſe paſſer ma vie auprès de lui. Pour m'y attacher, il me donna de grandes richeſſes, & me combla d'honneurs. Je demeurai long-temps à Samos, où je ne pouvois aſſez m'étonner de voir que la fortune sembloit prendre plaiſir de le ſervir ſelon tous ſes déſirs; il ſuffiſoit qu'il entreprît une guerre, la victoire ſuivoit de près; il n'avoit qu'à vouloir les choſes les plus difficiles, elles ſe faiſoient d'abord comme d'elles-mêmes; ſes richeſſes immenſes ſe multiplioient tous les jours; tous ſes ennemis étoient abattus à ſes pieds; ſa ſanté, loin de diminuer, devenoit plus forte et plus égale; il y avoit déjà quarante ans que ce tyran, tranquille & heureux, tenoit la fortune

comme enchaînée, ſans qu'elle osât jamais le démentir en rien, ni lui cauſer le moindre mécompte dans tous ſes deſſeins. Une proſpérité ſi inouie parmi les hommes me faiſoit peur pour lui : je l'aimois ſincérement & je ne pus m'empêcher de lui découvrir ma crainte; elle fit impreſſion dans ſon cœur, car encore qu'il fût amolli par les délices, & enorgueilli de ſa puiſſance, il ne laiſſoit pas d'avoir quelques ſentimens d'humanité, quand on le faiſoit reſſouvenir des Dieux & de l'inconſtance des choſes humaines. Il ſouffrit que je lui diſſe la vérité, & il fut ſi touché de ma crainte pour lui, qu'enfin il réſolut d'interrompre le cours de ſes proſpérités par une perte qu'il vouloit ſe préparer lui-même. Je vois bien, me dit-il, qu'il n'y a point d'homme qui ne doive en ſa vie éprouver quelque diſgrace de la fortune; plus on a été épargné d'elle, plus on a à craindre quelque révolution affreuſe : moi qu'elle a comblé de biens pendant tant d'années, je dois en attendre des maux extrêmes, ſi je ne détourne ce qui ſemble me menacer : je veux donc me hâter de prévenir les trahiſons de cette fortune flatteuſe. En diſant ces paroles, il tira de ſon doigt ſon anneau, qui étoit d'un très-grand prix, & qu'il aimoit fort, il le jetta en ma préſence du haut d'une tour dans la mer, & eſpéra par cette perte, d'avoir ſatisfait à la néceſſité de ſubir, du moins une fois en ſa vie, les rigueurs de la fortune : mais c'étoit un aveuglement cauſé par ſa proſpérité. Les maux qu'on choiſit, & qu'on ſe fait ſoi-même ne ſont plus des maux, nous ne ſommes affligés que par les peines forcées & imprévues dont les Dieux nous frappent. Polycrate ne ſavoit pas que le vrai moyen de prévenir la fortune étoit de ſe détacher par ſageſſe, & par modération de tous les biens fra-

giles qu'elle donne. La fortune à laquelle il voulut ſacrifier ſon anneau, n'accepta point ce ſacrifice : & Polycrate malgré lui parut plus heureux que jamais. Un poiſſon avoit avalé l'anneau ; le poiſſon avoit été pris, porté chez Polycrate, préparé pour être ſervi à ſa table, & l'anneau trouvé par un Cuiſinier dans le ventre du poiſſon fut rendu au Tyran, qui pâlit à la vûe d'une fortune ſi opiniâtre à le favoriſer : mais le temps s'approchoit, où ſes proſpérités ſe devoient changer tout à coup en des adverſités affreuſes. Le Grand roi de Perſe Darius, fils d'Hyſtapes, entreprit la guerre contre les Grecs : il ſubjugua bientôt toutes les Colonies Grecques de la côte d'Aſie, & des Iſles voiſines qui ſont dans la mer Ægée : Samos fut priſe, le Tyran fut vaincu, & Orante, qui commandoit pour le grand roi, ayant fait dreſſer une haute Croix y fit attacher le tyran : ainſi cet homme qui avoit joui d'une ſi prodigieuſe proſpérité, & qui n'avoit pu même éprouver le malheur qu'il avoit cherché, périt tout à-coup par le plus cruel & le plus infâme de tous les ſupplices. Ainſi rien ne menace tant les hommes de quelque grand malheur, qu'une trop grande proſpérité ; cette fortune qui ſe joue cruellement des hommes les plus élevés, tire auſſi de la pouſſière ceux qui étoient les plus malheureux ; elle avoit précipité Polycrate du haut de ſa roue, & elle m'avoit fait ſortir de la plus miſérable de toutes les conditions, pour me donner de grands biens : les Perſes ne me les ôtèrent point, au contraire ils firent grands cas de ma ſcience pour guérir les hommes, & de la modération avec laquelle j'avois vécu pendant que j'étois en faveur auprès du Tyran. Ceux qui avoient abuſé de ſa confiance & de ſon autorité, furent punis de divers ſupplices.

Comme je n'avois jamais fait de mal à perſonne, & que j'avois au contraire fait tout le bien que j'avois pu faire, je demeurai le ſeul que les victorieux épargnèrent, & qu'ils traitèrent honorablement. Chacun s'en réjouit, car j'étois aimé, & j'avois joui de la proſpérité ſans envie, parce que je n'avois jamais montré ni dureté, ni orgueil, ni avidité, ni injuſtice. Je paſſai encore à Samos quelques années aſſez tranquillement; mais je ſentis enfin un violent déſir de revoir la Lycie, où j'avois paſſé ſi doucement mon enfance. J'eſpérois d'y trouver Alcine qui m'avoit nourri, & qui étoit le premier auteur de toute ma fortune. En arrivant dans ce pays j'appris qu'Alcine étoit mort après avoir perdu ſes biens, & ſouffert avec beaucoup de conſtance les malheurs de ſa vieilleſſe. J'allai répandre des fleurs & des larmes ſur ſes cendres : je mis une inſcription honorable ſur ſon tombeau, & je demandai ce qu'étoient devenus ſes enfans. On me dit que le ſeul qui étoit reſté, nommé Orciloque, ne pouvant ſe reſoudre à paroître ſans biens dans ſa patrie, où ſon pére avoit eu tant d'éclat, s'étoit embarqué dans un vaiſſeau étranger, pour aller mener une vie obſcure dans quelque Iſle écartée de la mer : on m'ajoûta que cet Orciloque avoit fait naufrage, peu de temps après, vers l'Iſle de Carpathie, & qu'ainſi, il ne reſtoit plus rien de la famille de mon bienfaiteur Alcine. Auſſi-tôt je ſongeai à acheter la maiſon où il avoit demeuré, avec les champs fertiles qu'il poſſédoit autour. J'étois bien aiſe de revoir ces lieux, qui me rappelloient le doux ſouvenir d'un âge ſi agréable, & d'un ſi bon maître. Il me ſembloit que j'étois encore dans cette fleur de mes premières années, où j'avois ſervi Alcine. A peine eus-je acheté de ſes créanciers les biens de ſa ſucceſſion, que je fus

obligé d'aller à Clazomène. Mon père Polyſtrate, & ma mère Philide, étoient morts : j'avois pluſieurs frères qui vivoient mal enſemble ; auſſi-tôt que je fus arrivé à Clazomène je me préſentai à eux avec un habit ſimple, comme un homme dépourvû de biens, en leur montrant les marques avec leſquelles vous ſavez qu'on a ſoin d'expoſer les Enfans. Ils furent étonnés de voir ainſi augmenter le nombre des héritiers de Polyſtrate, qui devoient partager ſa petite ſucceſſion, ils voulurent même me conteſter ma naiſſance, & il refuſerent de me reconnoître devant les juges : pour punir leur inhumanité je déclarai que je conſentois à être comme un étranger pour eux, & je demandai qu'ils fuſſent exclus pour jamais d'être mes héritiers. Les Juges l'ordonnèrent, & alors je montrai les richeſſes que j'avois apportées dans mon vaiſſeau : je leur découvris que j'étois cet Ariſtonoüs, qui avoit acquis tant de tréſors auprès de Polycrate de Samos, & que je ne m'étois jamais marié.

Mes frères ſe repentirent de m'avoir traité ſi injuſtement ; & dans le déſir de pouvoir être un jour mes héritiers, ils firent les derniers efforts, mais inutilement, pour s'inſinuer dans mon amitié : leur diviſion fut cauſe que les biens de notre père furent vendus, je les achetai ; & ils eurent la douleur de voir tout le bien de notre père paſſer entre les mains de celui à qui ils n'avoient pas voulu en donner la moindre partie ; ainſi ils tombèrent tous dans une affreuſe pauvreté : mais après qu'ils eurent aſſez ſenti leur faute, je voulus leur montrer mon bon naturel : je leur pardonnai, je les reçus dans ma maiſon ; je leur donnai à chacun de quoi gagner du bien dans le commerce de la mer ; je les réunis tous : eux & leurs enfans demeurerent enſemble paiſiblement

blement chez moi : je devins le père commun de toutes ces différentes familles ; par leur union & par leur application au travail, ils amaſſerent bientôt des richeſſes conſidérables. Cependant la vieilleſſe, comme vous le voyez, eſt venue frapper à ma porte ; elle a blanchi mes cheveux & ridé mon viſage ; elle m'avertit que je ne jouirai pas long-tems d'une ſi parfaite proſpérité. Avant que de mourir, j'ai voulu voir encore une dernière fois cette terre qui m'eſt chère, & qui me touche plus que ma patrie même, cette Lycie où j'ai appris à être bon & ſage, ſous la conduite du vertueux Alcine. En repaſſant en mer, j'ai trouvé un Marchand d'une des îles Cyclades, qui m'a aſſuré qu'il reſtoit encore à Délos un fils d'Orciloque, qui imitoit la ſageſſe & la vertu de ſon grand-père Alcine. Auſſitôt j'ai quitté la route de Lycie, & je me ſuis hâté de venir chercher ſous les auſpices d'Apollon, dans ſon île, ce précieux reſte d'une famille à qui je dois tout. Il me reſte peu de tems à vivre : la Parque ennemie de ce doux repos que les Dieux accordent ſi rarement aux mortels, ſe hâtera de trancher mes jours : mais je ſerai content de mourir, pourvu que mes yeux, avant que de ſe fermer à la lumière, aient vu le petit-fils de mon maître. Parlez maintenant, ô vous qui habitez avec lui dans cette isle, le connoiſſez-vous ? Pouvez-vous me dire où je le trouverai ? Si vous me le faites voir, puiſſent les Dieux en récompenſe vous faire voir ſur vos genoux les enfans de vos enfans juſqu'à la cinquième génération ? Puiſſent les Dieux conſerver toute votre maiſon dans la paix & dans l'abondance pour fruit de votre vertu ! Pendant qu'Ariſtonoüs parloit ainſi, Sophronime verſoit des larmes mêlées de joie & de douleur. Enfin il ſe jetta, ſans pouvoir

parler, au cou du vieillard, il l'embraſſe; il le ſerre, & il pouſſe avec peine ces paroles entrecoupées de ſoupirs:

Je ſuis, ô mon père, celui que vous cherchez; vous voyez Sophronime, petit-fils de votre ami Alcine; c'eſt moi & je ne puis douter en vous écoutant, que les Dieux ne vous aient envoyé ici pour adoucir mes maux. La reconnoiſſance qui ſembloit perdue ſur la terre, ſe trouve en vous ſeul: j'avois ouï dire dans mon enfance qu'un homme célebre & riche établi à Samos, avoit été nourri chez mon grand-père: mais comme Orciloque mon père, qui eſt mort jeune, me laiſſa au berceau, je n'ai ſu ces choſes que confuſément: je n'ai oſé aller à Samos dans l'incertitude, & j'ai mieux aimé demeurer dans cette île, me conſolant dans mes malheurs par le mépris des vaines richeſſes & par le doux emploi de cultiver les muſes, dans la maiſon ſacrée d'Apollon: la ſageſſe qui accoutume les hommes à ſe contenter de peu, & à être tranquilles, m'a tenu lieu juſqu'ici de tous les autres biens.

En achevant ces paroles, Sophronime ſe voyant arrivé au Temple, propoſa à Ariſtonoüs d'y faire ſa prière & ſes offrandes; ils firent aux Dieux un ſacrifice de deux brebis plus blanches que la neige, & d'un taureau qui avoit un croiſſant ſur le front entre les deux cornes: enſuite ils chanterent des vers en l'honneur du Dieu qui éclaire l'univers, qui règle les ſaiſons, qui préſide aux Sciences, & qui anime le chœur des neuf Muſes. Au ſortir du temple, Sophronime & Ariſtonoüs paſſerent le reſte du jour à ſe raconter leurs aventures. Sophronime reçut chez lui le Vieillard avec la tendreſſe & le reſpect qu'il auroit témoigné à Alcine même, s'il eût été encore vivant: le lendemain ils par-

firent enſemble, & firent voile vers la Lycie. Ariſtonoüs mena Sophronime dans une fertile campagne, ſur le bord d'un autre fleuve, dans les ondes duquel Apollon, au retour de la chaſſe, couvert de pouſſière, a tant de fois plongé ſon corps & lavé ſes beaux cheveux blonds. Ils trouverent le long de ce fleuve des peupliers & des ſaules, dont la verdure tendre & naiſſante cachoit les nids d'un nombre infini d'oiſeaux qui chantoient nuit & jour: le fleuve tombant d'un rocher avec beaucoup de bruit & d'écume, briſoit ſes flots dans un canal plein de petits cailloux; toute la plaine étoit couverte de moiſſons dorées; les collines qui s'élevoient en amphithéâtres étoient chargées de ceps de vignes & d'arbres à fruits. Là, toute la nature étoit riante & gracieuſe, le ciel étoit doux & ſerein, & la terre toujours prête à tirer de ſon ſein de nouvelles richeſſes pour payer les peines du Laboureur. En s'avançant le long du fleuve, Sophronime apperçut une maiſon ſimple & médiocre, mais d'une architecture agréable avec de juſtes proportions: il n'y trouva, ni marbre, ni or, ni argent, ni ivoire, ni meubles de pourpre; tout y étoit propre & plein d'agrément & de commodité, ſans magnificence; une fontaine couloit au milieu de la cour, & formoit un petit canal le long d'un tapis verd; les jardins n'étoient point vaſtes: on y voyoit des fruits & des plantes utiles pour la nourriture des hommes; aux deux côtés du jardin paroiſſoient deux bocages, dont les arbres étoient preſqu'auſſi anciens que la terre leur mère, & dont les rameaux épais faiſoient une ombre impénétrable aux rayons du ſoleil. Ils entrerent dans un ſallon, où ils firent un doux repas des mets que la nature fourniſſoit dans les jardins, & on n'y voyoit rien de ce que

la délicateſſe des hommes va chercher ſi loin & ſi chérement dans les Villes ; c'étoit du lait auſſi doux que celui qu'Apollon avoit le ſoin de traire, pendant qu'il étoit berger chez le Roi Admette ; c'étoit du miel plus exquis que celui des abeilles d'Illiba en Sicile ou du mont Hymette dans l'Attique ; il y avoit des légumes du jardin & des fruits qu'on venoit de cueillir ; un vin plus délicieux que le nectar, couloit des grands vaſes dans des coupes ciſelées. Pendant ce repas frugal, mais doux & tranquille, Ariſtonoüs ne voulut point ſe mettre à table : d'abord il fit ce qu'il put, ſous divers prétextes, pour cacher ſa modeſtie ; mais enfin, comme Sophronime voulut le preſſer, il déclara qu'il ne ſe réſoudroit jamais à manger avec le petit fils d'Alcine, qu'il avoit ſi long-tems ſervi à la même table : Voilà, lui diſoit-il, où le ſage Vieillard avoit accoutumé de manger ; voilà où il converſoit avec ſes amis ; voilà où il jouoit à divers jeux ; voilà où il ſe promenoit en liſant Homere & Héſiode ; voici où il ſe repoſoit la nuit. En rappellant ces circonſtances, ſon cœur s'attendriſſoit, & les larmes couloient de ſes yeux. Après le repas, il mena Sophronime voir la belle prairie où erroient ſes grands troupeaux mugiſſans ſur le bord du fleuve ; puis ils apperçurent les troupeaux de moutons qui revenoient des gras pâturages : les brebis bêlantes & pleines de lait y étoient ſuivies de leurs petits agneaux bondiſſans : on voyoit par-tout les ouvriers empreſſés, qui aimoient le travail pour l'intérêt de leur maître doux & humain, qui ſe faiſoit aimer d'eux, & leur adouciſſoit les peines de l'eſclavage.

Ariſtonoüs ayant montré à Sophronime cette maiſon, ces eſclaves, ces troupeaux, & ces terres devenues ſi fertiles par une ſoigneuſe

culture, lui dit ces paroles: Je ſuis ravi de vous voir dans l'ancien patrimoine de vos ancêtres; me voilà content, puiſque je vous mets en poſſeſſion du lieu où j'ai ſervi ſi long-tems Alcine: jouiſſez en paix de ce qui étoit à lui, vivez heureux, & préparez-vous de loin par votre vigilance une fin plus douce que la ſienne. En même-tems il lui fait une donation de ce bien avec toutes les ſolemnites preſcrites par les loix; & il déclare qu'il exclut de ſa ſucceſſion ſes héritiers naturels, ſi jamais ils ſont aſſez ingrats pour conteſter la donation qu'il a faite au petit-fils d'Alcine ſon bienfaiteur. Mais ce n'eſt pas aſſez pour contenter ſon cœur; Ariſtonüs, avant que de donner ſa maiſon, l'orne toute entière de meubles neufs, ſimples & modeſtes à la vérité, mais propres et agréables; il remplit les greniers des riches préſens de Cérès, & le cellier d'un vin de Chio, digne d'être ſervi par la main de Ganimede à la table du grand Jupiter: il y met auſſi du vin Parménien, avec une abondante proviſion de miel d'Hymette & d'Hybia, & d'huile d'Attique, preſqu'auſſi douce que le miel même; enfin il y ajoute d'innombrables toiſons d'une laine fine & blanche comme la neige, riches dépouilles des tendres brebis qui paiſſent ſur les montagnes d'Arcadie & dans les gras pâturages de Sicile. C'eſt en cet état qu'il donne ſa maiſon à Sophronime; il lui donne encore cinquante talens Euboſques, & réſerve à ſes parens les biens qu'il poſſède dans la péninſule de Clazomene aux environs de Smyrne, de Lebede & de Colophom, qui étoient d'un très-grand prix. La donation étant faite, Ariſtonoüs ſe rembarqua dans ſon vaiſſeau pour retourner dans l'Ionie. Sophronime étonné & attendri par des bienfaits ſi magnifiques, l'accompagne juſqu'au vaiſſeau les larmes aux yeux, le nommant

toujours ſon père & le ſerrant entre ſes bras. Ariſtonoüs arriva bientôt chez lui, par une heureuſe navigation: aucun de de ſes parens n'oſa ſe plaindre de ce qu'il venoit de donner à Sophronime : j'ai laiſſé, leur diſoit-il, pour dernière volonté dans mon teſtament, cet ordre, que tous mes biens ſeront vendus & diſtribués aux pauvres d'Ionie, ſi jamais aucun de vous s'oppoſe au don que je viens de faire au petit-fils d'Alcine. Ce ſage Vieillard vivoit en paix, & jouiſſoit des biens que les Dieux avoient accordés à ſa vertu ; chaque année, malgré ſa vieilleſſe, il faiſoit un voyage en Lycie pour revoir Sophronime, & pour aller faire un ſacrifice ſur le tombeau d'Alcine, qu'il avoit enrichi des plus beaux ornemens de l'Architecture & de la Sculpture ; il avoit ordonné que ſes propres cendres, après ſa mort, ſeroient portées dans le même tombeau, afin qu'elles repoſaſſent avec celles de ſon cher maître. Chaque année au printemps, Sophronime impatient de le revoir, avoit ſans ceſſe les yeux tournés vers le rivage de la mer, pour tâcher de découvrir le vaiſſeau d'Ariſtonoüs qui arrivoit dans cette ſaiſon : chaque année il avoit le plaiſir de voir venir de loin au travers des ondes amères ce vaiſſeau qui lui étoit ſi cher, & la venue de ce vaiſſeau lui étoit infiniment plus douce que toutes les graces de la nature renaiſſante au printemps après les rigueurs de l'affreux hyver.

Une année il ne voyoit point venir comme les autres, ce vaiſſeau tant déſiré : il ſoupiroit amérement : la triſteſſe & la crainte étoient peintes ſur ſon viſage, le doux ſommeil fuyoit loin de ſes yeux ; nul mets exquis ne lui ſembloit doux ; il étoit inquiet, alarmé du moindre bruit, toujours tourné vers le port ; il demandoit à tous momens ſi on n'avoit point vu quelque

vaiſſeau venu d'Ionie: il en vit un; mais hélas! Ariſtonoüs n'y étoit pas; il ne portoit que ſes cendres dans une urne d'argent. Amphiclès ancien ami du mort, à-peu-près du même âge, fidelle exécuteur de ſes dernières volontés, apportoit triſtement cette urne. Quand il aborda Sophronime, la parole leur manqua à tous deux, & ils ne s'exprimoient que par leurs ſanglots. Sophronime ayant baiſé l'urne, & l'ayant arroſée de ſes larmes, parla ainſi: O Vieillard! vous avez fait le bonheur de ma vie & vous me cauſez maintenant la plus cruelle de toutes les douleurs, je ne vous verrai plus; la mort me ſeroit douce, pour vous voir & pour vous ſervir dans les champs Elyſées, où votre ombre jouit de la bienheureuſe paix que les Dieux juſtes réſervent à la vertu; vous avez ramené en nos jours la juſtice, la piété & la reconnoiſſance ſur la terre; vous avez montré dans un ſiecle de fer, la bonté & l'innocence de l'âge d'or; les Dieux avant que de vous couronner dans le ſéjour des juſtes, vous ont accordé ici bas une vieilleſſe heureuſe, agréable & longue; mais hélas! ce qui devroit toujours durer, n'eſt jamais aſſez long: je ne ſens plus aucun plaiſir à en jouir ſans vous. O chère ombre! quand eſt-ce que je vous ſuivrai? Précieuſes cendres, ſi vous pouvez ſentir encore quelque choſe, vous reſſentirez ſans doute le plaiſir d'être mêlées à celles d'Alcine, les miennes s'y mêleront auſſi un jour; en attendant, toute ma conſolation ſera de conſerver ces reſtes de ce que jai le plus aimé. O Ariſtonoüs! non, vous ne mourrez point, & vous vivrez toujours dans le fond de mon cœur; plutôt m'oublier moi-même, que d'oublier jamais cet homme ſi aimable, qui m'a tant aimé, qui aimoit tant la vertu, à qui je devois tout.

Après ces paroles entrecoupées de profonds ſoupirs, Sophronime mit l'Urne dans le tombeau d'Alcine ; il immola pluſieurs victimes, dont le ſang inonda les autels de gazon qui environnoient le tombeau : il répandit des libations abondantes de vin & de lait, il brûla des parfums venus du fonds de l'Orient, & il s'éleva un nuage odoriférant au milieu des airs. Sophronime établit à jamais pour toutes les années dans la même ſaiſon, des jeux funebres en l'honneur d'Alcine, & d'Ariſtonoüs ; on y venoit de la Carie, heureuſe & fertile contrée ; des bords enchantés du Méandre, qui ſe joue par tant de détours, & qui ſemble quitter à regret le pays qu'il arroſoit ; des rives toujours vertes du Cayſtre, des bords du Pactole, qui roule ſous ſes flots un ſable doré ; de la Pamphilie que Cérès, Pomone & Flore ornent à l'envi ; enfin des vaſtes plaines de la Silicie, arroſées comme un jardin, par les torrens, qui tombent du mont Taurus toujours couvert de neiges. Pendant cette fête ſi ſolemnelle, les jeunes garçons & les jeunes filles, vêtues de robes traînantes de lin, plus blanches que les lis, chantoient des hymnes à l'honneur d'Alcine & d'Ariſtonoüs, car on ne pouvoit louer l'un ſans l'autre, ni ſéparer deux hommes ſi étroitement unis, même après leur mort.

Ce qu'il y eut de plus merveilleux, c'eſt que dès le premier jour, pendant que Sophronime faiſoit les libations de vin & de lait, un mirthe d'une verdure & d'une odeur exquiſe naquit au milieu du tombeau, & éleva tout-à-coup ſa tête touffue, pour couvrir les deux urnes de ſes rameaux & de ſon ombre. Chacun s'écria qu'Ariſtonoüs en récompenſe de ſa vertu avoit été changé par les Dieux en un arbre ſi beau : Sophronime prit ſoin de l'arroſer lui-

même, & de l'honorer comme une Divinité : cet arbre, loin de vieillir, se renouvelle de dix en dix ans, & les Dieux ont voulu faire voir par cette merveille, que la vertu qui jette un si doux parfum dans la mémoire des hommes ne meurt jamais.

*FIN.*

2 E 50305 A